John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
220.6
v. 2

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FREDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME II.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

ADAMS 220.6
V.2

TABLE DES CHAPITRES

DE

L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

TOME II.

CHAP. VIII.

Evénemens des années 1743 *et* 1744, *et tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.* 3.

CHAP. IX.

Des négociations de l'année 1744 *et de tout ce qui précéda la guerre que la Prusse entreprit contre la maison d'Autriche.* 50.

CHAP. X.

Campagnes d'Italie en Flandre, sur le Rhin, et enfin celle du Roi. 77.

Chap. XI.

Les Autrichiens font une invasion dans la haute Silésie et dans le comté de Glatz ; ils sont repoussés par le prince d'Anhalt et le général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des François en Saxe. Autres négociations avec les François. Négociations avec les Anglois pour la paix : difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le Roi part pour la Silésie. Le jeune électeur de Bavière fait en 1745 *la paix de Fussen avec l'Autriche.* 144.

Chap. XII.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Evénemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745. 174.

Chap. XIII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème, ce qui s'y passa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Silésie. 199.

Chap. XIV.

Révolution d'Ecosse, qui fait quitter Hanovre au roi d'Angleterre, et rallentit les négociations de la paix. Dessein des Autrichiens et des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le Roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorf. Prise de Dresde. Négociation et conclusion de la paix. 268.

HISTOIRE

HISTOIRE

DE MON TEMPS.

TOME II.

CHAPITRE VIII.

Evénemens des années 1743 *et* 1744, *et tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.*

On dit que c'est une faute capitale en politique de se fier à un ennemi réconcilié, et l'on a raison; mais c'en est une plus grande encore à une puissance foible de lutter à la longue contre une monarchie puissante, qui a des ressources dont la première manque. Cette réflexion étoit nécessaire pour répondre d'avance aux critiques qui censuroient la conduite du Roi. Falloit-il, disoit-on, se mettre à la tête d'une ligue pour écraser la nouvelle maison d'Autriche et laisser ensuite reprendre le dessus à cette même maison, pour chasser les François et les Bavarois de l'Allemagne? Mais quel étoit le projet du Roi? N'étoit-ce pas de conquérir la Silésie? Comment pouvoit-il l'exécuter, si la guerre avoit continué, n'ayant pas assez de ressources pour fournir aux grandes dé-

penses qu'elle entraînoit de nécessité? Tout ce qui dépendoit de lui, c'étoit d'agir par des négociations et, autant que cela étoit faisable, de conserver l'équilibre entre les puissances belligérantes. La paix lui donnoit le temps de respirer et de se préparer à la guerre; d'ailleurs l'animosité étoit si forte entre la France et l'Autriche, et leurs intérêts étoient si opposés, que la réconciliation entre ces puissances ennemies paroissoit encore bien éloignée; il falloit se réserver pour les grandes occasions. Les mauvais succès des armées françoises avoient fait une assez forte impression sur l'esprit du cardinal de Fleuri pour que sa santé s'en ressentît; une maladie l'emporta au commencement de cette année. Il avoit été ancien évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, cardinal de l'église romaine et depuis 17 ans premier ministre. Il s'étoit soutenu dans ce poste, où peu de ministres vieillissent, par l'art de captiver la confiance de son maître, et en écartant avec soin de la cour ceux dont le génie pouvoit lui donner de l'ombrage. Il adoucit les plaies que la guerre de succession et le système de Law avoient faites à la France. Son économie fut

aussi utile au royaume que l'acquisition de la Lorraine lui fut glorieuse. S'il négligea le militaire et la marine, c'est qu'il vouloit tout devoir à la négociation, pour laquelle il avoit du talent. Son esprit succomba ainsi que son corps sous le poids des années. On dit trop de bien de lui pendant sa vie, on le blâma trop après sa mort. Ce n'étoit point l'ame altière de Richelieu, ni l'esprit artificieux de Mazarin; c'étoient des lions qui déchiroient des brebis. Fleuri étoit un pasteur sage, qui veilloit à la conservation de son troupeau. Louis XV voulut élever à la mémoire de ce cardinal un monument, dont on fit un dessein qui ne fut jamais exécuté: à peine fut-il mort qu'on l'oublia. Chauvelin, que le cardinal de Fleuri avoit fait exiler, crut du fond de son exil pouvoir emporter ce poste vacant; il écrivit à Louis XV, blâmant l'administration de son ennemi et se vantant beaucoup lui-même. Cette démarche précipitée fit qu'on lui marqua pour son exil un lieu plus éloigné de la cour que Bourges où il étoit relégué. Le roi de France notifia la mort de son ministre aux cours étrangères, à peu près dans le stile d'un prince qui

annonce son avénement à la couronne. Voici la lettre qu'il écrivit au Roi ; nous l'avons copiée mot pour mot. „ Monsieur mon frère, „ après la perte que je viens de faire du cardinal de Fleuri, en qui j'avois mis toute ma „ confiance dans l'administration de mes affaires, et dont je ne puis assez regretter la „ sagesse et les lumières, je ne veux pas différer de renouveler moi-même à votre Majesté les assurances qu'il vous a données en „ mon nom, et que je l'ai souvent chargé de „ vous réitérer, de l'amitié parfaite que j'ai „ pour la personne de votre Majesté, et du „ désir sincère que j'ai toujours eu de pouvoir „ concerter avec elle tout ce qui peut être de „ nos intérêts communs. Je ne puis douter que „ votre Majesté n'y réponde de sa part comme „ je le puis désirer, et elle peut compter „ qu'elle trouvera en moi dans toutes les occasions la même disposition de contribuer à „ sa gloire et à son avantage, et à lui marquer „ que je suis, &c.

Le département des affaires étrangères notifia en même-temps que le Roi ayant résolu de gouverner désormais par lui-même, vouloit

qu'on s'adressât directement à lui. Jusqu'alors Louis XV avoit été le pupille et le cardinal de Fleuri son tuteur. Après la mort de Mazarin, Louis XIV porta lui-même le deuil de son ministre; personne ne le porta pour Fleuri; il fut oublié avant qu'on eût prononcé son oraison funèbre. Pendant l'administration de ce cardinal les différentes rênes du gouvernement aboutissoient toutes à lui et venoient toutes se joindre dans ses mains : il étoit le point de ralliement, qui réunissant les finances, la guerre, la marine et la politique, les dirigeoit au moins à un même but. Depuis sa mort le Roi voulut travailler lui-même avec les ministres qui étoient à la tête de ces quatre départemens. Son ardeur s'éteignit au bout de huit jours et la France fut gouvernée par quatre rois subalternes, indépendans les uns des autres. Ce gouvernement mixte produisit des détails de département; mais les vues générales qui réunissent et embrassent en grand le bien de l'état et son intérêt, manquèrent dans les conseils. Pour se faire une idée du choix des ministres, qu'on se représente un chancelier du duc d'Orléans, rempli de Cujas et de Barthole,

qui devient ministre de la guerre dans ces temps où toute l'Europe étoit en feu; et un ancien capitaine de dragons, nommé Ori, qu'on met à la tête des finances. Maurepas s'imaginoit rendre Louis XV souverain des mers, et le Roi le seroit devenu, si les discours d'un homme aimable avoient pu opérer ce miracle. Amelot étoit de ces esprits rétrécis, qui comme les yeux myopes distinguent à peine les objets de près. Cet aréopage gouverna donc la France; c'étoit proprement une aristocratie, ou bien un vaisseau qui navigeant sans boussole sur une mer orageuse, ne suivoit pour système que l'impulsion des vents. Les armées ne prospérèrent pas sous cette nouvelle administration. Quoique l'armée de Maillebois joint aux Bavarois fût encore sur les frontières de l'Autriche, le prince de Lobkowitz avec 16,000 hongrois tenoit toujours le maréchal de Belle-Isle bloqué dans Prague avec 16,000 françois. Le corps de Mr de Belle-Isle étoit presque tout composé d'infanterie, et celui des Autrichiens de cavalerie. Cette situation inquiétoit Mr d'Argenson: soit par impatience, soit par humeur, soit par légéreté ce robin fit expédier au maré-

chal de Belle-Isle l'ordre d'évacuer Prague. Cet ordre étoit plus facile à donner qu'à exécuter. Le maréchal de Belle-Isle fit ses dispositions en conséquence; il fit sortir la garnison le 18 de Décembre au soir par un froid très-piquant; il gagna trois marches sur le prince Lobkowitz et enfilant un chemin difficile qui donnoit peu de prise à la cavalerie de l'ennemi, il continua de longer l'Eger et arriva le dixième jour de sa marche à la ville d'Eger: 4000 hommes périrent de misère et de froid par les marches forcées qu'on leur fit faire; et cette armée délabrée, réduite à 8000 combattans, fut partagée. Ce qui étoit encore en état de servir joignit Mr de Maillebois en Bavière, et les corps entièrement ruinés furent envoyés en Alsace pour se recruter. La Bohème fut ainsi conquise et perdue, sans qu'aucune victoire ni des François ni des Autrichiens eût décidé entr'eux du sort des empires. Dans tout autre pays que la France une retraite comme celle de Mr de Belle-Isle auroit causé une consternation générale: en France, où les petites choses se traitent avec dignité et les grandes légèrement, on ne fit qu'en rire, et Mr de Belle-Isle fut

chansonné: des couplets ne mériteroient certainement pas d'entrer dans un ouvrage aussi grave que le nôtre; mais comme ces sortes de traits marquent le génie de la nation, nous croyons ne point devoir omettre celui-ci :

Quand Belle-Isle partit une nuit
De Prague à petit bruit,
Il dit voyant la Lune:
Lumière de mes jours,
Astre de ma fortune,
Conduisez-moi toujours.

En pareille occasion on auroit jeûné à Londres, exposé le sacrement à Rome, coupé des têtes à Vienne. Il valoit mieux se consoler par une épigramme. La retraite du maréchal Belle-Isle eut le sort de toutes les actions des hommes : il y eut des fanatiques qui par zèle la comparèrent à la retraite des dix mille de Xénophon; d'autres trouvoient que cette fuite honteuse ne pouvoit se comparer qu'à la défaite de Guinegast. Ils avoient tort les uns et les autres; 16,000 hommes qui évacuent Prague et se retirent de la Bohème devant 16,000 hommes qui les poursuivent, n'ont ni les mêmes dangers à courir, ni des chemins aussi longs

à traverser que les troupes de Xénophon pour retourner du fond de la Perse en Grèce; mais aussi ne faut-il pas outrer les choses et comparer une marche où les François ne purent être entamés par les ennemis, à une défaite totale. Les dispositions de Mr Belle-Isle étoient bonnes: le seul reproche qu'on puisse lui faire, est de n'avoir pas dans sa marche assez ménagé ses troupes.

Dès-lors la fortune de la Reine prit un air plus riant. Le maréchal Traun défit en Italie Mr de Gages, qui passoit le Panaro pour l'attaquer. Cette victoire ne satisfit point la cour de Vienne; elle trouva que le maréchal Traun n'en avoit pas assez fait, elle vouloit des batailles qui eussent de grandes suites. Enfin ce maréchal fut jugé comme Apollon par Midas, et c'étoit cependant le premier de leurs généraux qui eut triomphé de leurs ennemis. La maison d'Autriche commençoit à regagner des provinces perdues et assuroit celles qui étoient menacées. Cela ne l'empêchoit pas d'être accablée par le poids de cette guerre; peut-être y auroit-elle succombé, si ces premières lueurs de prospérité n'eussent ranimé la bonne volon-

té de ses alliés. Le roi d'Angleterre donna des marques du plus grand zèle pour le soutien de la reine de Hongrie. Les motifs qui le faisoient agir ainsi étoient en grande partie une haine invétérée qu'il portoit à la France. Il avoit servi dans sa jeunesse contre cette puissance; il s'étoit trouvé à la bataille d'Oudenarde, où il avoit chargé à la tête d'un escadron hanovrien, en donnant des marques d'une valeur distinguée; il ambitionnoit de se trouver à la tête des armées pour jouir de la gloire des héros. L'occasion s'en présentoit; il avoit des troupes en Flandre: en se déclarant pour la Reine, en passant la mer, personne ne pouvoit lui disputer le commandement de ses troupes; de plus, il alloit augmenter son trésor de Hanovre par les subsides que les Anglois lui paieroient pour ses Hanovriens. Pour le lord Carteret, il avoit besoin de la guerre afin de se soutenir auprès de son maître et auprès de la nation angloise. Le commerce de ces insulaires étoit gêné depuis qu'ils étoient en guerre avec l'Espagne: pour qu'un grand coup décidât ces affaires de commerce, il falloit le frapper sur terre et en Europe. La France passoit pour à-demi

ruinée par les efforts qu'elle avoit faits pour soutenir la Bavière et la Bohème : elle étoit l'alliée de l'Espagne ; en affoiblissant l'une de ces puissances on affoiblissoit l'autre. Il falloit donc battre les François soit en Allemagne soit en Flandre, pour gagner sur mer une supériorité qui pût produire un avantage réel au commerce de l'Angleterre. Le Roi, son ministre et la nation tendant au même but, quoique par des vues différentes, il fut résolu d'envoyer au coeur de l'Allemagne ces troupes angloises, hanovriennes et hessoises qui se trouvoient en Flandre. Autant ce projet pouvoit convenir au roi d'Angleterre, autant convenoit-il peu au roi de Prusse : il ne devoit pas perdre de vue cet équilibre politique que pendant la guerre même son intérêt l'obligeoit de maintenir entre les puissances belligérantes. Si la maison d'Autriche gagnoit une supériorité décidée dans l'empire sur la maison de Bavière, la Prusse perdoit son influence dans les affaires générales; il falloit donc empêcher que le roi d'Angleterre et la reine de Hongrie, aveuglés par les succès auxquels ils devoient s'attendre, ne détrônassent l'Empereur. La voie des repré-

sentations étoit la seule qui convînt au roi de Prusse; et se servant des argumens que peut employer un prince allemand, zélé pour sa patrie et pour la liberté du corps germanique, il conjura le roi d'Angleterre de ne pas rendre, sans des raisons très-importantes, l'empire le théâtre d'une guerre qui étoit près de s'allumer, et de se souvenir qu'il n'est point permis à un membre du corps germanique d'introduire, sans la sanction de la diète, des troupes étrangères dans sa patrie. C'étoit tout ce que ce prince pouvoit faire dans les conjonctures où il se trouvoit : il ne pouvoit pas compter sur la France, qu'il avoit indisposée contre lui par la paix de Breslau; il ne pouvoit se brouiller avec les Anglois, qui étoient les seuls garans qu'il eût de cette paix. Les choses n'en étoient pas venues à une extrêmité assez grande pour replonger ses états dans une nouvelle guerre; il falloit donc se contenter de la promesse du roi d'Angleterre, qui s'engagea de ne rien entreprendre, ni contre la dignité de l'Empereur, ni contre ses états patrimoniaux.

Ce n'étoit pas avec les Anglois seuls qu'on négocioit. Le Roi avoit entamé une autre né-

gociation à Péterbourg pour des intérêts qui le touchoient plus directement : il s'agissoit d'obtenir de l'impératrice de Russie la garantie du traité de Breslau. Ce furent les Anglois et les Autrichiens qui s'y opposèrent de toutes leurs forces, quoique sous main. Les deux frères Bestuchew, ministres de l'Impératrice, trouvèrent par les difficultés qu'ils firent naître le moyen d'accrocher continuellement la fin de cette affaire. La reine de Hongrie regardoit la cession qu'elle avoit faite de la Silésie comme un acte de contrainte, dont elle pouvoit appeler avec le temps, en rejetant sur la nécessité ce que la rigueur des conjonctures l'avoit forcée d'accepter. Les Anglois vouloient isoler le roi de Prusse et le priver de tout appui, pour l'avoir entièrement sous leur dépendance. De quelque façon que les princes cachent ces sortes de vues, il leur est bien difficile de les rendre impénétrables. Ce fut alors que la paix de Friedricsham fut ratifiée entre la Russie et la Suède : la perte d'une partie inculte de la Finlande fut le moindre mal dont la Suède eut à se plaindre; le despotisme que les Russes exercèrent à Stockholm, mit le comble à l'opprobre de cette nation; un sujet de l'Impéra-

trice étoit considéré en Suède comme un sénateur romain du temps de César pouvoit l'être dans les Gaules. Une nation malheureuse ne manque jamais d'ennemis. Les Danois voulurent profiter des calamités de la Suède. La diète de Stockholm étoit assemblée pour ratifier la paix qui venoit de se conclure avec la Russie et pour nommer un successeur au trône : le roi de Danemarck, dans le dessein d'unir les trois couronnes de la Suède, du Danemarck et de la Norvège sur la tête de son fils le prince royal, excita une rebellion dans la Carélie, souleva des prêtres, corrompit quelques bourgeois; mais il trouva tant de difficultés dans l'exécution de son plan, que ce plan avorta avant sa naissance. Les troupes danoises et suédoises s'assembloient déjà sur les frontières; la diète de Stockholm s'empressoit à trouver des secours; elle demanda les bons offices du roi de Prusse pour moyenner un accomodement avec ses voisins. Le Roi s'intéressa pour eux, et le roi de Danemarck lui répondit qu'eu égard à ses exhortations il ne précipiteroit pas les choses. Mais ce qui paroîtra presque incroyable, c'est que ces mêmes Suédois qui venoient de faire

une

une paix si déshonorante avec la Russie, implorèrent la protection de l'Impératrice contre les Danois. Elisabeth la leur accorda, et elle fit partir le général Keith sur des galères qui portoient 10,000 hommes de secours. Ce fut alors qu'à la faveur de ces troupes le prince de Holstein, évêque de Lubeck, fut élu, au lieu du prince danois, successeur du vieux roi de Suède, landgrave de Hesse. Ainsi à peu près dans le cours de la même année la Suède fut battue, protégée et enfin donnée au prince de Holstein par l'impératrice de Russie. Le sénat de Stockholm se consola de tant d'infortunes par des cruautés; il fit périr les généraux de Buddenbrock et de Loewenhaupt sur l'échafaud. On les accusa de trahisons et de perfidies, mais rien ne fut prouvé; ils n'étoient coupables que d'ignorance et de trop de foiblesse.

Mais il est temps de quitter ces scènes tragiques du nord pour retourner au sud, et voir ce qui se passa dans la Bohème après que les François l'eurent abandonnée. La reine de Hongrie se rendit à Prague pour recevoir l'hommage de ce royaume, au recouvrement

duquel sa fermeté avoit autant et plus contribué que la force de ses armes. Le jour même de son couronnement elle apprit que le maréchal de Khevenhuller ayant marché de Scharding à Braunau, en avoit chassé le général Minucci, qui commandoit un corps de 7 à 8000 impériaux: les détails de cette affaire nous sont parvenus par des officiers prussiens, qui firent cette campagne en qualité de volontaires avec les Autrichiens. Mr de Khevenhuller s'avança vers Scharding, place située sur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche; ses troupes sortant de leurs quartiers d'hiver s'y rendirent par différentes routes. Malgré les précautions que cet habile officier prit de cacher ses desseins, le maréchal de Seckendorff en fut informé, et il donna ordre à Mr de Minucci de se retirer de Braunau. Ce général peu intelligent ne sut ni disposer sa retraite pour obéir aux ordres de son chef, ni choisir un terrain avantageux pour attendre l'ennemi et pour lui résister. Mr de Khevenhuller se trouva bientôt en présence des Bavarois; il trouva le front de Minucci inattaquable, ayant un profond ravin qui séparoit les deux armées; sa droite étoit appuyée à Braunau, que l'on avoit fortifié en

hâte durant le dernier hiver. Mais autant ce poste étoit fort par sa droite et par son front, autant étoit-il foible sur sa gauche. Mr de Khevenhuller s'en apperçut au premier coup-d'oeil; il détacha Mr de Berlichingen avec un gros de cavalerie, qui tourna les Impériaux; et prenant des chemins détournés, tomba sur cette aile qui étoit en l'air, tandis que Nadasti avec ses housards attaqua les troupes de Minucci de front. Ce ne fut point une bataille; les Bavarois s'enfuirent sans être défendus; une partie de leur cavalerie se sauva dans Braunau, leur infanterie se réfugia sur les glacis de la ville. Minucci, la plus grande partie de ses troupes et la ville de Braunau se rendirent tout de suite à leur vainqueur; quelques débris de cette cavalerie prirent le chemin de Burghausen, où les Impériaux avoient encore un corps de troupes. Les François qui étoient à Osterhofen n'attendirent pas l'approche des Autrichiens. Le vieux Broglio, qui commandoit cette armée avec les maréchaux de Maillebois et de Seckendorff, avoit été vivement pressé par Seckendorff de prévenir l'ennemi et d'assembler ses troupes avant que Mr de Kheven-

huller fût en état de rien entreprendre; mais ce fut en vain. Ses ennemis prétendoient même qu'il n'étoit pas fâché de voir le mauvais succès d'une guerre à laquelle le maréchal de Belle-Isle avoit le plus contribué; d'autres soutiennent, avec plus d'apparence, qu'il avoit des ordres de la cour de retourner en France et d'abandonner la Bavière. Quoi qu'il en soit, sa conduite sembla autoriser cette dernière opinion, et la cour ne lui témoigna aucun mécontentement à son retour. Les Autrichiens surent profiter de l'avantage qu'ils avoient d'être en corps et d'agir contre des troupes séparées par bandes. Le prince de Lorraine arriva au camp, et sans s'arrêter, délogea les François de Deckendorff; tout plia devant lui: à mesure qu'il s'avançoit, les troupes françoises recevoient ordre de se retirer. Quelques rivières assez considérables, qui ont leur source dans le Tyrol, qui traversent la Bavière et vont se jeter dans le Danube, fournissent aux généraux qui veulent se défendre la facilité d'en disputer les bords; mais le prince de Lorraine les passa sans y trouver de résistance. Broglio décampa de Straubingen, où il avoit un gros magasin, en y laissant une foible garnison, qui fut sacri-

fiée à l'ennemi. Un secours de 10,000 françois étoit déjà arrivé à Donawerth pour le joindre; ils devinrent les compagnons de sa fuite; et malgré les plus fortes représentations de Mr de Seckendorff, les François l'abandonnèrent et ne s'arrêtèrent qu'à Strasbourg, où Mr de Broglio donna un bal le jour de son arrivée, apparemment pour célébrer la campagne brillante qu'il venoit de terminer. Le malheureux Seckendorff s'occupant à rassembler les débris de ses Impériaux qui s'étoient si mal conduits à Braunau, les joignit au corps qui étoit à Burghausen et se retira en hâte sur Munich, qu'il abandonna pour se joindre à l'armée françoise; mais assuré que ces troupes vouloient repasser le Rhin, il écrivit au maréchal de Broglio que comme les François abandonnoient l'Empereur, ce prince se voyoit contraint de les abandonner de même et de chercher ses suretés où il les trouveroit. Aussitôt il demanda au prince de Lorraine et à Mr de Khevenhuller de convenir avec lui d'une suspension d'armes, dont il obtint l'équivalent; car les Autrichiens lui promirent de respecter les troupes impériales tant qu'elles occupe-

roient un territoire neutre de l'Empire. Les Autrichiens, aveuglés par leurs succès, méprisoient trop ces troupes pour vouloir les désarmer ; ils voloient vers le Rhin, soutenus de la chimérique espérance de reconquérir la Lorraine. La prospérité est à la guerre souvent plus dangereuse que l'infortune ; aux uns elle inspire une trop grande sécurité, et aux autres trop de témérité. Le plus grand général du monde seroit celui qui dans les diverses fortunes conserveroit un esprit égal et qui ne sépareroit jamais l'activité de la prudence. Tandis que le prince de Lorraine s'acheminoit vers le Rhin, l'Allemagne étoit inondée d'une nouvelle armée étrangère, qui sous prétexte de la protéger, concouroit à sa ruine. Le roi d'Angleterre avoit envoyé vers le bas Rhin ses troupes hanovriennes et angloises sous le commandement du lord Stairs. George passa lui-même la mer, et vint à Hanovre pour se mettre ensuite à la tête de son armée. Le lord Stairs, qui étoit à Hoechst, risqua de passer le Mein ; les François qui l'épioient, l'obligèrent d'abord à reprendre sa première position. Ce pas de clerc fit appréhender au roi d'Angleterre que son général trop fougueux par tempérament ne,

commît quelque imprudence plus forte, et il se hâta de prendre lui-même le commandement de ses troupes. Ce corps étoit composé de 17,000 anglois, 16,000 hanovriens et 10,000 autrichiens, ce qui faisoit 43,000 combattans; 6000 hessois et quelques régimens hanovriens étoient encore en marche pour le joindre. Le lord Stairs avoit agi avec si peu de prudence, que ses soldats manquoient de pain et ses chevaux de fourrage. Pour subvenir à cet inconvénient, le Roi vint se camper auprès d'Aschaffenbourg; mais ce moyen ne suffit pas pour remédier à la négligence qu'on avoit eue de ne pas amasser assez de vivres. Le Rhin pouvoit fournir des secours, et le Roi s'éloignant de cette rivière, se trouva plus resserré qu'auparavant par le Mein et par les François qui gardoient l'autre bord, et sur ses derrières par les montagnes arides du Speshard: il ne s'apperçut que trop tôt de sa faute. Le maréchal de Noailles affama le monarque anglois dans son camp; et comme il prévit qu'il ne pouvoit y rester que peu de jours, Noailles conçut un dessein digne du plus grand capitaine. Il prit Dettingen, et fit construire deux ponts sur le

Mein et préparer à côté des guets pour sa cavalerie. Toutes ces choses s'exécutèrent sans que le roi d'Angleterre en eût vent : c'étoit le prélude de la bataille qui devoit se donner bientôt. Pour en avoir une idée précise, il est bon de savoir que l'armée angloise, affamée vers les sources du Mein, ne pouvoit trouver des subsistances qu'en prenant le chemin de Hanau. Sa gauche longeant toujours le Mein au sortir de ces monticules, traversoit la petite plaine de Dettingen. Mr de Noailles en conséquence tenoit un détachement tout prêt pour occuper Aschaffenbourg au moment où les Anglois en sortiroient. Il avoit fait dresser tout le long du Mein des batteries masquées dont il pouvoit tirer à bout-portant sur les colonnes des alliés en marche : la plus forte partie de son armée devoit passer le Mein, pour se ranger derrière un ruisseau qui du Speshard coule devant ce front et va se jeter dans le Mein; ces troupes coupoient précisément le chemin de Hanau. Le roi d'Angleterre trouvoit donc à ce débouché une armée en face et des batteries en flanc. Si le maréchal de Noailles avoit aussi exactement exécuté ce projet qu'il l'avoit conçu avec sagesse, le roi d'Angleterre auroit été

forcé, ou d'attaquer l'armée françoise dans un poste très-avantageux, pour s'ouvrir l'épée à la main le passage à Hanau, ou de se retirer par les déserts du Speshard, ce qui infailliblement auroit fait débander les troupes faute de subsistances. La faim chassa les Anglois d'Aschaffenbourg, comme Noailles l'avoit prévu. Les troupes, qui avoient campé par corps, ne marchoient point par colonnes, mais se suivoient par distances, d'abord les Hanovriens, puis les Anglois et enfin les Autrichiens. Le Roi étoit dans son carrosse auprès des troupes de Hanovre; on l'avertit pendant la marche que son avant-garde étoit attaquée par un gros de cavalerie françoise, et bientôt après, que toute l'armée françoise avoit passé le Mein et se trouvoit en bataille vis-à-vis de lui. Le Roi monte à cheval, il veut voir par lui-même. La canonade des François commence; son cheval prend l'épouvante, et alloit l'emporter au milieu des ennemis, si un écuyer ne se fût jeté en avant pour l'arrêter. George renvoya le cheval et combattit à pied à la tête d'un de ses bataillons anglois. Les troupes avoient un petit bosquet à passer; ce qui leur donna le

temps d'avertir les autres corps du danger qui les menaçoit. Le duc d'Aremberg et Mr de Neuperg accoururent avec leurs Autrichiens et formèrent leur armée vis-à-vis de celle des François aussi bien que les circonstances le permettoient. Ce champ de bataille n'ayant que 1200 pas de front, obligea les alliés à se mettre sur 7 ou 8 lignes. Les François ne leur laissèrent pas le temps de finir tranquillement leur disposition; la maison du Roi les attaqua, perça quatre lignes de cavalerie, renversa tout ce qu'elle rencontra et fit des prodiges de valeur: elle auroit peut-être remporté l'honneur de cette journée, si elle n'avoit pas sans cesse trouvé de nouvelles lignes à combattre. Ces attaques réitérées l'ayant mise en désordre, le régiment de Stirheim autrichien s'en apperçut et la fit reculer à son tour. Cela n'auroit pas fait perdre la bataille aux François: la véritable cause ne doit s'attribuer qu'au mouvement imprudent de Mr de Harcourt et de Mr de Grammont. Ils étoient à la droite de l'armée avec la brigade des gardes françoises : ils quittent leur poste sans ordre et s'avisent de prendre en flanc la gauche des alliés qui tiroit

vers le Mein : par cette manoeuvre ils empêchèrent leurs batteries, qui étoient au delà du Mein et qui incommodoient beaucoup les alliés de tirer. Les gardes françoises ne soutinrent pas la première décharge des Autrichiens ; elles prirent la fuite d'une manière honteuse et se précipitèrent dans le Mein, où elles se noyèrent ; d'autres portèrent le découragement et l'épouvante dans le reste de l'armée. Le prince Louis de Bronswic, qui servoit dans les troupes autrichiennes, eut toutes les peines du monde à persuader au roi d'Angleterre de faire avancer les Anglois ; ce furent cependant eux qui décidèrent les François à la retraite et à repasser le Mein. Les François plaisantèrent là-dessus. On appela cette action *la journée des bâtons rompus*, parce que Mr de Harcourt et Mr de Grammont n'avoient attaqué que dans l'espérance d'obtenir le bâton de maréchal comme une récompense due à leur valeur : on donna aux gardes françoises le sobriquet de *canards du Mein :* on pendit une épée à l'hôtel de Noailles avec l'inscription, *point homicide ne seras.* Sans doute que ce maréchal ne devoit pas se

tenir auprès de sa batterie au delà du Mein. S'il avoit été présent à l'armée, il n'auroit jamais permis aux gardes françoises d'attaquer si mal à propos ; et si les troupes étoient demeurées dans leur poste, jamais les alliés ne les y auroient forcés. Cette journée ne valut au roi d'Angleterre que des subsistances pour ses troupes. Le canon des Hanovriens fut bien servi ; quelques régimens de leurs troupes et quelques régimens autrichiens, surtout celui de Stirheim, se distinguèrent. Mr de Neuperg eut le plus de part au gain de cette bataille et fut bien secondé par le prince Louis de Bronswic. Je sais d'un officier qui se trouva sur les lieux, que le roi d'Angleterre se tint pendant toute la bataille devant son bataillon hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main et le bras étendu, à peu près dans l'attitude où se mettent les maîtres d'escrime pour pousser la quarte : il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille. Le duc de Cumberland combattit avec les Anglois à la tête des gardes ; il se fit admirer par sa bravoure et par son humanité : blessé lui-même, il voulut que le chirurgien

pansât avant lui un prisonnier françois criblé de coups. Les alliés ne pensèrent point à poursuivre les François, ils ne pensèrent qu'à trouver des subsistances dans leur magasin de Hanau. Le vainqueur, après avoir soupé sur le champ de bataille, poursuivit incessamment sa route pour se rapprocher de ses vivres. Ce qu'il y eut de fort extraordinaire, c'est qu'après cette bataille gagnée, le lord Stairs pria par un billet le maréchal de Noailles d'avoir soin des blessés qui se trouvoient sur le champ de bataille que les vainqueurs abandonnoient. Comme les alliés portoient tous des rubans verts sur leurs chapeaux, on attacha une branche de laurier à celui du Roi, qui la porta sans scrupule: ce sont des misères, mais elles peignent les hommes. Cette victoire ne fit pas autant de plaisir au roi de Prusse qu'en avoit ressenti le roi d'Angleterre. Il étoit à craindre que le ministère françois, peu ferme, et découragé par une suite de revers, ne sacrifiât la gloire de Louis XV et les intérêts de l'Empereur, pour se tirer des embarras toujours renaissans qui l'environnoient. Pour éclairer les démarches des alliés, le Roi fit partir le jeune comte

Finck, sous prétexte de féliciter le roi d'Angleterre sur sa victoire, mais réellement pour veiller à la conduite du lord Carteret et pour découvrir les négociations qui pourroient s'entamer dans ce camp. Le prince de Hesse, Guillaume, frère du roi de Suède, étoit très-bien intentionné pour les intérêts de l'Empereur. On se servit de son canal pour faire parvenir au lord Carteret quelques propositions d'accommodement tendantes à concilier la Bavière et l'Autriche; mais cet Anglois ne fut pas assez fin pour dissimuler le fond de ses pensées, et l'on s'apperçut qu'il ne vouloit point d'accommodement, que son maître vouloit la guerre, la reine de Hongrie le trône impérial pour son époux, et que les uns et les autres désiroient également la ruine du Bavarois. Le roi d'Angleterre abandonna bientôt le caractère de protecteur de l'empire qu'il avoit pris; un rôle d'emprunt est difficile à soutenir, on n'est jamais bien que soi-même. Il refusa avec fierté les dédommagemens que divers souverains lui demandoient pour le dégât que ses troupes avoient commis dans leur pays, et refusa de même le payement des denrées

et des fourrages que ces princes lui avoient livrés. Il se servit d'une expression singulière dans une pièce qu'il fit imprimer pour éluder ces bonifications; il y dit: „ que c'est le moins „ que les princes de l'empire puissent faire „ que de défrayer l'armée de leur libérateur „ et de leur sauveur; que cependant il avise- „ roit à les payer selon que ces états se con- „ duiroient envers lui. „. Cette hauteur acheva d'aliéner les esprits. Le monarque le plus despotique ne s'exprime pas en termes plus impérieux. Le Roi agissoit par intérêt; Carteret étoit violent; ces sortes de caractères n'emploient que rarement des expressions modérées.

Pendant que tous ces événemens s'étoient passés sur le Mein, le prince de Lorraine poursuivoit les François jusqu'au bord du Rhin. Son armée étoit partagée en trois colonnes; tandis qu'elle s'avançoit vers les frontières de l'Alsace, lui et le maréchal de Khevenhüller se rendirent à l'armée angloise; ce qui étoit d'autant plus facile que Mr de Noailles avoit repassé le Rhin à Oppenheim. Le roi d'Angleterre voulut établir un concert moyennant lequel les mouve-

mens des deux armées seroient si bien compassés les uns avec les autres, qu'ils tendroient au même but, qui étoit, selon le projet dont on convint, de reprendre la Lorraine. A cette fin le roi d'Angleterre devoit passer le Rhin à Maïence et se porter en droiture en Alsace, pour faciliter au prince de Lorraine les moyens de passer le Rhin à Bâle, de prendre la Lorraine, et ensuite de distribuer les troupes victorieuses en quartiers d'hiver, tant en Bourgogne qu'en Champagne. Ces desseins étoient vastes, l'exécution répondit mal à leur grandeur. Le roi d'Angleterre, qui ne se voyoit arrêté par aucune difficulté, passa le Rhin à Maïence et se porta sur Worms. Le prince de Lorraine, moins heureux, fit passer quelques troupes dans une île du Rhin et quelques hongrois à l'autre bord; celles-là furent repoussées avec perte: l'île du Rhin fut abandonnée, et ce prince traîna languissamment dans le Brisgau la fin d'une campagne dont les commencemens avoient été si brillans. Le camp de Worms devint alors par l'inaction des troupes le centre des négociations. Les François se servirent de toutes sortes de voies pour tâter le terrain: ils

firent

firent des ouvertures au lord Carteret et hasardèrent quelques propos pour sonder le guet et voir à quelles conditions on pourroit convenir de la paix. Les desseins du roi d'Angleterre alloient beaucoup au delà de tout ce que la France pouvoit lui offrir avec bienséance. Le roi George, qui savoit que le roi de Prusse étoit informé de ses pourparlers, voulut se servir de ces circonstances pour lui faire illusion. Il lui communiqua un projet de pacification, par lequel la France s'offroit d'assister la reine de Hongrie dans la conquête de la Silésie, à condition que celle-ci reconnût l'Empereur et le remît dans la paisible possession de la Bavière. Le lord Hindfort se rendit en Silésie où le Roi étoit alors, pour lui faire cette ouverture; mais c'étoit d'un air si empressé, qu'au lieu de convaincre ce prince de la vérité de la chose, on lui fit soupçonner que ces propositions de la France étoient fausses et controuvées. Les dispositions du roi d'Angleterre envers la Prusse étoient trop connues ; sa mauvaise volonté se manifestoit à l'égard du comte de Finck. Tout cela confirma le Roi dans l'opinion que cette communication cordiale étoit un piège que lui

tendoit la politique rusée de Carteret; il répondit cependant au lord Hindfort qu'il étoit très-sensible aux marques d'amitié que le roi d'Angleterre lui donnoit dans cette occasion, mais que comptant sur la bonne foi de la reine de Hongrie, sur la sagesse du roi George et sur sa garantie même, il étoit sûr que ces deux puissances n'entreroient jamais dans des vues aussi opposées à leurs engagemens, et dont l'accomplissement seroit plus difficile à effectuer qu'on ne le pensoit. Le ministre anglois ne s'attendoit pas à cette réponse et ne put empêcher que son mécontentement n'éclatât sur son visage. Mais quelle apparence que le roi de France eût recours à un expédient aussi ridicule pour moyenner sa paix avec l'Impératrice-reine, que celui de se plonger dans une nouvelle guerre et de se rendre lui-même l'artisan de la grandeur de la maison d'Autriche, que les intérêts permanens de son royaume l'obligeoient à rabaisser? N'étoit-il pas plus naturel de supposer que c'étoit une fable inventée par le lord Carteret, pour indisposer le roi de Prusse contre la France? Carteret ne pouvoit-il pas raisonner ainsi: Le roi de Prusse est vif,

il prend feu aisément, une ouverture pareille à celle que nous lui faisons, le transportera de colère; le lord Hindfort en profitera en l'aigrissant au point de le faire déclarer contre la France, et en ce cas nous aurons acheté ce secours à bon marché? Il faut avouer cependant que cet avis du lord Hindfort étoit accompagné de détails si spécieux, qu'il méritoit qu'on s'en éclaircît avant que de le rejeter tout-à-fait. Voici ces détails: un certain Hertzel, émissaire de la France, étoit venu chez l'électeur de Maïence pour insinuer à ce prince les propositions qu'il vouloit faire parvenir aux Anglois. Les intrigues des Autrichiens avoient fait élire ce comte d'Ostein électeur de Maïence à la place de Schoenborn qui avoit couronné Charles VII. C'étoit une créature des Autrichiens; il étoit de plus soudoyé par les Anglois, auxquels il s'étoit vendu sans réserve. On envoya le comte de Finck à Maïence pour éclaircir ce fait, et l'on mit tout en mouvement en France pour voir s'il y auroit moyen de pénétrer la vérité: toutes ces peines furent perdues. Peut-être que Hertzel avoit tenu de lui-même des propos qui donnèrent lieu à cette histoire;

c'étoit un abyme de mauvaise foi ; il auroit fallu un nouvel Oedipe pour expliquer ce mystère.

Une négociation plus importante commençoit à se lier alors. La cour de Versailles se proposoit de faire entrer le roi de Sardaigne dans les intérêts de la France et de l'Espagne. Il subsistoit à la vérité un traité provisionnel entre Charles Emanuel et Marie Thérèse, mais conçu avec tant d'ambiguité et en termes si généraux, qu'on pouvoit le rompre sans manquer de foi. La négociation des François avançoit à Turin, et auroit pu se conclure, si les François et les Espagnols n'eussent pas trop marchandé sur de petits intérêts. Le lord Carteret fut informé de ce qui se tramoit à Turin. Il ne marchanda point : ses offres, aux dépens des Autrichiens, surpassèrent celles des François, et il l'emporta auprès du roi de Sardaigne. Par ce traité la reine de Hongrie lui cédoit le Vigévanasc, le Tortonois et une partie du duché de Parme, et le roi de Sardaigne lui garantissoit tout ce qu'elle possédoit en Italie, s'engageant à la défendre de toutes ses forces. Ce traité fut ainsi arrangé et conclu à Worms. La

cour de Vienne étoit outrée des cessions que les Anglois l'obligeoient de faire sans cesse : on y envisageoit les Anglois comme de plaisans garans de la pragmatique sanction, qui l'ébréchoient sans cesse. Le roi de Prusse jugea cette disposition favorable pour inspirer aux Autrichiens des sentimens plus pacifiques; il leur fit représenter que le rôle qu'ils jouoient en Europe ne leur étoit pas convenable; que si l'Empereur passoit pour la marionette de Louis XV, ils passoient eux pour être celle de George II, et que la paix étoit pour eux le seul moyen de se tirer de la tutelle de l'Angleterre. Ces représentations les piquèrent d'autant plus que les faits étoient véritables; mais cela n'empêcha pas que l'espoir de conquérir la Lorraine ne les entraînât à poursuivre leurs mesures. Le roi de Prusse vouloit la paix; il prêchoit la modération à toutes les puissances; il tâchoit d'adoucir les unes et d'arrêter les autres. C'étoit beaucoup que d'empêcher qu'on ne jetât de l'huile dans le feu, il se seroit éteint à la fin faute d'aliment. Mais les meilleures intentions ne s'accomplissent pas toujours. Les guinées angloises commençoient à mettre en

fermentation la république de Hollande. Ceux qui étoient du parti d'Orange vouloient la guerre; les vrais républicains vouloient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta enfin sur l'éloquence des meilleurs citoyens, et les Provinces-Unies épousèrent les intérêts de la reine de Hongrie qui leur étoient étrangers, et les desseins de Carteret qu'ils ignoroient: ils envoyèrent*) 20,000 hommes pour renforcer l'armée de Worms, dont 14,000 la joignirent et le reste se débanda.

Le maréchal de Noailles, après avoir passé une partie de cette campagne derrière le Speyerbach, abandonna cette position pour se rapprocher de Landau, et se trouver à portée de joindre le maréchal de Coigni qui avoit pris le commandement des troupes du vieux Broglio, au cas que le prince de Lorraine forçât le passage du Rhin et pénétrât en Alsace. Le roi George suivit les François jusqu'au Speyerbach, où il termina les opérations de cette campagne, après avoir fait raser les lignes que les François avoient fait construire sur ses bords. Il retourna à Hanovre, et les troupes prirent des quar-

*) Août.

tiers dans le Brabant et dans l'évêché de Munster. George, pendant son séjour à Hanovre, maria sa fille Marie avec le prince royal de Danemarck; après quoi il prit le chemin de Londres, pour y faire à son parlement, dans une harangue pompeuse, le récit de ses exploits. Pour se convaincre du peu de suite qu'il y a dans les actions des hommes, il n'y a qu'à faire l'analyse de cette campagne. On assemble une armée sur le Mein, sans pourvoir à ses subsistances : la faim et la surprise obligent les alliés à se battre; ils sont vainqueurs des François; ils passent le Rhin; ils vont à Worms ; le Speyerbach les arrête, sans qu'ils trouvent des expédiens pour en déposter les ennemis; ils avancent enfin sur le Speyerbach, que Mr de Noailles leur abandonne, et ils ne reçoivent les secours des Hollandois que pour prendre des quartiers d'hiver dans le Brabant et dans la Westphalie. Rien n'est conséquent dans cette conduite; elle ressemble à l'opération d'un chimiste qui cherchant la pierre philosophale, trouve une couleur dont il pouvoit se passer. Ce n'est point dans l'intention de critiquer la conduite du roi d'Angleterre que

nous faisons ces réflexions, car bien d'autres généraux en ont fait autant; mais seulement pour convaincre les lecteurs que l'espèce humaine n'est pas aussi raisonnable qu'on voudroit le persuader. Le peu de succès qu'eurent les Autrichiens et les Anglois dans cette campagne de 1743, donna aux François le temps de se reconnoître et de prendre quelques mesures. Ils avoient à la vérité perdu la Bavière; mais leur amour propre étoit flatté d'avoir empêché leurs ennemis de passer le Rhin et de pénétrer en Alsace. Si la fortune changea souvent de parti dans cette guerre, l'intérêt ne changea pas moins la politique des souverains. Nous avons dit que le roi de Sardaigne avoit signé le traité de Worms. Ce traité fut publié dans le temps même qu'il négocioit encore avec la France et l'Espagne, et qu'on s'attendoit à Versailles à recevoir d'un jour à l'autre des nouvelles de la conclusion du traité. Les ministres de Louis XV ne furent pas les maîtres de dissimuler leur ressentiment, et trouvant dans la conduite du roi de Sardaigne des marques de duplicité et de mépris, ils éclatèrent. Le ministre de France fut incessamment

rappelé de Turin; un corps de 10,000 hommes de troupes françoises se joignit au marquis de la Mina, qui commandoit sous Don Philippe dans la rivière de Gènes. La Mina, pour forcer les passages du Piémont, tenta de pénétrer par Château-Dauphin, mais le roi de Sardaigne l'avoit prévenu; il s'y étoit retranché et occupoit deux forts qui sont sur des collines à droite et à gauche du passage. Les Sardes défendirent si vigoureusement cette gorge, que les François et les Espagnols repoussés de tous côtés, se retirèrent en Dauphiné, après avoir perdu 6000 hommes dans cette expédition infructueuse. La facilité qu'eut la cour de Vienne à faire entrer le roi de Sardaigne dans son alliance, lui persuada qu'elle pourroit se procurer un avantage semblable en Russie, pour fortifier par son assistance ce qu'elle appeloit la bonne cause. La France le sut et renvoya le marquis de la Chétardie à Péterbourg pour s'opposer aux desseins de ses ennemis. Cet envoyé, qui par son adresse avoit placé Elisabeth sur le trône, compta de recevoir dans sa mission des marques de reconnoissance de cette cour; il n'en emporta que des témoignages d'in-

gratitude. Ce pays étoit en grande fermentation. Tant de souverains déposés avoient indisposé ceux des grands qui avoient tenu à leur fortune; il ne manquoit qu'un chef à la rebellion pour la faire éclater. Les puissances qui vouloient à toute force des secours de la Russie et qui ne pouvoient les obtenir, profitèrent de ces germes de mécontentement qui commençoient à fermenter, pour tramer contre l'Impératrice une conspiration qui par bonheur pour cette princesse fut découverte. Pour développer cette dangereuse intrigue, il faut rappeler que la cour de Vienne avoit vu avec chagrin la catastrophe qui perdit le prince Antoine de Bronswic et son épouse : c'étoit assez que la France eût travaillé à cette révolution pour la rendre odieuse, d'autant plus qu'il étoit à présumer que l'impératrice Elisabeth n'oublieroit pas le service que la France lui avoit rendu, et marqueroit plus de prédilection pour cette puissance que pour l'Autriche, surtout à cause de la proche parenté de la reine de Hongrie avec la famille détrônée. Cette supposition étoit suffisante pour que le ministre de Vienne se crût en droit de tout entrepren-

dre pour travailler à la ruine de l'impératrice de Russie. Le marquis de Botta Adorno, envoyé de la reine de Hongrie à Péterbourg, avoit des instructions secrètes pour ourdir cette trame: il étoit dans cette cour comme un levain qui aigrissoit les esprits de ceux qu'il fréquentoit; il excita des femmes et s'associa avec des personnes de tout rang et de tout caractère: il ajouta la calomnie à la trahison, en assurant de la protection du roi de Prusse ceux qui travailleroient pour son beau-frère et pour son neveu le jeune Empereur détrôné. L'intention du marquis de Botta en se servant du nom du Roi dans cette intrigue étoit de brouiller ce prince avec la Russie, en cas que la conjuration fût découverte. Elle le fut effectivement; mais le knout apprit à l'impératrice de Russie que Botta en étoit l'auteur. La chose se découvrit par un russe étourdi et plein de vin qui tint quelques propos séditieux dans un des caffés de Péterbourg. Il fut arrêté par la police: lui et ceux de ses complices qu'on arrêta, avouèrent tout par la crainte des tourmens. On arrêta 40 personnes à Moscow, dont la déposition fut semblable à celle des

premiers. La comtesse Bestuchew eut la langue coupée, la femme d'un Bestuchew, frère du ministre, fut reléguée en Sibérie, et un grand nombre de personnes durent les jours infortunés qu'elles passèrent dans la suite aux séductions du marquis de Botta. Ce ministre avoit eu la précaution de se faire relever par un nouveau ministre avant que la conjuration éclatât, pour ne point exposer sa personne et son caractère, au cas que les choses ne réussissent point. Il étoit accrédité à la cour de Berlin lorsque la conjuration se découvrit. Le Roi ayant appris ce qui se passoit en Russie, lui fit défendre la cour, et il se joignit à l'impératrice de Russie pour en demander satisfaction à la reine de Hongrie, parce que Botta avoit également offensé l'Impératrice et le roi de Prusse. Ce qu'il y avoit d'odieux dans la conduite de Botta réjaillit en partie sur sa cour. Si les François donnèrent l'exemple d'une semblable entreprise, les Autrichiens ne devoient pas les imiter. Que deviendroit la sureté publique et celle des Rois mêmes, si l'on ouvroit la porte aux rebellions, aux empoisonnemens, aux assassinats? Quelle jurisprudence peut

autoriser de telles entreprises ? La politique n'a-t-elle pas des voies honnêtes dont elle peut se servir, et faut-il perdre tous les sentimens de probité et d'honneur pour des vues d'intérêt qui même sont trompeuses? Il est fâcheux que dans ce XVIII siècle, plus humain, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, la France et l'Autriche aient de semblables reproches à se faire.

La reine de Hongrie n'avoua ni ne désavoua son ministre. Cette fausse démarche de la cour de Vienne pouvoit fournir à celle de Berlin les moyens de s'unir plus étroitement avec celle de Péterbourg. Le Roi en écrivit à Mr de Mardefeld, son ministre auprès de l'Impératrice. Cet habile négociateur essaya de donner plus d'étendue au traité qui subsistoit entre les deux puissances. Après bien des longueurs il ne put obtenir qu'une garantie assez vague des états prussiens, conçue en termes si ambigus, qu'il ne valoit pas la peine de l'avoir. Quoique ce traité n'eût aucune force, il pouvoit en imposer aux cours mal intentionnées à l'égard de la Prusse: pour faire illusion, un stras vaut un diamant. C'étoit le

comte Bestuchew qui dissuadoit l'Impératrice de conclure une alliance plus intime avec le roi de Prusse. Mr de la Chétardie, mécontent de ce ministre, travailloit à le déplacer; Mr de Mardefeld fut autorisé à le seconder: l'expérience de Mardefeld ne put rien contre l'étoile de Bestuchew. Nous nous réservons à parler plus amplement dans la suite de cet ouvrage de toutes les intrigues des ministres à la cour de Russie. Les cours étrangères intriguoient également à Berlin. Les Anglois ne quittoient pas leur projet d'engager insensiblement le Roi dans la guerre qu'ils faisoient à la France; et les François désiroient qu'il vînt à leur secours et les assistât par quelque diversion. Sur ces entrefaites Voltaire arriva à Berlin. Comme il avoit quelques protecteurs à Versailles, il crut que cela suffisoit pour se donner les airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançoit sans retenue dans le vaste champ de la politique. Il n'avoit point de lettre de créance, et sa mission devint un jeu, une simple plaisanterie.

Dans cette paix dont jouissoit la Prusse, deux objets intéressans lui étoient toujours présens,

le soutien de l'Empereur, et la paix générale. Pour ce qui regardoit l'Empereur, comme la France l'avoit abandonné, le seul moyen qu'il y eût pour le soutenir, étoit de former, comme nous l'avons dit, une ligue des princes de l'Allemagne, qui levassent l'étendard pour secourir le chef de l'empire germanique. On avoit déjà essayé d'inspirer ces sentimens aux souverains de l'Allemagne, mais en vain. Le Roi, pour essayer par de nouveaux efforts s'il ne pourroit pas les déterminer à ce que leur intérêt et la gloire demandoient d'eux, entreprit lui-même de s'aboucher avec quelques-uns d'entr'eux. Sous prétexte de rendre visite aux margraves de Bareuth et d'Anspach ses soeurs, il se rendit dans l'empire; il poussa même jusqu'à Hohen-Oettingen, feignant la curiosité de voir les débris de l'armée bavaroise; mais dans le fond pour délibérer avec le maréchal de Seckendorf sur les ressorts qu'on pourroit mettre en jeu pour assister l'Empereur. Toutes les tentatives, toutes les représentations, toutes les raisons furent inutiles. Les enthousiastes de la maison d'Autriche se seroient sacrifiés pour elle, et ceux qui étoient

attachés à l'Empereur étoient si intimidés par tant de revers qui accabloient ce prince, qu'ils croyoient perdre leurs états au moment même où ils se résoudroient à le secourir. La duchesse douairière de Wurtemberg se trouvoit alors à Bareuth; elle désira que le Roi lui rendît ses fils dont elle lui avoit confié l'éducation. Le Roi jugea qu'il seroit plus décent que ces princes partissent sous de plus favorables auspices; pour cet effet, il obtint de l'Empereur une dispense d'âge avant le terme ordinaire. C'étoit un moyen d'attacher ces jeunes princes aux intérêts de la France et de la Bavière.

1743. En pensant à la politique, le Roi ne négligeoit pas le gouvernement intérieur de ses états. Les fortifications de la Silésie avançoient à vue d'oeil. On fit le grand canal de Plauen pour abréger la communication de l'Elbe à l'Oder. On avoit creusé le port de Stettin et rendu navigable le canal de la Swine. Des manufactures de soie s'élevèrent; l'insecte qui produit cette matière précieuse, devint une source nouvelle de richesse pour les habitans de la campagne, et l'on ouvrit toutes les portes à l'industrie. L'académie des sciences fut renou-

nouvelée; les Euler, les Lieberkuhn, les Pott, les Margraf en devinrent les ornemens. Mr de Maupertuis, si célèbre par ses connoissances et par son voyage de Lapponie, devint le président de cette compagnie. Ainsi finit l'année 1743. Toute l'Europe étoit en guerre, tout le monde intriguoit. Les cabinets des princes agissoient avec plus d'activité que les armées. La guerre avoit changé de cause. Il ne s'agissoit au commencement que du soutien de la maison d'Autriche; et alors, que de ses projets de conquête. L'Angleterre commençoit à gagner un ascendant dans la balance des pouvoirs qui ne pronostiquoit que des malheurs à la France; la fermeté de l'Impératrice-reine dégénéroit en opiniâtreté, et la générosité apparente du roi d'Angleterre en vil intérêt pour son électorat. Mais la Russie demeuroit encore en paix. Le roi de Prusse, toujours occupé à tenir en équilibre les puissances belligérantes, se flattoit d'y parvenir, soit par des insinuations amicales, soit par des déclarations plus fortes, soit même par quelque ostentation. Mais que sont les projets des hommes! L'avenir leur est caché; ils ignorent ce qui doit arriver le lende-

main, comment pourroient-ils prévoir les événemens que l'enchaînement des causes secondes amènera dans six mois? Les conjonctures les forcent souvent d'agir malgré leur volonté. Dans ce flux et reflux de la fortune, la prudence ne peut que s'y prêter, agir conséquemment, ne point perdre son système de vue; mais jamais elle ne pourra tout prévoir.

CHAPITRE IX.

Des négociations de l'année 1744 *et de tout ce qui précéda la guerre que la Prusse entreprit contre la maison d'Autriche.*

Les affaires de l'empire s'embrouilloient de plus en plus. Les succès des Autrichiens faisoient éclater leur ambition. Il n'étoit plus douteux qu'ils ne voulussent détrôner l'Empereur; le roi d'Angleterre travailloit sourdement au même but. La foiblesse de Charles VII et l'énormité des prétentions de la reine de Hongrie avertissoient surtout les princes amou-

reux de leur liberté, qu'ils ne seroient pas longtemps spectateurs d'une guerre où leur intérêt et leur gloire exigeoient de ne pas laisser prendre le dessus aux anciens ennemis de la liberté germanique. A ces considérations générales il s'en joignit de plus fortes pour le roi de Prusse. Ni la reine de Hongrie, ni le roi d'Angleterre ne savoient assez bien dissimuler leur mauvaise volonté; elle se manifestoit en toute rencontre. Marie Thérèse se plaignant au roi George des cessions qu'il l'obligeoit de faire, surtout de celle de la Silésie, George lui répondit: „ Madame, ce qui est bon à prendre, „ est bon à rendre. „ Cette anecdote est certaine, et l'auteur a vu la copie de cette lettre. Enfin l'on savoit que l'Angleterre et l'Autriche se proposoient de forcer la France à faire sa paix, de manière que la garantie de la Silésie n'y fût pas insérée. Qu'on ajoute à ces choses la conduite du marquis de Botta à Péterbourg, et il paroîtra clair que le roi de Prusse n'avoit pas tort d'être sur ses gardes, et de se préparer même à la guerre, si la nécessité la rendoit nécessaire. Comme le Roi s'étoit toujours défié des ennemis avec lesquels il avoit fait la paix,

il avoit eu une attention particulière à se préparer à tout événement. Une bonne économie avoit en quelque manière réparé les brèches de la dernière guerre, et l'on avoit amassé des sommes qui pouvoient suffire, en les employant avec prudence, aux frais de deux campagnes. A la vérité les forteresses étoient plutôt ébauchées qu'en état de défense; mais les augmentations dans l'armée étoient achevées, les munitions de guerre et de bouche amassées pour une campagne. En un mot, l'acquisition de la Silésie ayant donné de nouvelles forces à l'état, la Prusse étoit capable d'exécuter avec vigueur les desseins de celui qui la gouvernoit. Il restoit à prendre des mesures pour ne rien appréhender de ses voisins, surtout pour se conserver le dos libre, si l'on se proposoit d'agir d'un autre côté. De tous les voisins de la Prusse, l'empire de Russie mérite le plus d'attention, comme le plus dangereux: il est puissant, et il est voisin. Le Roi appréhendoit moins le nombre de ses troupes que cet essaim de Cosaques et de Tartares qui brûlent les contrées, tuent les habitans ou les amènent en esclavage; ils font la ruine des états qu'ils inondent. D'ailleurs à d'autres

ennemis on peut rendre le mal pour le mal, ce qui devient impossible à l'égard de la Russie, à moins d'avoir une flotte considérable pour protéger et nourrir l'armée qui dirigeroit ses opérations sur Péterbourg même. Dans la vue de se concilier l'amitié de la Russie, le Roi mit tout en oeuvre pour y parvenir: il poussa même ses négociations jusqu'en Suède. L'impératrice Elisabeth se proposoit alors de marier le grand Duc son neveu, afin de s'assurer d'une lignée. Quoique son choix ne fût pas fixé, son penchant la portoit à donner la préférence à la princesse Ulrique, soeur du Roi. La cour de Saxe avoit dessein de donner la princesse Marianne, seconde fille d'Auguste, au grand Duc, pour gagner du crédit à la faveur de cette alliance auprès de l'Impératrice. Le ministre de Russie, dont la vénalité auroit mis sa maîtresse à l'enchère, s'il avoit trouvé quelqu'un d'assez riche pour la lui payer, vendit aux Saxons un contrat de mariage précoce. Le roi de Pologne le paya, et n'eut que des paroles pour son argent. Rien n'étoit plus contraire au bien de l'état de la Prusse, que de souffrir qu'il se formât une

alliance entre la Saxe et la Russie, et rien n'auroit paru plus dénaturé que de sacrifier une princesse du sang royal pour débusquer la saxonne. On eut recours à un autre expédient. De toutes les princesses d'Allemagne en âge de se marier, aucune ne convenoit mieux à la Russie et aux intérêts prussiens que la princesse de Zerbst. Son père étoit maréchal des armées du Roi et sa mère princesse de Holstein, soeur du prince successeur au trône de Suède, et tante du grand duc de Russie. Nous n'entrons pas dans les détails minutieux de cette négociation; il suffit de savoir qu'il fallut employer plus de peine pour lui faire prendre de la consistance, que s'il se fût agi de la chose du monde la plus importante. Le père de la princesse même y répugnoit: luthérien comme on l'étoit du temps de la réforme, il ne voulut consentir à voir sa fille se faire schismatique, qu'après qu'un prêtre plus traitable lui eut démontré que la religion grecque étoit à peu près la même que la luthérienne. En Russie Mr de Mardefeld cacha si bien au chancelier Bestuchew les ressorts qu'il mettoit en jeu, que la princesse de Zerbst arriva à Péterbourg au grand étonnement de l'Europe,

et que l'Impératrice la reçut à Moscow avec de sensibles marques de satisfaction et d'amitié. Tout n'étoit pas applani; il restoit encore une difficulté à vaincre: c'étoit que les jeunes promis étoient parens au degré de cousinage. Pour lever cet empêchement, on gagna les popes et les évêques, qui décidèrent que ce mariage étoit très-conforme aux lois de l'église grecque. Le baron de Mardefeld, non content de ce premier succès, entreprit de transférer la prison de la famille malheureuse, de Riga dans quelqu'autre lieu de la Russie, et il y réussit. La sureté de l'Impératrice demandoit qu'elle éloignât du voisinage de Péterbourg ces personnes, qu'une révolution avoit fait descendre du trône et qu'une autre révolution pouvoit y replacer. On les mena au delà d'Archangel, dans un lieu si barbare, que le nom même en est inconnu. Dans le temps que nous écrivons ces mémoires, le prince Antoine Ulric de Bronswic s'y trouve encore. Mr de Mardefeld et le marquis de la Chétardie, qui se crurent forts après l'arrivée de la princesse de Zerbst, voulurent couronner l'oeuvre en faisant renvoyer le grand chancelier de Bestu-

chew, ennemi de la France par caprice et attaché à l'Angleterre. C'étoit un homme sans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux qui l'avoient acheté. Les intrigues de ces ministres eurent assez d'influence pour séparer les deux frères. Le grand maréchal Bestuchew fut envoyé à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire de la Russie; mais le chancelier, trop bien ancré à la cour, se soutint contre tous les assauts qu'on lui donna. Mr de Mardefeld fut assez habile pour ne point paroître mêlé dans ces intrigues. Mr de la Chétardie, moins prévoyant, s'y montra à découvert. Dès-lors, sans que la cour eût d'égard pour son caractère ni pour les services qu'il avoit rendus, on l'obligea de quitter la Russie avec précipitation et d'une manière peu honorable. Après que l'Impératrice se fut déterminée au choix de la princesse de Zerbst pour le mariage du grand duc, on eut moins de peine à la faire consentir à celui de la princesse de Prusse Ulrique avec le nouveau prince royal de Suède. C'étoit sur ces deux alliances que la Prusse fondoit sa sureté. Une princesse de Prusse près du trône de Suède ne

pouvoit être l'ennemie du Roi son frère, et une grande duchesse de Russie, élevée et nourrie dans les terres prussiennes, devant au Roi sa fortune, ne pouvoit le desservir sans ingratitude. Quoiqu'on ne pût alors rendre l'alliance de la Russie plus solide, ni remplacer le chancelier Bestuchew par un ministre mieux intentionné, on eut recours à d'autres moyens pour ouvrir un coeur à portes de fer: ce fut là la rhétorique dont Mr de Mardefeld se servit jusqu'à l'année 1745, pour tempérer la mauvaise volonté d'un homme aussi mal disposé. Tous ces faits que nous venons de détailler, montrent bien que le roi de Prusse n'avoit pas parfaitement réussi dans ses intrigues, et que ce qu'il put obtenir de la Russie ne répondoit pas entièrement à ses espérances. C'étoit toujours beaucoup que d'avoir assoupi pour un temps la mauvaise volonté d'une puissance aussi dangereuse; et qui gagne du temps a tout gagné. On fit encore un essai pour une association des princes de l'empire. On pouvoit compter sur le landgrave de Hesse, sur le duc de Wurtemberg, sur l'électeur de Cologne et l'électeur Palatin; on avoit

ébranlé l'évêque de Bamberg : mais il falloit acheter leur assistance ; point d'argent, point de prince d'Allemagne. La France ne voulut point consentir aux subsides qu'il lui en eût coûté, et la chose manqua une troisième fois. Il auroit été à souhaiter qu'on eût pu s'entendre avec la cour de Saxe ; mais on y rencontra plus d'obstacles que partout ailleurs. Le roi de Pologne étoit mécontent de ce que la paix de Breslau ne l'avoit pas mis en possession de la Moravie ; il croyoit conquérir des provinces à coups de plume. Il étoit jaloux de ce que la maison de Brandebourg avoit acquis la Silésie et de ce qu'il n'avoit rien gagné à cette guerre : il croyoit ses prétentions sur la succession de Charles VI les mieux fondées : il envioit la couronne impériale à l'électeur de Bavière et détestoit les François, qu'il accusoit de l'avoir trompé. Des dispositions aussi favorables n'échappèrent pas à la cour de Vienne. Ce négociateur féminin, la vieille demoiselle Kling, étoit toujours à Dresde ; elle ménagea si bien l'esprit du Roi, de la Reine, du comte*** et du confesseur, qu'elle les amena à la résolution de s'allier avec la reine de Hongrie. Bientôt la négociation ne rencontra

plus d'obstacles. On conclut une alliance défensive entre l'Autriche, l'Angleterre et la Saxe, dont les articles secrets furent signés à Varsovie. Les parties contractantes se gardèrent bien de les publier. Cela n'empêcha pas que le roi de Prusse ne s'en procurât une copie; et comme ce traité fut une des causes principales de la guerre que le Roi déclara dans la suite à la reine de Hongrie, il sera nécessaire que nous en rapportions quelques articles, qui justifieront aux yeux de la postérité la guerre qu'elles produisirent. Art. 2. „ Pour cet effet les alliés s'engagent de rechef „ à une garantie toute expresse de tout „ royaume, états, pays et domaines qu'ils „ possèdent actuellement *ou doivent posséder* „ *en vertu du traité d'alliance fait à Turin en* „ 1703, des traités de paix d'Utrecht et de „ Bréda, du traité de paix et d'alliance com- „ munément appelé la quadruple alliance, „ du traité de pacification et d'alliance conclu „ à Vienne le 10 Mars 1731, de l'acte de garan- „ tie donné en conséquence et passé en loi de „ l'Empire le 11 Février 1732, de l'acte d'ac- „ cession signé pareillement en conséquence „ à la Haye le 20 Février 1732, du traité de

„ paix signé à Vienne le 18 Novembre 1738,
„ de l'accession qui y a été faite et signée à
„ Versailles le 3 Février 1739; tous lesquels
„ traités sont pleinement rappelés et confir-
„ més ici, autant qu'ils peuvent concerner les
„ alliés, et qu'ils n'y ont pas dérogé spéciale-
„ ment par le présent traité. „ Quiconque lit cet article avec impartialité, doit y trouver le germe d'une alliance offensive préparée contre le roi de Prusse. La reine de Hongrie se fait garantir des états qu'elle possédoit du temps de ces traités allégués et qu'elle a perdus par la suite. Si cette princesse et le roi d'Angleterre avoient agi de bonne foi, ne devoient-ils pas rappeler également dans cette alliance le traité de Breslau? Si nous dépouillons cet article du stile énigmatique dont il est enveloppé, on y voit une garantie formelle des états que l'Impératrice-reine doit posséder conformément à la pragmatique sanction, et par conséquent de la Silésie. Mais l'article 13 de ce traité de Worms, auquel le roi de Pologne avoit accédé, explique même les moyens dont la cour de Vienne se servira pour récupérer ses provinces perdues; le voici: Art. 13. „ Et aussitôt que l'Italie sera délivrée d'enne-

„ mis et hors de dangers apparens d'être en-
„ vahie de rechef, non seulement sa majesté
„ la reine de Hongrie pourra en retirer une
„ partie de ses troupes, mais si elle le demande,
„ le roi de Sardaigne lui fournira ses propres
„ troupes, pour les employer à la sureté des
„ états de sa majesté la Reine en Lombardie,
„ afin qu'elle puisse se servir d'un plus grand
„ nombre des siennes *en Allemagne ;* tout
„ comme à la réquisition du roi de Sardaigne,
„ la reine de Hongrie fera passer ses troupes
„ dans les états dudit Roi, s'il le falloit, pour
„ en défendre les passages qu'une armée en-
„ nemie entreprendroit de forcer, et pour
„ délivrer d'ennemis tous les états du roi de
„ Sardaigne, et les mettre hors de danger d'être
„ envahis de rechef.„ Voilà donc la reine de Hongrie qui veut retirer ses troupes d'Italie pour les employer en Allemagne. Contre qui sera-ce ? Contre la Saxe ? elle a fait une alliance avec le Roi, électeur de ce pays. Contre la Bavière ? elle a si bien humilié l'Empereur, qu'elle possède son patrimoine. Ce ne peut donc être que contre le roi de Prusse qu'elle médite une nouvelle guerre. Le roi d'Angleterre, selon les engagemens qu'il avoit pris

par le traité de Breslau, devoit communiquer fidèlement à celui de Prusse tous les traités qu'il feroit. Il se garda bien de rien dire de celui-ci. La raison en étoit claire. Ce qui s'étoit forgé à Worms et ce qui fut ratifié à Turin et à Varsovie, renversoit tout ce que le roi d'Angleterre même avoit stipulé par le traité de Breslau. Ces nouvelles alliances furent communiquées aux états généraux, et ce fut de la Haye qu'on apprit ce qui en faisoit la teneur. Selon les règles de la saine politique, les cours de Vienne et de Londres n'auroient pas dû démasquer si vîte leurs desseins. Ces cours avoient encore les armes à la main et combattoient contre la France et l'Espagne, de la Lombardie au Rhin et même en Flandre. Ne pouvoit-on pas prévoir, à moins que le roi de Prusse ne fût devenu entièrement stupide, qu'il n'attendroit pas de sang froid qu'on prît des mesures pour l'accabler, et que plutôt il feroit les derniers efforts pour prévenir les desseins de ses ennemis? Il est évident que la Prusse ne trouvoit plus de sureté dans la paix de Breslau; il falloit donc en chercher ailleurs. La situation étoit critique. Il falloit, ou que

le Roi s'abandonnât au hasard des événemens, ou qu'il prît un parti violent, sujet aux plus grandes vicissitudes. Les ministres représentoient à ce prince, que quiconque se trouve bien, ne doit pas se mouvoir; que c'est une mauvaise assertion en politique de faire la guerre pour l'éviter, et qu'il falloit tout attendre du bénéfice du temps. Le Roi leur répondoit que leur timidité les aveugloit; que c'étoit une grande imprudence de ne pas prévenir à temps un malheur, quand on a les moyens de s'en garantir; qu'il sentoit qu'en faisant la guerre il exposoit sa noblesse, ses sujets, son état et sa personne à des hasards inévitables; mais que cette crise demandoit une décision, et qu'en pareil cas le plus mauvais parti étoit celui de n'en prendre aucun.

Pour voir d'un coup-d'oeil les raisons que le Roi crut avoir de déclarer la guerre à la reine de Hongrie et les raisons que lui opposoient ses ministres, nous ferons usage d'un mémoire qu'il leur envoya écrit de sa main, dont voici la copie: „ Pour prendre un parti „ judicieux, il ne faut point se précipiter. J'ai „ mûrement réfléchi sur la situation où nous „ nous trouvons, et voici les remarques que je

„ fais sur la conduite de mes ennemis, en la
„ résumant pour mieux constater leurs des-
„ seins. 1) Pourquoi, par la paix de Breslau,
„ la reine de Hongrie s'est-elle si obstinément
„ opiniâtrée à se réserver les hautes montagnes
„ de la haute Silésie, qui sont d'un si modi-
„ que rapport? Certainement l'intérêt n'y a
„ aucune part. J'y découvre un autre dessein;
„ c'est de se conserver, par la possession de
„ ces montagnes, des chemins avantageux
„ pour s'en assurer l'entrée lorsqu'elle le
„ jugera à propos. 2) Quelle raison a obligé
„ les Autrichiens et les Anglois à s'opposer
„ sous main à la garantie du traité de Breslau
„ que Mardefeld négocioit à Péterbourg, si
„ ce n'est que cette garantie empêchoit ces
„ puissances de rompre le traité? Vous répon-
„ dez que la politique des Anglois est simple;
„ qu'ils veulent m'isoler, afin que n'ayant d'au-
„ tre garantie que la leur, je dépende unique-
„ ment d'eux. J'ose demander à messieurs les
„ ministres, si, supposant aux Anglois l'une ou
„ l'autre de ces intentions, elles nous sont
„ favorables ou désavantageuses? 3) Pourquoi
„ le lord Carteret ne se hâte-t-il pas de termi-

„ ner

„ ner les petits différens au sujet de quelques
„ frontières litigieuses entre le pays de Min-
„ den et celui de Hanovre, pour un péage des
„ Hanovriens sur l'Elbe, enfin pour les bail-
„ liages qui nous sont hypothéqués dans le
„ Mecklenbourg? C'est qu'il ne se soucie point
„ du tout d'établir une bonne harmonie entre
„ nos deux cours. Le comte de Podewils sup-
„ pose que la maison de Hanovre a autant
„ d'intérêt que celle de Brandebourg à termi-
„ ner ces différens. Pourquoi donc ne le fait-
„ elle pas. Mais le roi d'Angleterre voudroit
„ envahir le Mecklenbourg, Paderborn, Osna-
„ bruck et l'évêché de Hildesheim, et il voit
„ que ces vues d'agrandissement sont incom-
„ patibles avec une étroite liaison entre la
„ Prusse et l'Angleterre. 4) Peut-on compter
„ sur les promesses d'un prince qui manque
„ à ses engagemens? Le roi d'Angleterre pro-
„ mit, lorsqu'il assembla l'année 1743 son
„ armée sur le Rhin, de ne rien entreprendre,
„ ni contre les états héréditaires de l'Empe-
„ reur, ni contre sa dignité; et à présent,
„ conjointement avec la reine de Hongrie, il
„ prend des mesures pour le forcer à l'abdica-

„ tion. 5) Rappelez-vous les intrigues du mar-
„ quis de Botta à la cour de Péterbourg; ne
„ tendoient-elles pas à remettre la famille
„ exilée sur le trône? Pourquoi? parce qu'il
„ savoit que l'impératrice Elisabeth étoit dans
„ nos intérêts et qu'il s'attendoit que le prince
„ Antoine devant le rétablissement de sa fa-
„ mille à la cour de Vienne, il lui seroit à ja-
„ mais dévoué et partageroit sa haine pour
„ tout ce qui est prussien. De plus, à quel des-
„ sein fit-il usage de mon nom dans cette abo-
„ minable conjuration, si ce n'étoit pour me
„ brouiller avec l'Impératrice, au cas que sa
„ trame fût découverte? C'étoit, dites-vous,
„ par un effet de la tendresse que la reine de
„ Hongrie a pour ses parens. Hélas! trouvez-
„ moi de grands princes qui respectent les
„ liens du sang. 6) Vous croyez qu'on ne doit
„ pas mépriser la garantie du traité de Breslau
„ qu'a donnée le roi d'Angleterre. Et je vous
„ réponds que toutes les garanties sont comme
„ des ouvrages de filigrane, plus propres à sa-
„ tisfaire les yeux qu'à être de quelque utilité.
„ 7) Mais je veux bien vous abandonner tout
„ ce que je viens de vous marquer. Vous sera-
„ t-il possible de donner une interprétation au

„ traité de Worms et à celui de Varsovie? Le
„ langage des ministres autrichiens est que
„ ce traité n'a pour objet que l'Italie. Lisez
„ les deux articles que j'ai cités, et vous ver-
„ rez clairement qu'ils regardent en général
„ l'Allemagne et qu'en particulier ces articles
„ m'ont directement en vue. 8) Cette alliance
„ avec la Saxe est encore moins innocente;
„ elle livre aux Autrichiens un passage et des
„ secours pour m'attaquer dans mes propres
„ foyers. Vous soutenez que cette alliance ne
„ s'est faite que pour procurer des présens ré-
„ ciproques aux ministres qui sont à la tête
„ des affaires dans les deux cours. En vérité je
„ ne m'y attendois pas; il faut avouer que vous
„ avez l'esprit transcendant. 9) Voici une autre
„ question: Attendra-t-on que la reine de
„ Hongrie soit délivrée de tous ses embarras,
„ qu'elle ait la paix avec les François, qu'elle
„ force l'Empereur à l'abdication? Attendra-
„ t-on, dis-je, qu'elle puisse se servir de toutes
„ ses forces, de celles des Saxons et de l'argent
„ de l'Angleterre, pour nous attaquer avec
„ tous ces avantages au moment que nous se-
„ rons dépourvus d'alliés, et que nous n'au-

„ rons d'autres ressources que celles de nos
„ propres forces? Vous soutenez que la reine
„ de Hongrie ne terminera pas cette guerre
„ dans une seule campagne, que ses pays sont
„ ruinés, ses revenus arriérés de 10 ans, et
„ qu'elle ne sentira son épuisement qu'après
„ la paix. Je réponds que tout le monde ne
„ convient pas que ses finances soient aussi
„ épuisées que vous le supposez. De vastes
„ états lui fournissent de grandes ressourses.
„ Qu'on se souvienne qu'à la fin de la guerre
„ de succession, guerre qui avoit englouti des
„ trésors, l'empereur Charles VI soutint en-
„ core toute une campagne contre les Fran-
„ çois sans subsides étrangers, lorsque la reine
„ Anne fit la paix d'Utrecht séparément.
„ Faut-il attendre qu'Annibal soit aux portes
„ pour se déclarer contre lui? Qu'on se sou-
„ vienne qu'en l'année 1733 le comte Zint-
„ zendorff parioit que les François ne passe-
„ roient pas le Rhin, pendant qu'ils bombar-
„ doient et prenoient Kehl. La sécurité ajoute
„ que lorsque le feu Roi acquit la Poméranie
„ ultérieure, tout le monde crut que la Suède
„ feroit revivre tôt ou tard ses droits sur cette
„ province, et cependant cela n'arriva pas.

„ Cette comparaison est fausse, et ce raisonnement tombe de lui-même. Comment „ mettre en parallèle un royaume ruiné, „ épuisé et démembré comme la Suède, avec „ la puissante maison d'Autriche, qui loin „ d'avoir fait des pertes, médite actuellement „ des conquêtes? Les partisans outrés de la „ reine de Hongrie soutiennent qu'il n'y a „ point d'exemple que la maison d'Autriche „ ait commencé une guerre pour récupérer „ des provinces perdues. Il ne faut citer de „ tels faits qu'à des ignorans. Cette maison n'a-„ t-elle pas voulu reconquérir la Suisse? Com-„ bien de guerres n'a-t-elle pas faites pour „ rendre la Hongrie héréditaire? Et quelle „ étoit cette guerre entreprise par Ferdinand „ II pour chasser Fréderic V, électeur pala-„ tin, de la Bohème, dont il avoit été élu roi „ par les voeux des peuples? Ne fut-ce pas „ une guerre sanglante que la maison d'Autri-„ che fit à Bethlem Gabor pour lui ravir la „ Transylvanie? Enfin qu'est-ce qui excite à „ présent la reine de Hongrie à presser les „ François avec tant d'ardeur, si ce n'est l'es-„ pérance de reconquérir l'Alsace, la Lorrai-

„ ne, et de détrôner l'Empereur? Raisonnoit-
„ on bien à Vienne quand on y disoit: il est
„ impossible que le roi de Prusse nous attaque,
„ car aucun de ses aïeux ne nous a fait la
„ guerre? Ne nous trompons point: les exem-
„ ples du passé, fussent-ils même vrais, ne
„ peuvent rien pour l'avenir. Cette assertion-
„ ci est plus sûre: tout ce qui est possible peut
„ arriver. 10) Pour fortifier tous ces argumens
„ par des preuves plus palpables, je n'ai qu'à
„ vous rappeler un propos que Mr de Molé,
„ général autrichien passant par Berlin, tint
„ à Mr de Schmettau: ma cour n'est pas assez
„ mal avisée pour attaquer la Silésie; nous
„ sommes alliés avec la cour de Dresde; le
„ chemin de la Lusace mène à Berlin le plus
„ directement; c'est là où il nous convient de
„ faire la paix. Vous direz que Molé parloit
„ au hasard. Mais voyez ce qui confirme que
„ le dessein de faire la paix à Berlin étoit
„ celui de la cour de Vienne. Le prince Louis
„ de Bronswic avoit entendu parler de ce
„ même plan à la reine de Hongrie, au ser-
„ vice de laquelle il étoit; il en avoit fait confi-
„ dence à son frère le duc règnant, et celui-
„ là me l'avoit communiqué. Un aveu de la

„ bouche de l'ennemi tient lieu d'une démons-
„ tration. Je conclus que nous n'avons rien à
„ gagner en attendant, mais tout à perdre;
„ qu'il faut donc faire la guerre et qu'il vaut
„ mieux, s'il le faut, périr avec honneur que
„ de se laisser accabler avec honte quand on
„ ne peut plus se défendre. „

Cependant le Roi ne se précipita point. Le temps n'étoit pas encore venu d'éclater; il attendoit des conjonctures favorables, pour le faire avec tout l'avantage possible. Dans ce temps-là l'Empereur croyant ses affaires désespérées, envoya le comte de Seckendorf à Berlin, pour engager le roi de Prusse à le soutenir. Seckendorf se croyoit assez fort pour obliger la Saxe à changer de parti. Il assura que les François agiroient avec vigueur, que leurs intentions étoient sincères : il pressa beaucoup le Roi de se déclarer; l'heure n'en étoit pas encore venue, et il lui fit la réponse contenue dans ces points :

1) Avant de s'engager avec l'Empereur et la France, sa Majesté regarde comme un préalable que l'alliance du Roi avec la Russie et la Suède soit conclue. 2) La Suède promettra

de faire une diversion dans le pays de Brême, en même-temps qu'une armée françoise attaquera le pays de Hanovre. 3) La France promettra d'agir offensivement sur le Rhin et de poursuivre vivement les Autrichiens, lorsque la diversion que le Roi se propose de faire les attirera en Bohême. 4) La Bohême sera démembrée des états de la reine de Hongrie, et le Roi en possèdera les trois cercles les plus voisins de la Silésie. 5) Les puissances alliées ne feront point de paix séparée, mais resteront constamment unies pour travailler à l'abaissement de la nouvelle maison d'Autriche. L'article des conquêtes n'étoit ajouté à ce projet qu'à tout hasard, au cas que la fortune favorisât cette entreprise. Il étoit prudent de s'accorder d'avance sur un partage qui dans la suite auroit pu brouiller les alliés.

Ces mesures se prenoient cependant avec beaucoup de circonspection. Le Roi connoissoit la mollesse des François dans leurs opérations de guerre et le peu d'attachement qu'ils avoient montré pour les intérêts de leurs alliés; il n'y avoit que la nécessité qui pût amener cette nouvelle liaison. Il falloit se préparer

aux oppositions qu'on éprouveroit de la part de l'Angleterre, gouvernée par un roi vindicatif et un ministre fougueux. Le parlement avoit accordé au Roi toutes les sommes qu'il lui avoit demandées: soutenu de ces richesses, le Roi pouvoit faire sortir des armées de terre et porter la guerre jusqu'au bout du monde. Cependant ces premières propositions d'alliance ne furent pas reçues à Versailles avec l'accueil auquel on devoit s'attendre. On continua néanmoins à négocier, pour conduire cette crise politique à une heureuse fin. Deux pédans, l'un françois et l'autre allemand, s'étoient avisés de former un projet d'association pour les cercles de l'Empire; l'un étoit le Sr de Chavigni et l'autre le Sr de Bunau; ils y procédèrent avec toutes les restrictions des formalités, selon les lois de l'Empire et la bulle d'or: cet ouvrage lourd et pesant fut aussitôt oublié que lu. Au lieu de penser à cette association la cour de Versailles prit, moyennant des subsides, les troupes hessoises au service de l'Empereur. Cela dérangea les mesures du roi d'Angleterre, qui comptoit les joindre à son armée. On essaya encore de dissuader le duc de Gotha de donner ses troupes aux puis-

sances maritimes; cela ne réussit pas, car le duc avoit déjà reçu des subsides. Le ministère de Versailles étoit nouveau; il s'étoit peu mis au fait des affaires, de sorte qu'il attribuoit la paix séparée que le Roi avoit fait avec la reine de Hongrie à la légéreté de son esprit. Un préalable nécessaire, dès qu'on vouloit se lier avec la France, étoit de rectifier les idées des ministres sur ce point. Le baron de Chambrier, depuis 20 ans ministre de Prusse à la cour de Versailles, étant âgé, et n'ayant pas assez de liaisons avec les gens en place pour se servir auprès du Roi de leur crédit, avoit d'ailleurs peu traité de grandes choses et étoit scrupuleusement circonspect. Cela fit juger au Roi qu'il falloit envoyer quelqu'un à cette cour qui fût plus délié et plus actif, pour savoir à quoi s'en tenir avec elle. Son choix tomba sur le comte de Rottembourg. En 1740 il avoit passé du service de France à celui de Prusse; il étoit en liaison de parenté avec tout ce qu'il y avoit de plus illustre à la cour; il pouvoit par ces raisons se procurer des connoissances qui auroient échappé à d'autres, et par conséquent informer le Roi de la façon de penser de Louis XV, de ses ministres et de ses

maîtresses; car il falloit une boussole pour s'orienter. Le trop grand feu du comte Rottembourg étoit tempéré par le phlegme de Mr de Chambrier; tous deux pouvoient rendre des services utiles à l'état. Le comte de Rottembourg partit donc pour Versailles. Il fit faire ses premières insinuations par le duc de Richelieu et par la duchesse de Châteauroux: on l'envoya à Mr Amelot, ministre des affaires étrangères, qui ne passoit pas pour partisan de la Prusse. Mais le cardinal Tencin, le maréchal de Belle-Isle, d'Argenson, ministre de la guerre, Richelieu et la maîtresse du Roi se déclarèrent pour le comte de Rottembourg. Les articles proposés au maréchal de Seckendorf servirent de base à la négociation qui s'entama avec la France. On insistoit le plus sur ce que l'armée françoise de l'Alsace poursuivît les Autrichiens et leur reprît la Bavière, et qu'une autre armée françoise entrât en même-temps en Westphalie. Le Roi de son côté se réservoit de n'entrer en jeu qu'après avoir conclu son alliance avec la Suède et la Russie. Ce dernier article lui laissoit la liberté d'agir ou de n'agir pas, selon que les événe-

mens lui paroîtroient favorables ou contraires. Il se flattoit de suspendre encore le moment de la rupture; mais la tournure que prirent les affaires générales, ainsi que les succès des armées autrichiennes en Alsace, l'obligèrent bientôt à se déclarer contre la reine de Hongrie. L'alliance des Prussiens étoit tout ce qui pouvoit arriver alors de plus avantageux à la France. Son propre intérêt devoit le plus fortement l'animer à faciliter ces arrangemens; mais qui peut compter sur le système d'une cour gouvernée et balottée par des intrigues, et sur la vigueur et l'activité des troupes, lorsque des généraux timides et sans nerf les commandent? Vers l'été *) de la même année, le comte de Tessin vint à Berlin, en qualité d'ambassadeur de Suède, demander la princesse de Prusse Ulrique en mariage pour le prince de Holstein, élu successeur au trône de Suède. Il étoit suivi par la fleur de la noblesse; il avoit toutes les qualités qu'il faut pour la représentation, de la dignité, même de l'éloquence, mais l'esprit frivole et superficiel. Les noces se célébrèrent **) à Berlin

*) Mois de Mai. **) Août.

avec magnificence. Le prince Guillaume, frère du Roi, épousa la princesse par procuration du prince royal. On remarqua plus de magnificence dans ces fêtes que dans les précédentes: tenir un juste milieu entre la frugalité et la profusion est ce qui convient à tous les princes. Mais pendant qu'on dansoit et se réjouissoit à la cour, on travailloit aux préparatifs de la campagne qu'on étoit sur le point d'ouvrir.

CHAPITRE X.

Campagnes d'Italie, en Flandre, sur le Rhin, et enfin celle du Roi.

La campagne d'Italie s'ouvrit au mois d'Avril par le passage du Tanaro et la prise de Nice et de Villefranche. Les généraux françois et espagnols ne purent s'accorder sur leurs opérations ultérieures. Le prince de Conti prétendoit que les passages qui conduisent de Nice en Piémont n'étoient pas praticables et qu'il falloit chercher d'autres chemins pour y péné-

trer. Dans cette vue il enfile le col de Tende, attaque les troupes savoyardes à Montalbon, force leurs barricades et la nature même, prend d'assaut le fort Dauphin, et pénètre ainsi en Piémont. Il faut avouer que ce début de campagne est un des plus brillans qu'on ait vus dans cette guerre. Le prince de Conti avance; il assiège Coni. Le roi de Sardaigne, pour faire lever ce siège, marche à lui. Conti le bat; mais la crue des eaux, la vigoureuse résistance des assiégés et le manque de subsistances, obligent ce prince à lever le siège et à se retirer en Savoie, après avoir fait sauter les fortifications de Démont. Cette campagne fit plus d'honneur à ses talens qu'elle ne fut utile à la France. Le prince de Lobkowitz, qui alors étoit en pleine marche pour attaquer le roi de Naples, informé des succès du prince de Conti, se décontenance: il désespère de sa fortune, se retire à Monte Rotondo et de là à Florence, toujours talonné par Don Carlos et le marquis de Gages. Nous supprimons les petits avantages que les François et les Espagnols eurent sur les Autrichiens, pour en venir aux expéditions maritimes. Les flottes françoi-

ses et espagnoles sortirent au commencement du printemps de la rade de Toulon : elles attaquèrent dans la Méditerranée la flotte angloise commandée par l'amiral Matthews. Après la bataille, les François et les Espagnols se retirèrent à Carthagène et les Anglois à Port-Mahon. L'action fut sans doute indécise, puisque les deux flottes se retirèrent; cependant elle ne laissa pas de faire honneur à l'amiral espagnol Navaro et au capitaine françois. La cour de France envoya l'amiral Court en exil, et en punissant différens officiers qui avoient servi sur cette flotte, elle témoigna son mécontentement. De leur côté les Anglois traduisirent l'amiral Matthews devant le conseil de guerre; le vice-amiral fut conduit en prison : les deux partis étoient donc aussi peu satisfaits l'un que l'autre d'une bataille indécise, dont les François et les Anglois eurent la honte et les Espagnols la réputation. Ces actions de mer n'étoient que le prélude des grands coups que la cour de Versailles se proposoit de frapper dans cette campagne. Son objet capital étoit d'obliger les Anglois à rappeler dans leur île les troupes qu'ils avoient en Flandre. Pour cet effet, avant même l'ouver-

ture de la campagne, le comte de Saxe conduisit à Dunkerque 10,000 hommes, le fils du Prétendant, nommé le prince Edouard, s'y rendit aussi. On fit des préparatifs pour un embarquement. L'Angleterre alarmée appela des secours étrangers; 6000 hollandois et 6000 anglois des troupes du lord Stairs furent transportés dans ce royaume. Les Hollandois, qui manquoient de vaisseaux de guerre, armèrent des vaisseaux marchands et les envoyèrent à leurs alliés pour remplir leurs engagemens. Le roi de la Grande Bretagne, saisi d'épouvante, réclama même le contingent prussien. Le Roi répondit qu'il se mettroit à la tête de 30,000 hommes pour passer dans cette île, si le Roi étoit attaqué. George trouva ce secours trop fort et se désista de ses poursuites. C'étoit pour l'Europe un problème politique que les intentions du conseil de Versailles dans cette entreprise. Vouloit-il établir le prince Edouard en Angleterre, ou étoit-ce un leurre pour affoiblir les troupes alliées en Flandre? Ces simples préparatifs d'une descente produisirent aux François pour le commencement de la campagne tout ce qu'auroit produit une diversion réelle.

Pour

Pour ce qui regarde le projet d'établir le prince Edouard en Angleterre, il avoit été formé par le cardinal Tencin; il tenoit son chapeau de la nomination du prétendant, et pour lui témoigner sa reconnoissance, il essaya, autant qu'il étoit en lui, de procurer à son fils la couronne d'Angleterre. L'expédition manqua, parce que les vents furent contraires: excuse banale de tous les marins. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'amiral de cette flotte, nommé Roquefeuille, n'osa tenter le passage de la Manche en présence d'une flotte supérieure. Les troupes françoises n'avoient point vu de roi à leur tête depuis que Louis XIV avoit cessé d'y paroître. Quelques campagnes malheureuses avoient découragé les armées: on crut que la présence du maître seroit le seul aiguillon capable de réveiller dans les troupes l'instinct de l'honneur et de la gloire. Une femme, par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oisive qu'il menoit, pour l'envoyer commander ses armées: elle sacrifia à la France les intérets de son coeur et de sa fortune; c'étoit Madame de Châteauroux. Elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle pressa si vive

ment le Roi, que le voyage de Flandre fut résolu. Une action aussi généreuse et même héroïque, mérite d'autant plus d'être insérée dans les fastes de l'histoire, que les maîtresses qui l'ont précédée, n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. Louis XV ouvrit la campagne en Flandre par le siège de Menin. Le gouverneur de la place, peu versé dans son métier, la rendit après une légère résistance. Immédiatement après, les François entreprirent le siège d'Ypres, qui quoique mieux défendue, essuya le même destin. La force des armes françoises consiste dans les sièges; ils ont les plus habiles ingénieurs de l'Europe; l'artillerie nombreuse qu'ils emploient dans leurs opérations, les assure de la réussite de leurs entreprises. Le Brabant et la Flandre sont le théâtre de leurs exploits, parce qu'ils y peuvent étaler tout l'art de leurs ingénieurs. Quantité de canaux et de rivières facilitent le transport de leurs munitions de guerre et ils ont leurs frontières à dos. Ils réussissent mieux dans la guerre de sièges que dans celle de campagne.

Mais revenons aux alliés que nous avons quittés pour un temps. Les troupes que le

roi d'Angleterre avoit commandées l'année précédente, avoient hiverné, comme nous l'avons dit, dans le Brabant et en Westphalie. Les troupes du prince de Lorraine avoient pris leurs quartiers dans le Brisgau et dans la Bavière. Le maréchal de Coigni commandoit en Alsace. Les débris des troupes impériales étoient distribués chez des amis de l'Empereur, la plupart cependant aux environs d'Oettingen. La cour de Vienne perdit cet hiver le maréchal de Khevenhüller : la reine de Hongrie honora sa mémoire de quelques larmes. Le maréchal Traun le remplaça et reçut le commandement de la grande armée, qui portoit le nom du prince de Lorraine, mais dont en effet il étoit le chef. Comme ce prince de Lorraine jouera un grand rôle dans cette histoire, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de le faire connoître. Il étoit brave, aimé des troupes, possédoit bien le détail de vivres, étoit peut-être trop facile à suivre les impressions que ses favoris lui donnoient, et se livrant aux charmes de la société, passoit pour boire quelquefois avec excès. Ce prince épousa à Vienne l'archiduchesse Marianne,

soeur cadette de la Reine ; il conduisit sa nouvelle épouse dans le Brabant, dont on l'avoit fait gouverneur ; après quoi il revint à Vienne recevoir les ordres de la cour pour la campagne qui alloit s'ouvrir. Le dessein des Autrichiens étoit de reprendre la Lorraine, et de porter l'Empereur à l'abdication de l'Empire, pour recouvrer par ce sacrifice ses pays héréditaires. Leur armée s'assembla à Heilbronn ; de là elle s'avança sur Philippsbourg, où Seckendorf s'étoit réfugié avec les débris des troupes bavaroises. A la nouvelle de l'approche du prince de Lorraine, Mr de Coigni renforça les troupes impériales de tous les régimens allemands qui servoient dans son armée. Tous les préparatifs du prince de Lorraine annonçoient qu'il avoit intention de passer le Rhin : ce passage lui étoit facilité par le traité que le roi d'Angleterre venoit de conclure avec l'électeur de Maïence. La partialité de ce prince pour la cour de Vienne étoit trop marquée pour qu'on s'y trompât, et les subsides qu'il tiroit des Anglois ne laissoient aucun doute que, malgré sa neutralité, il n'accordât aux troupes de la Reine le passage par Maïence, si on l'exigeoit de lui.

Les Autrichiens, qui jouïssoient déjà en imagination de leur fortune, ne pouvoient s'empêcher de laisser échapper de temps en temps des traits de fierté et d'arrogance. Ils faisoient construire un pont à Manheim et agissoient despotiquement dans le Palatinat. L'électeur s'en trouva offensé, comme de raison. Cela donna lieu à des brouilleries et finit par un message du prince de Lorraine à l'électeur pour lui signifier que s'il ne donnoit pas son pont de Manheim sur le champ, il le lui feroit enlever de force. En attendant le maréchal de Coigni dont l'intention étoit de défendre les bords du Rhin depuis Maïence jusqu'au Fort-Louis, s'étoit posté avec ses forces principales sur les bords de la Queich, d'où il s'avança vers Spire, et poussa ses détachemens jusqu'à Worms et même jusqu'à Oppenheim. Ce mouvement se fit sur ce qu'il apprit que Mr de Baerenklau avec un détachement de l'armée de la Reine avoit marché à Germersheim vers Fribourg. Baerenklau fit jeter un pont sur un bras du Rhin près de Stockstadt, pour donner le change aux François et les attirer de ce côté-là. En même-temps le prince de

Lorraine fit un mouvement avec son armée comme s'il avoit intention de passer le Necker avec sa droite pour se joindre à Baerenklau. Le maréchal de Coigni, trop crédule, se laissa abuser par ces vaines démonstrations, et commit deux fautes tout de suite ; l'une en faisant passer le Rhin à Seckendorf, qu'il chargea de défendre la partie de ce fleuve qui coule entre Spire et Lauterbourg ; l'autre en se portant avec son armée vers Worms et Frankenthal. Il lui étoit facile de juger que le prince de Lorraine avoit résolu de pénétrer en Alsace et d'user de toutes les ruses de la guerre pour l'en éloigner le plus qu'il lui seroit possible. Il devoit savoir d'ailleurs que ce prince pouvoit disposer du pont de Maïence, à quoi l'armée françoise n'étoit en état de porter aucun obstacle. Il semble que son projet de défense étoit défectueux en tout point. Son armée étoit séparée par corps, qui n'occupoient pas même les vrais postes d'où ils auroient pu disputer aux ennemis le passage du Rhin. Les experts ont été de l'opinion qu'il auroit dû rassembler en un corps les troupes tant impériales que françoises ; qu'il devoit se camper entre la

Queich et le Speyerbach, garnir de petits détachemens les bords du Rhin depuis Fort-Louis jusqu'à Philippsbourg, faire battre l'estrade par cette cavalerie, pour être averti à temps de l'endroit où les ennemis se préparoient à passer, tenir ses troupes prêtes à marcher au premier ordre et attaquer sans balancer avec toutes ses forces le premier corps autrichien qui auroit passé le Rhin. Si le prince Charles passoit ce fleuve à Maïence, il restoit à Mr de Coigni à choisir les postes de la Queich ou du Speyerbach, que le prince n'auroit osé attaquer. De plus, Mr de Coigni couvroit également par cette position la basse Alsace et la Lorraine. Ce maréchal, dont l'armée n'étoit pas aussi forte que celle des ennemis et qui avoit des ordres trop restreints, prit des mesures bien différentes. Dès que le prince de Lorraine et Traun furent informés des fausses démarches des François, ils détachèrent Mr de Nadasti par leur gauche, avec tous les bateaux qu'ils avoient assemblés à la sourdine, pour jeter des ponts sur le Rhin à un village appelé Schreck. Nadasti fit aussitôt passer le Rhin en bateau à 2000 pandours sous les ordres du partisan

Trenck; ils surprirent et défirent un détachement de trois régimens impériaux, qui par une négligence impardonnable ne s'étoient en aucune manière précautionnés contre les surprises. Nadasti lui-même avoit déjà passé le Rhin*) à la tête de 9000 housards, tandis que l'on achevoit tranquillement derrière lui la construction des ponts. Au bruit de ce passage, Seckendorf avec 20,000 hommes se joignit à un corps de François que le jeune Coigni commandoit; ils volèrent au secours de ces trois régimens impériaux dont nous avons fait mention, avant que le prince de Waldeck eût levé son camp de Retingheim pour joindre Nadasti. Tous les officiers de cette armée conjurèrent Seckendorf d'attaquer Nadasti, qu'il auroit pu facilement culbuter dans le Rhin; par ce seul coup il auroit anéanti les desseins du Prince de Lorraine. Seckendorf ne voulut jamais s'y prêter; il se contenta d'engager une légère escarmouche avec les Hongrois; et comme il apprit que le maréchal de Coigni s'étoit retiré à Landau, il marcha par Germersheim pour le joindre au plutôt. Dès le 2 de Juillet le prince de Lorraine se vit maître du cours du Rhin

*) 1 Juillet.

depuis Schreck jusqu'à Maïence. Nadasti et le prince de Waldeck étoient déjà à l'autre bord. Baerenklau avoit de même passé ce fleuve du côté de Maïence. Le prince de Lorraine employa trois jours à passer ses ponts avec la grande armée. A peine y eut-il une tête sur l'autre bord, qu'il envoya un détachement pour prendre Lauterbourg et s'emparer de ses lignes. Nadasti poussa jusqu'à Weissenbourg; il le prit de même et se posta dans ses lignes; les Autrichiens firent 1600 prisonniers dans cette expédition. Mr de Coigni s'apperçut alors combien il lui importoit de gagner la basse Alsace avant le prince de Lorraine, et il le prévint en prenant Weissenbourg par escalade, et en forçant les retranchemens, où il éprouva une résistance vigoureuse. Nadasti, délogé de ce poste, se retira sur la grande armée qui campoit auprès de Lauterbourg, et qui n'osa secourir Weissenbourg, parce que les détachemens de Baerenklau et de Léopold Daun ne l'avoient pas encore jointe. Mr de Coigni tira parti de ces délais, et de la crue du Rhin qui empêchoit la jonction des corps ennemis; il passa la Motter auprès de Haguenau

et se campa à Bischweiler. L'éloignement de Mr de Coigni fit naître l'idée au prince de Lorraine de bloquer Fort-Louis, qu'on disoit mal approvisionné. En conséquence Nadasti et Baerenklau prirent poste*) à Woerd, à Beinheim et sur les îles qui entourent Fort-Louis. La crue du Rhin sauva cette place: la garnison regagna la communication de Strasbourg; on la renforça et on la pourvut de vivres. Ce coup manqué, le prince de Lorraine porta ses troupes légères sur les ailes de l'armée françoise et dans le bois de Haguenau, ce qui empêchoit celle-ci d'envoyer des partis au-delà de la Motter. Le maréchal de Coigni embarrassé de la situation où il se trouvoit, en avoit informé la cour. Louis XV, pour sauver l'Alsace, résolut de mener lui-même 40,000 hommes de l'élite de son armée de Flandre au secours de Mr de Coigni, à qui l'on ordonna de temporiser et surtout de conserver ses troupes. Ce fut ce qui détermina Mr de Coigni à changer de mesures et à éviter tout engagement. Nadasti, renforcé de troupes réglées, commençoit à s'étendre vers les hauteurs de Reichshofen et Wa-

*) 12 Juillet.

senberg, comme s'il avoit dessein de tourner le camp françois par Lichtenberg et Buchsweiler ; sur quoi Mr de Coigni se retira par Brumat à Strasbourg. *) Il se posta sur le canal de Molsheim, qu'il abandonna bientôt pour gagner les défilés de Pfalzbourg et de Ste. Marie-aux-mines. Il fit ces mouvemens pour empêcher le Prince de Lorraine, qui étoit à Brumat, et qui faisoit construire des ponts sur la Motter, d'occuper les gorges des montagnes par lesquelles l'armée du Roi devoit passer pour le joindre. Le Roi de France étoit arrivé le 4 d'Août à Metz, où il attendoit les troupes de Flandre, pour fondre à leur tête sur l'armée du prince de Lorraine et la détruire s'il étoit possible. Le maréchal de Schmettau avoit été envoyé par le roi de Prusse auprès de Louis XV, tant pour rendre compte des mouvemens de l'armée françoise, que pour presser le Roi de remplir ses engagemens, en poursuivant jusqu'en Bavière les troupes de la Reine lorsqu'elles repasseroient le Rhin. Schmettau apprit au Roi très-Chrétien que le Roi de Prusse entreroit en campagne le

*) 31 Juillet.

17 d'Août et qu'il emploieroit 100,000 hommes à la diversion qu'il alloit faire en faveur de l'Alsace. Ce Maréchal mit tout en usage pour donner aux armées françoises plus d'activité et de vigueur; et peut-être y seroit-il parvenu, si Louis XV ne fût pas tombé malade à Metz. Cette maladie commença par des maux de tête, que ses médecins et chirurgiens crurent provenir d'un abcès dans le cerveau; ils déclarèrent le mal sans ressource. Aussitôt on entoura le Roi de confesseurs, de prêtres, et de toutes les ressources dont se sert l'Eglise Romaine pour préparer les mourans. L'Evêque de Soissons, n'écoutant que son zèle, dont on lui sçut peu de gré dans la suite, exigea du Prince, pour recevoir les sacremens, le renvoi de Madame de Châteauroux. La Duchesse fut obligée de partir de Metz, ayant reçu l'ordre rigoureux de ne jamais reparoître devant le Roi. Ce sacrifice accompli, Louis XV reçut les sacremens. Le danger devenant pressant, un chirurgien très-ordinaire se présenta, et assura qu'il le tireroit d'affaire, pourvu qu'on lui donnât la liberté d'agir; il ne trouva point de concurrent, et moyennant une bonne dose d'émétique, ce prince releva de cette maladie, qui n'avoit

été causée que par une indigestion. Les médecins de la cour perdirent leur réputation ; mais les affaires générales en souffrirent davantage. Pendant la maladie du Roi, le duc de Harcourt étoit arrivé à Pfalzbourg. Nadasti avoit déjà pris Saverne et se disposoit à pénétrer par les gorges que le duc occupoit, mais infructueusement: quoique souvent attaqué, le duc y tint jusqu'au 16, que le secours de Flandre s'approcha pour joindre l'armée. Le prince de Lorraine avoit déjà reçu l'ordre de se retirer ; il prenoit des mesures pour l'exécuter, et il ne tenoit qu'au maréchal de Noailles d'en profiter ; mais sa circonspection outrée gâta tout; Schmettau perdoit sa peine et son temps à l'encourager. Et quel risque couroit la France ? Quand Mr de Noailles auroit été battu, les troupes de la Reine étoient également obligées de quitter l'Alsace, et si les François étoient victorieux, ils détruisoient l'armée autrichienne, qui vivement poursuivie, au lieu de repasser ses ponts du Rhin, se seroit noyée dans ce fleuve. Alors les François et les Bavarois s'avancèrent à pas lents vers Hochfeld, où Nadasti s'étoit déjà retiré. Noailles fit trois détache-

mens sur la Motter, et il apprit par Mr de Loewendahl, qui avoit marché vers Drusenheim que les Autrichiens avoient abandonné leur camp de Brumat, pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim. Le comte de Belle-Isle fut alors envoyé de Suffelsheim avec un corps; les François passèrent la Motter et suivirent les Autrichiens. Mr de Belle-Isle obligea l'ennemi à quitter le village de Suffelsheim avec perte, et Mr de Noailles se mit en marche pour joindre Mr de Loewendahl. Le soir même les grenadiers françois attaquèrent le village d'Achenheim, défendu par des grenadiers autrichiens et des troupes hongroises. Les François emportèrent le village et s'amusèrent à des formalités superflues, tandis que le prince de Lorraine mit ce temps à profit pour repasser le Rhin sur ses ponts de Beinheim, qu'il rompit avant l'aube du jour. Les François firent sonner cette affaire fort haut: c'étoient des rodomontades; la perte de part et d'autre ne monta pas à 600 hommes, et le prince de Lorraine continua paisiblement sa marche par la Souabe et le haut Palatinat, pour entrer en Bohème. Schmettau, qui étoit auprès de la personne du

Roi, étoit désespéré de la mollesse des François. Il présentoit des mémoires au Roi, il pressoit les ministres, il écrivoit aux maréchaux; mais il eût plutôt transporté des montagnes que de tirer cette nation de son engourdissement. Le moment décisif où les François pouvoient ruiner l'armée de la Reine étant passé sans qu'ils daignassent en profiter, Schmettau tâcha de dissuader les maréchaux du dessein qu'ils avoient de mettre le siège devant Fribourg; ce fut encore en vain. Tout ce qu'il put obtenir, ce furent quelques renforts de troupes allemandes qu'on s'engagea de donner aux troupes impériales, pour que Mr de Seckendorf pût déloger les Autrichiens de la Bavière. La cour promit qu'au printemps de l'année 1745 on porteroit ces troupes au nombre de 60,000 hommes. Ainsi dès le commencement de l'alliance des Prussiens et des François, ces derniers manquèrent aux deux articles principaux de leur traité. Ils laissèrent échapper le prince de Lorraine sans le poursuivre, et cette armée qu'ils devoient envoyer en Westphalie, n'y parut point. Cependant Mr de Seckendorf marcha pesamment et à pas comptés pour s'approcher du Lech, et Louis XV à la tête de

70,000 françois fit le siége de Fribourg, prit cette place à la fin de la campagne et en fit raser les fortifications.

Les avantages du prince de Lorraine en Alsace engagèrent le roi de Prusse à se déclarer plutôt qu'il ne l'avoit projeté. Il étoit fort à craindre que l'ascendant des troupes autrichiennes ne forçât les François à en passer par les conditions que l'arrogance de ses ennemis leur voudroit prescrire; et dans ce cas il n'étoit pas douteux que la Reine n'eût employé toutes ses forces pour reprendre la Silésie. Cependant les arrangemens politiques que la cour de Berlin s'étoit proposé de prendre, étoient encore bien éloignés de se réaliser. Le comte Bestuchew, qui se crut affermi depuis qu'il avoit fait chasser de Russie Mr de la Chétardie, engagea l'impératrice Elisabeth à faire le voyage de Moscow pour s'y faire couronner, et ensuite à entreprendre le pélérinage de Kiowie en faveur de je ne sais quel Saint. L'Impératrice avoit des favoris, Bestuchew voulut leur susciter des rivaux. Une nouvelle occupation rendit l'Impératrice invisible à sa cour: c'étoit le triomphe du ministre Bientôt les ordres furent donnés que ceux

qui

qui avoient à négocier avec la Russie, au lieu de s'adresser à l'Impératrice, s'adressassent dorénavant à son ministre. Ce nouvel arrangement valut de grosses sommes au comte de Bestuchew; et Mr de Mardefeld s'apperçut à regret que les guinées angloises commençoient à prévaloir chez ce ministre sur les écus prussiens. Dans tous les projets que l'on forme, il faut se contenter des à peu près. L'alliance de la Russie n'étoit pas telle qu'on auroit pu la désirer; mais en poussant la guerre avec vigueur, le Roi pouvoit espérer de la finir, avant que la Russie, lente dans ses résolutions, en eût pris d'assez décisives pour le gêner dans ses opérations de campagne.

Voici l'arrangement général qui fut pris pour entrer en Bohème, et pour forcer la Reine à rappeler ses troupes de l'Alsace. La grande armée prussienne devoit entrer sur trois colonnes en Bohème. Celle que le Roi voulut conduire, devoit longer la rive gauche de l'Elbe, en la remontant jusqu'à Prague; la seconde, sous la conduite du prince Léopold d'Anhalt, devoit traverser la Lusace, et gardant l'Elbe à droite se rendre en même-

temps à Prague : ces colonnes couvroient l'artillerie et des vivres pour trois mois qu'on avoit embarqués sur l'Elbe afin de les conduire à Leutmeritz. Le maréchal de Schwérin, avec une troisième colonne, devoit déboucher de la Silésie par Braunau et se joindre au reste de l'armée, pour former en même-temps l'investissement de Prague. Outre cette armée le vieux prince d'Anhalt avoit un corps de 17 mille hommes dont il couvroit l'électorat, et Mr de Marwitz commandoit 22,000 hommes destinés à la défense de la haute Silésie. L'Empereur avoit fait expédier des lettres réquisitoriales au roi de Pologne, électeur de Saxe, par lesquelles il lui demandoit le passage par ses états pour ses troupes auxiliaires de Prusse qui devoient entrer en Bohème. Auguste étoit alors à Varsovie. Ces lettres furent insinuées à ses ministres, qui gouvernoient la Saxe en son absence, par ce Winterfeld qui avoit négocié à Péterbourg et s'étoit si fort distingué dans les premières campagnes. Les Saxons furent étourdis de cette proposition; ils vouloient gagner du temps, mais les Prussiens étoient déjà sur leur territoire. Ils protestèrent et se récrié-

rent inutilement contre une démarche dont le but principal étoit d'empêcher que l'Empire ne reçût l'affront de voir opprimer et détrôner son Empereur. Pendant qu'on murmuroit à Dresde, qu'on étoit furieux à Varsovie, qu'à Londres on se voyoit prévenu, et que la crainte se répandoit à Vienne, le Roi marcha droit sur Pirna, où les régimens du duché de Magdebourg, qui avoient pris leur route par Leipsic, le joignirent. Toute la Saxe étoit en mouvement. Les troupes s'assembloient par pelotons aux environs de Dresde : l'on se hâtoit de fortifier cette capitale; les bras des artisans mêmes furent employés pour faire des coupures dans le quartier qu'on appelle la Nouvelle Ville. Les ministres saxons vouloient marquer de la fierté et ils étoient en même-temps saisis de crainte; ils accordoient trop d'un côté et refusoient obstinément des bagatelles. Si le Roi avoit voulu s'emparer de ce pays, cette besogne auroit été expédiée en huit jours. Enfin ils donnèrent des subsistances, ils prêtèrent des bateaux pour traverser l'Elbe, ils laissèrent passer la flotte chargée de vivres au milieu de Dresde; mais on y doubla la garnison, les

canons furent mis en batterie, les portes fermées et barricadées, et l'on en refusa l'entrée aux officiers prussiens. Cette conduite des Saxons annonçoit clairement leur mauvaise volonté. On les jugea de mauvais voisins, capables de profiter des malheurs qui pourroient arriver aux Prussiens dans cette guerre; mais on ne les crut pas assez téméraires pour se sacrifier en faveur de la reine de Hongrie, d'autant plus que le corps qui étoit à la disposition du vieux prince d'Anhalt, devoit leur inspirer une conduite plus prudente.

On fit précéder la marche des troupes d'un manifeste qui contenoit en gros les motifs de la ligue de Francfort, formée entre l'Empereur, la Prusse, l'électeur Palatin et le landgrave de Hesse, pour le soutien du système et des libertés de l'Empire, et pour maintenir son chef: l'on publia en même-temps des lettres patentes en Bohème, par lesquelles on avertissoit les sujets de ce royaume de ne point prendre fait et cause contre les troupes auxiliaires de l'Empereur, lequel ils devoient désormais considérer comme leur souverain légitime.

Ce fut le 23 d'Août que le Roi arriva sur

les frontières de la Bohème : 4 régimens de housards et 4 bataillons précédoient d'un jour la marche de l'armée, pour amasser les vivres nécessaires aux troupes. Le margrave, qui commandoit la seconde ligne, entra dans le camp que le Roi venoit de quitter; aucun ennemi ne s'opposa aux opérations des troupes. La petite flotte chargée des magasins fut la première qui rencontra des obstacles en entrant en Bohème; elle étoit obligée de passer au pied d'un rocher sur lequel est situé le château de Tetschen : les ennemis qui l'occupoient, roulèrent de grosses pierres dans l'Elbe, et y ajoutèrent une estacade pour en rendre la navigation impraticable. On fut obligé de détacher avec quelques troupes le général Bonin, qui attaqua et fit prisonnier un capitaine hongrois avec 70 hommes. La rivière fut promptement déblayée et la navigation redevint libre: cet incident retarda la marche de deux jours. L'armée se porta sur la rivière d'Eger. Les housards surprirent auprès d'un bourg nommé Murzifai des troupes de l'ennemi; ils en défirent 300, et en amenèrent 50 prisonniers. On apprit par leur dé-

position que Mr de Bathyani étoit venu de Bavière sur la Béraun avec un corps de 12,000 hommes; on sut aussi qu'il avoit jeté 3000 hommes dans Prague, auxquels on avoit joint un corps de milice de 12,000 combattans. Le Roi arriva le 2 de Septembre auprès de Prague avec tous les corps qui composoient son armée; il se campa près de la chapelle de la Victoire; le maréchal de Schwérin et le prince Léopold investirent ce qu'on appelle le grand côté de la ville. Il fallut 8 jours pour transporter de Leutmeritz au camp la grosse artillerie et les vivres. Leutmeritz reçut un bataillon en garnison, pour veiller à la sureté des magasins, qu'on ne pouvoit pas faire avancer faute de chevaux; car la Muldau, qui se jette à Melnick dans l'Elbe, n'est point navigable; ce temps fut employé à faire tous les préparatifs du siège. Dans cet intervalle on fut informé par des espions, que Mr de Bathyani rassembloit un gros magasin dans la ville de Béraun; des housards qu'on détacha pour reconnoître les chemins qui mènent à cette ville, confirmèrent le rapport. Le Roi fut tenté d'enlever ce magasin: il détacha le général Haake

avec 5 bataillons et 600 housards pour s'en emparer. Mr de Bathyani en eut vent, quoiqu'on eût pris toutes les précautions possibles pour que le secret fût gardé. Bathyani renforça ce poste, et lorsque Mr de Haake passa le pont de Béraun et qu'il eut forcé la porte de la ville, il apperçut deux gros corps de cavalerie qui passoient la rivière à sa droite et à sa gauche pour tomber sur ses deux flancs. Il abandonna aussitôt l'attaque et se posta sur des hauteurs où il forma un quarré de son infanterie. Ayant été vivement attaqué par cette cavalerie et par un gros corps d'infanterie hongroise, il trouva le moyen de faire savoir au camp de Prague le danger qui le menaçoit. Le Roi vola à son secours avec 80 escadrons et 16 bataillons; mais Mr de Haake avoit vaillamment repoussé les ennemis et s'étoit dégagé lui-même avant que le secours pût le joindre. Le projet sur Béraun manqua ainsi et Mr de Bathyani fit transporter en hâte son magasin de cette ville à Pilsen. Il auroit fallu sans doute retourner à Béraun, chasser Mr de Bathyani de Pilsen et lui enlever son magasin; c'étoit le moyen d'empêcher l'armée autrichienne de

profiter des vivres qu'il avoit eu le temps d'amasser, de rejeter le prince de Lorraine dans la haute Autriche, et de gagner la fin de cette campagne en demeurant en possession de la Bohème; mais les vivres de l'armée étoient mal administrés et les Prussiens manquoient d'un Mr de Sechelles.

Le 10 au soir on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différens; savoir au plateau de St Laurent, à Bubenitz vis-à-vis du moulin de la basse Muldau, et à la montagne de Ziska. Le comte de Truchses commandoit la première attaque, le margrave Charles la seconde; la troisième étoit sous la direction du maréchal de Schwérin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain le maréchal fit attaquer le fort de Ziska en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes, et prit tout de suite deux petites redoutes qui étoient derrière le premier et que les François qui les avoient construites appeloient des nids d'hirondelles. Le Roi se trouvoit précisément à la tranchée de Bubenitz; il en sortit avec beaucoup d'officiers, pour voir comment tourneroit l'attaque de Ziska. Les ennemis apper-

çurent cette foule de monde, tournèrent leur canon de ce côté, et un malheureux coup emporta le prince Guillaume, frère du margrave Charles, le même qui avoit si vaillamment combattu à Molwitz pour la gloire de sa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de sorte qu'elles battoient en brèche la courtine qui est entre le bastion de St Nicolas et St Pierre. Le 15 les batteries du margrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au moulin à eau et détruisirent les écluses de la Muldau. Les eaux en devinrent si basses, qu'elle étoit partout guéable et qu'on pouvoit prendre la ville d'emblée, y ayant de ce côté-là un assez grand espace sans rempart et sans muraille. Mr de Harsch, qui commandoit dans la ville, commença à désespérer de son salut: ce gouverneur s'apperçut que le 16 de grand matin un gros corps de grenadiers défiloit du côté de Bubenitz; il prévit l'assaut qu'on se préparoit à lui donner, demanda de capituler et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, qui consistoit en 12,000 hommes. Ce siège ne dura que 6 jours; il coûta aux assiégeans 40 morts et 80 blessés. Le même jour les

portes furent consignées, et la garnison fut conduite en Silésie, où elle fut distribuée dans les places. La prise de Prague faisoit un beau commencement de campagne. On devoit supposer qu'il feroit impression sur les Saxons et qu'ils se déclareroient moins que jamais pour la reine de Hongrie; il étoit à présumer qu'en dégarnissant leur électorat, ils ne le livreroient pas eux-mêmes au prince d'Anhalt, qui pouvoit ruiner Leipsic, le siège de leur commerce, le nerf de leur état et la ressource de leur crédit; mais l'or des Anglois l'emporta à Dresde sur des intérêts plus durables. Il se présentoit alors pour l'armée prussienne le choix de deux opérations. L'une, que le Roi préféroit, étoit de passer la Béraun, de chasser Mr de Bathyani de la Bohème, de s'emparer de Pilsen et du magasin considérable qu'on y formoit pour l'armée du prince de Lorraine et de pousser jusques aux gorges de Com et de Fort qui ouvroient les chemins de la Bohème aux Autrichiens du côté du haut Palatinat. Il est sûr que le prince de Lorraine pouvoit se jeter sur Eger, où les Saxons l'auroient joint; qu'il pouvoit suivre, en longeant l'Eger, le chemin que le

maréchal de Belle-Isle avoit pris dans sa retraite de Prague; mais d'où seroient venues les subsistances pour cette armée? Le margraviat de Bareuth étoit trop stérile pour en fournir, et de plus, qui auroit défendu l'Autriche, dont Mr de Marwitz étoit en état de faire seul la conquête, ne trouvant rien devant lui qui pût l'arrêter? C'étoit donc sans contredit le projet qu'on auroit dû exécuter. L'Empereur, le roi de France, particulièrement le maréchal de Belle-Isle, insistèrent pour que les Prussiens se portassent du côté de Tabor, de Budweis, de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière, et de donner au prince de Lorraine de la jalousie au sujet de l'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle soutenoit que la faute de n'avoir pas occupé ces postes l'année 1741, avoit été cause de tous les malheurs que les François et les Bavarois avoient essuyés; mais ce qui est bon dans une conjoncture, l'est-il de même dans une autre? Sans doute que ces postes étoient nécessaires en 1741 aux alliés, qui possédoient encore la Bavière et même la haute Autriche; mais en 1744 il n'y avoit que des Autrichiens dans ces provinces; d'ailleurs

c'étoit donner beau jeu aux ennemis que de pousser une pointe qui éloignant l'armée du roi de Prusse de ses frontières, donnoit aux Saxons la liberté de se joindre au prince de Lorraine ou de faire même quelque entreprise sur Prague. De tous les partis le plus sage auroit été de ne point trop s'éloigner de Prague, d'amasser dans cette capitale, ainsi qu'à Pardubitz et dans d'autres villes, des vivres pour les troupes et de voir venir les ennemis. Le Roi marqua dans ce moment trop de foiblesse; par condescendance pour ses alliés il déféra trop à leurs sentimens, et craignant d'être accusé, s'il tenoit son armée clouée à Prague, de n'avoir d'autre objet que de s'assurer des trois cercles qu'on lui avoit promis, il entreprit cette malheureuse expédition. On ne fit pas moins de fautes dans l'exécution de ce projet.

On négligea le transport des farines de Leutmeritz à Prague; on ne renvoya point en Silésie l'artillerie qui avoit servi au siège de Prague, et l'on ne laissa en garnison dans cette ville immense que six bataillons, qui ne suffisoient pas pour en défendre la moitié. Quand vous remontez à la droite de

la Muldau, laissant Prague derrière vous, vous trouvez un pays montueux et difficile, aussi mal peuplé qu'aride. Si vous avancez onze milles en tirant vers l'orient, vous découvrez la ville de Tabor, située sur un rocher, bâtie au quinzième siècle par Ziska, ce fameux brigand hussite, qui ravagea sa patrie en combattant pour elle. Dans ces temps reculés, Tabor passoit pour imprenable; de nos jours elle se prendroit d'emblée. La situation est avantageuse; mais la ville est petite et n'a pour défense qu'une mauvaise muraille. De là en tirant vers le midi vous trouvez la Luschnitze, petite rivière guéable de toute part, mais dont les bords dans beaucoup d'endroits sont escarpés; après l'avoir passée, vous traversez dans l'espace de trois milles des bois et des rochers, au sortir desquels vous entrez dans une plaine abondante et trouvez Budweis à deux milles devant vous. Cette ville est située sur la Muldau, fortifiée d'ouvrages de terre, et d'une enveloppe que d'un côté l'on avoit commencée vis-à-vis de Budweis vers le sud. A trois quarts de mille de l'autre côté de la Muldau se trouve Frauenberg. Ce châ-

teau occupe le haut d'une colline et est devenu fameux par un siège de 6 mois que les François y ont soutenu. Tel étoit le pays où l'armée prussienne alloit agir.

Comme les Saxons ne s'étoient point encore déclarés, l'armée se mit en marche le 17 Septembre pour Conraditze. De là le général de Nassau fut détaché avec 10 bataillons et 40 escadrons pour faire l'avant-garde de l'armée, et celle-ci fut partagée en deux colonnes; la droite, sous les ordres du prince Léopold, côtoyoit la Muldau et fut obligée de se faire des chemins; la colonne de la gauche, conduite par le maréchal Schwérin enfiloit le grand chemin de Prague à Tabor, en suivant pied à pied l'avant-garde. On avoit réglé de plus que ces colonnes ne laisseroient entre leurs camps qu'une étendue au plus d'un demi-mille d'Allemagne; derrière la colonne de la gauche suivoient les caissons de farine couverts par 1500 hommes, sous la direction du général Posadowsky. Tabor, Budweis et Frauenberg se rendirent presque sans se défendre au général Nassau. L'armée arriva le 26 à Tabor, où les colonnes se rejoignirent; mais Posadowsky

n'amena que la moitié de ses caissons, c'est à dire pour 15 jours de farine; les chevaux et les boeufs de cet attirail avoient été négligés au point, que la moitié en avoit péri, sans cependant qu'on eût vu d'ennemi pendant toute la marche. Ce fut là le principe de tous les malheurs qui arrivèrent depuis. A peine l'armée étoit-elle à deux marches de Prague que Mr de Bathyani envoya un détachement de quelques milliers de Croates et de housards à Béraun et à Koenigsaal; cette dernière ville est située au confluent de la Béraun dans la Muldau à deux milles au-dessus de Prague. Ces troupes légères infestèrent tellement les avenues, qu'elles interceptèrent toutes les livraisons que le plat pays devoit faire, et que les communications étant coupées, l'armée prussienne fut 4 semaines sans recevoir de nouvelles ni de Prague ni de ce qui se passoit dans le reste de l'Europe. On enleva deux malles destinées pour le Roi, de sorte qu'il ignoroit non seulement la marche des Saxons, mais encore où pouvoit être l'armée du prince de Lorraine. Il doit paroître étrange qu'une armée aussi forte que la prussienne n'ait pu tenir

le plat pays en respect, le contraindre aux livraisons nécessaires, se procurer des subsistances, et avoir des espions en abondance pour être informée du moindre mouvement des ennemis; mais il faut savoir qu'en Bohème la grande noblesse, les prêtres et les baillis sont très-affectionnés à la maison d'Autriche; que la différence de religion inspiroit une aversion invincible à ce peuple aussi stupide que superstitieux, et que la cour avoit ordonné aux paysans, qui tous sont serfs, d'abandonner leurs chaumières à l'approche des Prussiens, d'enfouir leurs bleds, et de se réfugier dans les forêts voisines; elle avoit ajouté la promesse de réparer tout le dommage qu'ils pourroient souffrir de la part des Prussiens. L'armée ne trouvoit donc que des déserts sur son passage, des villages vides : personne n'apportoit au camp des denrées à vendre, et le peuple, qui craignoit les punitions rigoureuses des Autrichiens, ne pouvoit être engagé par quelque somme que ce fût à donner les nouvelles qu'on lui demandoit des ennemis. Ces embarras furent encore augmentés par un corps de 10,000 housards que les Autrichiens

avoient

avoient fait venir de Hongrie et qui coupèrent les communications à l'armée dans un pays qui n'étoit qu'un composé de marais, de bois, de rochers et de tous les défilés qu'un terrain peut renfermer : l'ennemi avoit, avec cette supériorité en troupes légères, l'avantage de savoir tout ce qui se faisoit dans le camp du Roi, et les Prussiens n'osoient aventurer leurs batteurs d'estrade; à moins de les compter pour perdus, vu la supériorité de ceux des ennemis; de sorte que l'armée du Roi, toujours retranchée à la romaine, étoit réduite à l'enceinte de son camp. Le manque de vivres joint à cette gêne où se trouvoient les Prussiens, les obligea de retourner sur leurs pas. Le maréchal de Schwérin étoit d'avis de se porter sur Neuhaus, pour augmenter la jalousie que les ennemis pouvoient avoir à l'égard de l'Autriche. Le prince Léopold soutenoit qu'il falloit se porter sur Budweis, qui étoit occupé par Mr de Nassau. Sur ces entrefaites un espion apporte la nouvelle que l'armée du prince de Lorraine étoit à Protiwin. Cet avis décida sur le parti qu'il y avoit à prendre. L'armée repassa la Muldau et se campa sur les hauteurs de Wodnian; mais à

peine y fut-on arrivé, qu'on reconnut la fausseté de l'avis : cela mit de la mésintelligence entre Mr de Schwérin et le prince Léopold, et le Roi fut souvent dans le cas d'interposer son autorité pour empêcher que la jalousie de ces deux maréchaux ne nuisît au bien général. Mr de Janus, lieutenant-colonel dans les housards de Thierry, avoit été détaché pour presser les livraisons que les habitans de ces contrées devoient faire à Tabor : le besoin en étoit d'autant plus pressant, que les farines de l'armée tiroient vers leur fin. Janus marcha avec 200 housards à un village nommé Muhlhausen, situé au bord de la Muldau. L'ennemi en fut informé ; un corps considérable de housards tomba sur lui : c'étoit un brave homme et il perdit la vie pour ne point avoir la réputation d'avoir été battu : tout son corps fut dissipé. Nadasti fit des ponts à cet endroit même et s'avança droit à Tabor pour l'attaquer. Le prince Henri, frère du Roi, qui y étoit tombé malade, et le colonel Kalnein qui y commandoit, lui firent comprendre qu'on ne s'empare pas d'une ville défendue par des Prussiens, avec de la cavalerie légère. Ce fut alors qu'on

apprit que le prince de Lorraine occupoit un camp fort, derrière la Wotawa, à deux milles de Pisek; que les Saxons l'avoient joint, et que son intention étoit de couper les Prussiens de la Sasawa et par conséquent de Prague, en passant la Muldau derrière l'armée. Le manque de subsistances, l'obstacle que Nadasti mettoit à en amasser, la possibilité pour les Autrichiens de faire ce mouvement, détermina les Prussiens à s'approcher de Tabor; ils passèrent le 8 d'Octobre la Muldau sur le pont de Teyn. L'arrière-garde fut vivement harcelée par des pandours et des housards; ils ne réussirent point à l'entamer comme ils s'y étoient attendus. Le brave colonel Rouch des housards leur prit un bataillon de Dalmatiens qui s'aventura trop, et rejoignit l'armée, triomphant d'un corps bien supérieur au sien, qui l'avoit attaqué. L'armée reprit le camp de Tabor, pour donner au général Du Moulin, qui étoit détaché à Neuhaus, le temps de la rejoindre. Les Autrichiens étoient si sûrs de couper l'armée prussienne de Prague, que par leurs ordres on amassoit des magasins pour eux à Beneschau et même dans le cercle de Chrudim. Le Roi

se repentit trop tard de n'avoir pas mieux garni la ville de Prague de troupes. Le projet de prendre des quartiers d'hiver entre Tabor, Neuhaus, Budweis et Frauenberg étoit mal conçu ; il n'y avoit de-là à Prague aucune ville qui eût seulement des murailles, et dont on pût par conséquent se servir pour établir la communication avec la capitale. La Muldau étoit partout guéable et couverte à sa rive gauche de forêts impénétrables, dont des troupes légères pouvoient tirer parti pour harceler sans cesse les quartiers des Prussiens. Si cependant les vivres n'eussent pas manqué, le Roi auroit pu se soutenir entre la Sasawa et la Luschnitz ; mais le manque de vivres est le plus fort argument à la guerre, et le danger de perdre Prague s'y joignant, l'armée prussienne fut obligée de rétrograder. On étoit encore irrésolu si l'on abandonneroit ou conserveroit les postes de Tabor et de Budweis, en s'en éloignant entièrement avec l'armée. On avoit sans doute à craindre que l'ennemi ne forçât ces villes ; d'autre part il falloit considérer qu'on avoit été obligé de laisser à Tabor 300 malades ou blessés qu'on n'avoit pu transpor-

ter faute de voitures. On ne vouloit pas abandonner ces braves gens; on résolut donc de laisser garnison dans ces deux endroits, et l'on espéroit que si l'on en venoit à une bataille avec les Autrichiens, comme cela paroissoit probable après leur jonction avec les Saxons, les ennemis battus trouveroient ces postes sur leur chemin et seroient contraints de se rejeter vers Pilsen. Ce raisonnement étoit entièrement faux; car dans un cas pressant, il vaut mieux perdre 300 malades que de hasarder quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent se défendre. Au contraire, si l'on se proposoit de se battre, il falloit rassembler toutes ses forces, pour être mieux en état de battre l'ennemi, et ces deux misérables trous ne pouvoient pas empêcher le prince de Lorraine de faire sa retraite comme il le jugeroit à propos. Mais, disoit-on, le maréchal de Seckendorf étoit déja arrivé en Bavière; il avoit rejeté Baerenklau en Autriche, il avoit nettoyé d'ennemis tout cet électorat, à la réserve d'Ingolstadt, de Braunau et de Straubingen. Soit: mais les succès des Impériaux ne devoient pas empêcher les Prussiens de se conduire prudem-

ment, et ces avantages n'étoient pas assez forts pour qu'on pût impunément commettre des fautes. Dans cette situation le poste de Beneschau devenoit de la dernière importance ; il falloit l'occuper avant le prince de Lorraine, parce qu'il étoit inattaquable et qu'il pouvoit décider entre les mains des ennemis du destin de l'armée : la seule ressource qu'on auroit eue encore, auroit été de passer la Sasawa à Rattay, pour tirer des vivres de Pardubitz. Le maréchal de Schwérin se mit pour cet effet à la tête de 15,000 hommes; il prit non seulement le camp de Beneschau, mais il s'empara encore des magasins considérables qu'on y avoit amassés pour les Autrichiens. Le Roi le joignit le 14 d'Octobre; l'avant-garde de l'ennemi étoit déjà en marche pour s'y rendre. L'armée séjourna huit jours entre Beneschau et Konopitz. On y apprit la nouvelle désagréable, à laquelle cependant on devoit s'attendre, qu'un détachement de 10,000 hongrois avoit fait prisonnier à Budweis le régiment de Creutz et à Tabor celui des pionniers. Ainsi, pour sauver 300 malades; on perdit 3000 hommes. Le Roi, qui se repentoit d'avoir, pour ainsi dire, aban-

donné ces régimens, envoya ordre par huit personnes différentes au général Creutz qui commandoit dans Budweis, d'évacuer la ville et de suivre l'armée; mais aucun n'arriva jusqu'à lui, Budweis se rendit, après avoir consommé toutes les munitions que les circonstances avoient pérmis d'y laisser. Tabor fut pris à tranchée ouverte, par une brêche que l'ennemi avoit faite à la muraille. La première de ces villes soutint un siège de 8 jours, Tabor un de 4 et Frauenberg se rendit, parce que les Autrichiens avoient coupé le seul canal par lequel la garnison recevoit ses eaux. Comme il étoit à craindre que les vivres ne manquassent à l'armée, Mr de Winterfeld fut détaché, avec quelques bataillons et un régiment de housards, pour assurer la communication avec le magasin de Leutmeritz. Mais l'avant-garde du prince de Lorraine dont nous avons parlé, s'étant apperçue que les Prussiens les avoient prévenus à Beneschau, se retira sur Neweclow et delà sur Marschowitz, où elle fut jointe par l'armée combinée des Autrichiens et des Saxons. Le Roi apprit cette nouvelle avec plaisir, dans l'espérance que le moment de venger les affronts

qu'il avoit reçus à Tabor et à Budweis étoit arrivé. Dans cette vue, le 24 d'Octobre après midi, il mit l'armée en marche sur 8 colonnes pour attaquer l'ennemi, après avoir passé des chemins que jamais troupes n'avoient traversés; il arriva au déclin du jour sur une hauteur qui n'étoit qu'à un quart de mille de l'armée autrichienne; les Prussiens s'y formèrent et y passèrent la nuit. Le lendemain le Roi et les principaux officiers allèrent reconnoître l'ennemi dès la pointe du jour. On trouva qu'il avoit changé de camp et qu'il s'étoit posté vis-à-vis du flanc droit des Prussiens, sur une hauteur escarpée, au pied de laquelle dans un terrain marécageux couloit une eau bourbeuse; ce fond séparoit les deux armées. Ce côté étoit entièrement inattaquable. On plaça quelques bataillons de grenadiers dans un taillis d'où la droite de l'ennemi pouvoit être vue; on la trouva aussi avantageusement placée que sa gauche. L'impossibilité de réussir dans une telle attaque en fit abandonner le dessein, et l'on résolut de retourner au camp de Beneschau. Les grenadiers qui avoient servi à reconnoître l'ennemi, firent l'arrière-garde. Les Autrichiens, qui s'attendoient à être atta-

qués, ne s'apperçurent pas de la retraite de leurs ennemis, dont une montagne leur déroboit les mouvemens : il n'y eut qu'une légère escarmouche à l'arrière-garde, et les Prussiens reprirent paisiblement leur poste de Beneschau. Lorsqu'une armée où il se trouve 150 escadrons, séjourne au-delà de huit jours dans le même camp, il n'est pas étonnant que les fourrages viennent à lui manquer, surtout lorsque c'est un pays de montagnes et de bois, et qu'il est impossible d'obliger le plat pays à livrer des subsistances. C'est ce qui força le Roi à choisir un autre camp, où il pût trouver des fourrages et qui en même-temps le rapprochât de sa boulangerie. L'armée décampa donc le lendemain, passa la Sasawa à Borschitz et vint se poster auprès de Pyscheli. En même-temps Mr de Nassau fut détaché avec 10 bataillons et 30 escadrons, pour déloger de Kamerbourg un corps ennemi de 10,000 hommes, tant troupes réglées que hongroises. Mr de Nassau l'attaqua sur une hauteur avantageuse qu'il occupoit ; quelques coups de canons mirent l'ennemi en désordre; il abandonna son poste pour repasser la Sasawa à Rattay. Mr de Nassau les cotoya,

et s'appercevant qu'ils vouloient gagner Kollin avant lui, il les prévint, et s'empara de ce poste. Depuis l'escarmouche de Kamerbourg, personne n'eut des nouvelles de Mr de Nassau, qui de son côté ne put en faire parvenir aucune, tant les troupes légères des Autrichiens avoient par leur nombre la supériorité sur celles des Prussiens : ils étoient dans un terrain fourré, avoient la faveur du pays, étoient informés de tout, tandis que les Prussiens n'étoient instruits de rien. Les Autrichiens agissoient de tous les côtés pour se procurer cette supériorité sur les Prussiens ; ils pensèrent surprendre à Pardubitz avec son régiment le colonel Zimernau, qui avoit dans ce fort la garde du magasin : 1500 grenadiers et 600 housards, venus de la Moravie, se déguisèrent en paysans, et sous prétexte de livrer au magasin, ils essayèrent de s'introduire dans la ville au moyen de leurs chariots. La trame fut découverte par un autrichien qui lâcha imprudemment un coup de pistolet ; les gardes des portes et des ravelins firent feu sur cette troupe, qui perdit soixante hommes. Cette défense fit beaucoup d'honneur à la vigilance de Mr de Zimernau, et laissa aux ennemis le regret

d'avoir inutilement perdu du monde. Peu après que le Roi eut pris le camp de Pyscheli, le prince de Lorraine prit celui de Beneschau; il avoit le pays à sa dévotion, les cercles lui livroient ses vivres et il parvint à subsister quelques jours encore là où les Prussiens auroient péri de faim s'ils y fussent restés : il se porta ensuite sur Kamerbourg, où il passa la Sasawa, dirigeant sa marche sur Janowitz en gardant ces marais à dos. Le dessein du prince, ou pour mieux dire du vieux maréchal Traun, étoit d'obliger le Roi d'opter entre la Silésie ou la Bohème. Si le Roi restoit auprès de Prague, les ennemis lui coupoient la communication avec la Silésie; et si le Roi tiroit vers Pardubitz, Prague et la Bohème étoient perdus. Ce projet étoit beau et digne d'admiration : le maréchal Traun y ajoutoit la sage précaution de choisir toujours des camps inattaquables, pour ne point être obligé de combattre malgré lui. Si le Roi avoit pu aller aux ennemis au moment où ils décampèrent, il auroit pu les forcer au combat, ou il auroit gagné sur eux le poste de Kuttenberg, ce qui auroit ruiné tous leurs desseins. Le manque de pain, raison si souvent

alléguée dans le récit de cette campagne, empêcha cette opération. Cependant, pour tenter l'impossible, le Roi avança le lendemain avec l'aile de l'armée; le prince Léopold devoit suivre avec le pain qu'on attendoit de Prague. Le bonheur voulut qu'à Kosteletz, où le Roi prit son camp, il trouvât pour trois jours du pain, du vin et des viandes destinées aux ennemis; il fit distribuer ces provisions à ses troupes. Son intention étoit de gagner le lendemain Janowitz; mais il fut trompé par des espions qui assurèrent que le prince de Lorraine y étoit déjà. On tourna donc sur la gauche et l'armée se campa à Kaurzim, à un mille de l'Elbe. Ce ne fut qu'alors qu'on apprit que Mr de Nassau étoit à Kollin et qu'un convoi de pain arriveroit incessamment de Leutmeritz à l'armée; pour en faciliter le transport, on garnit de grenadiers Brandeis et Nienburg. Le lendemain le prince Léopold rejoignit l'armée; le jour d'après on se porta sur Planiany. L'ennemi avoit eu dessein d'y venir; aussi y trouva-t-on d'abondantes subsistances. L'aile droite des Prussiens étoit au couvent de Zasmuky, éloigné d'un quart de mille de la gauche des

Autrichiens : des marais et des bois séparoient les deux armées. Cependant il y avoit tout à craindre pour Pardubitz; les Autrichiens en étoient plus près d'une demi-marche que les Prussiens. On y envoya avec 8 bataillons et 10 escadrons Mr Du Moulin qui passa par Kollin et couvrit Pardubitz et les magasins. Le point principal alors étoit de gagner Kuttenberg : il n'y avoit point de temps à perdre, si l'on y vouloit devancer les ennemis. Quoique les troupes fussent fatiguées de trois marches consécutives, il fut résolu que par un effort on arriveroit le lendemain à Kuttenberg, ou que l'on forceroit le prince Charles au combat. Ni l'un ni l'autre n'arriva. Un brouillard épais, qui dura depuis 6 heures du matin jusqu'à midi, fit perdre la moitié de cette journée; et quelque diligence qu'on fît dans la suite, il fut impossible d'arriver à la fin du jour plus loin qu'à Gross-Gubel, où l'on dressa les tentes. L'armée avoit la ville de Kollin et l'Elbe à dos à la distance d'un demi-mille; ses deux ailes étoient appuyées à des villages; une petite plaine étoit devant le front bornée par un bois touffu, où campoit le prince de Lorraine : ce prince se

servit de l'avance que sa position lui donnoit sur celle des Prussiens, et dès le soir il envoya un gros détachement pour occuper la hauteur de Jean Baptiste, fort escarpée et qui domine sur tous les environs. Le Roi auroit voulu se battre avant d'avoir consommé ses magasins; une affaire générale convenoit à ses intérêts; mais elle ne convenoit pas à ceux des Autrichiens, et ils l'évitèrent toujours soigneusement. Tandis que le prince de Lorraine et Traun s'établissoient sur la cime des rochers, Nadasti vint se placer sur la droite des Prussiens avec 6000 hongrois; Guilan, avec un corps de la même force, se mit dans le bois qui bornoit le front de la plaine; Trenck et Moratz se mirent sur la gauche avec leurs troupes légères, pour resserrer l'armée dans son camp et l'empêcher d'en sortir pour aller fourrager. Il paroîtra peut-être étrange que les Prussiens n'ayent rien tenté pour déloger ces corps de leur voisinage; mais ces corps avoient des défilés devant eux, et on ne pouvoit venir à eux qu'avec désavantage. La mauvaise nourriture des troupes, la misère et les fatigues qu'elles avoient souffertes, occasionnèrent un grand

nombre de maladies; il n'y avoit pas 100 hommes par régiment exempts de la dyssenterie; les officiers n'étoient pas mieux; les fourrages du camp étoient consommés; on ne pouvoit avoir des vivres que de l'autre côté de l'Elbe; la saison devenoit plus rude de jour en jour; toutes ces raisons obligèrent à repasser l'Elbe à Kollin et à cantonner les troupes pour conserver et rétablir les malades. L'armée décampa le 9 de Novembre et fit sa retraite en si bon ordre, que quand même le prince de Lorraine auroit voulu l'entamer, on auroit pu sur ce terrain engager avec avantage une affaire générale. Dix bataillons garnirent la ville de Kollin, postés derrière des murailles qui formoient un retranchement naturel; on plaça les batteries sur des éminences plus près de la ville, d'où elles dominoient sur tout le terrain: Kollin et Pardubitz devenoient alors des postes importans, parce qu'ils assuroient la communication avec la Silésie comme avec Prague. Entre ces deux têtes on établit des postes le long de la rivière, et derrière cantonnoient les troupes. A peine les Prussiens eurent-ils passé l'Elbe, que les pandours attaquèrent Kollin; mais ils

y furent si mal reçus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. La nuit du 12 les grenadiers de la Reine avec toutes les troupes hongroises tentèrent une nouvelle attaque et furent partout repoussés vigoureusement; ils y perdirent 300 soldats tués: Trenck, ce fameux pillard, y fut blessé. Le prince de Lorraine croyoit la campagne finie et auroit voulu donner aux troupes un repos qu'elles avoient bien mérité par les fatigues qu'elles avoient essuyées en Alsace et en Bohème: la cour de Vienne pensa autrement, et elle donna des ordres exprès au prince de Lorraine de continuer les opérations. Le Roi se flattoit de l'idée que l'ennemi prendroit ses quartiers entre l'Elbe et la Sasawa, dans le dessein où il étoit de tomber dessus par Pardubitz et Kollin, et de nettoyer d'Autrichiens les cercles de Czaslau et de Chrudim. Il avoit pris son quartier à Turnow, proche de Bardubitz; celui du prince Léopold étoit peu éloigné de Kollin. L'ennemi fit dans ce temps-là des mouvemens qui sembloient dénoter qu'il avoit quelque dessein sur Pardubitz; ce qui engagea ce prince à s'approcher davantage des quartiers de la gauche. Sur ces entrefaites

on

on intercepta des lettres de Vienne ; elles annonçoient un grand dessein, qui devoit s'exécuter le 18 de Novembre. Le général d'Einsiedel, qui commandoit à Prague, mandoit que l'ennemi faisoit travailler à des échelles dans tous les villages voisins, et le général Nassau avertissoit qu'il s'attendoit dans quelques jours à être attaqué à Kolin; il n'y avoit rien à craindre pour Pardubitz, où se trouvoit l'aile gauche de l'armée.

De mille en mille le long de l'Elbe il y avoit des postes d'infanterie, et 40 escadrons de housards étoient distribués entre deux, pour veiller aux patrouilles et sur les moindres mouvemens des troupes de la Reine. Par ces précautions le Roi devoit toujours être averti d'avance, au cas que l'ennemi tentât le passage de l'Elbe; il n'y avoit donc proprement que la ville de Prague pour laquelle il y eût à appréhender. Le Roi y envoya Mr de Rottembourg avec ses dragons et trois bataillons, pour en renforcer la garnison. Ce jour critique, le 18, arriva enfin et ne produisit de la part de l'ennemi que beaucoup de marches et de contremarches; le 19 parut plus décisif. On entendit

dès les 5 heures du matin des décharges du gros canon et un feu d'infanterie assez vif. Le Roi envoya de tous côtés pour savoir où l'on tiroit ; tout le monde étoit dans la prévention que c'étoit quelque nouvelle tentative sur Kolin. Les coups qu'on entendoit, se tiroient à la droite de l'armée ; et comme le général Nassau s'étoit attendu à quelque entreprise du prince de Lorraine sur son poste et qu'on ne recevoit point d'autre nouvelle, on ajouta trop légèrement foi à ces apparences. On demeura dans cette incertitude jusqu'à midi, qu'un officier de housards fit au Roi le rapport, que pendant la nuit les troupes de la Reine avoient fait des ponts auprès de Solnitz ; que la négligence des patrouilles avoit été cause qu'on ne s'en étoit apperçu qu'à la pointe du jour ; que le lieutenant colonel de Wédel, dont le bataillon se trouvoit le plus proche, y avoit marché ; que malgré le feu de 50 canons, il avoit repoussé trois fois les grenadiers autrichiens ; que pendant 5 heures il avoit disputé ce passage au prince de Lorraine ; que les housards qu'il avoit envoyés à l'armée pour l'avertir de sa situation, ayant été tués en chemin

par des ulans qui s'étoient glissés dans les bois voisins, faute de secours il s'étoit retiré en bon ordre par la forêt de Wischenjowitz pour rejoindre l'armée. Ce passage de l'Elbe étoit fâcheux, soit que la négligence des housards en fût cause ou non, et cette entreprise décidoit de toute la campagne. Le temps employé à se plaindre du destin auroit été perdu ; on ne songea qu'à remédier au mal autant que les circonstances le permettoient. L'armée reçut d'abord ordre de se rassembler à Wischenjowitz, qui étoit au centre de ses cantonnemens; on ne laissa à Pardubitz que 3 bataillons sous les ordres du colonel Retzow. L'armée se trouva à son rendez-vous, le soir à 9 heures, campée en front de bandière, à l'exception du corps de Mr de Nassau qui étoit à Kolin, et de 2 bataillons détachés, l'un à Brandeis et l'autre à Nienbourg. Le bataillon de Wédel perdit 2 officiers et 100 hommes tant morts que blessés à l'affaire de Solnitz, qui sera à jamais mémorable dans les fastes prussiens. Cette belle action valut à Wédel le nom de Léonidas. Le prince de Lorraine, surpris qu'un seul bataillon prussien lui eût disputé pendant 5 heures le passage

de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnoient : la Reine seroit trop heureuse si elle avoit dans son armée des officiers comme ce héros.

La situation critique où se trouvoient les affaires, porta le Roi à rassembler les principaux officiers de ses troupes, pour délibérer avec eux sur le parti qu'il y avoit à prendre. La question rouloit sur deux objets : marcheroit-on à Prague pour se maintenir dans ce royaume, ou évacueroit-on Prague et la Bohême pour se retirer en Silésie. Chacun de ces partis avoit des inconvéniens. Le prince Léopold étoit d'avis de marcher à Prague, puisqu'il y avoit encore quelque amas de farine à Leutmeritz, et qu'en abandonnant Prague on seroit en même-temps obligé d'abandonner la grosse artillerie que les chemins ne permettroient pas de traîner avec soi, outre le risque que la garnison avoit à courir par une retraite, au moins de 30 milles, jusqu'à ce qu'elle pût regagner par Leutmeritz et la Lusace les frontières de la Silésie. Le Roi étoit du sentiment qu'il falloit marcher en Silésie, parce que c'étoit le parti le plus sûr. Le projet de se main-

tenir à Prague donnoit à l'ennemi la facilité de couper à l'armée toute communication avec la Silésie. Les Saxons en auroient fait autant sur leurs frontières, de sorte que cette armée auroit été ruinée avant le printemps, faute de vivres, de recrues, d'armes, de munitions de guerre, et de chevaux de remonte pour la cavalerie. D'ailleurs les communications fermées, d'où seroient venues les sommes pour payer les troupes, acheter des magasins, etc. Comment le général de Marwitz avec 22,000 hommes pouvoit-il couvrir les deux Silésies contre l'armée du prince de Lorraine ? Ces raisons décidèrent pour le retour en Silésie, où l'armée trouvoit toutes les ressources dont elle avoit besoin pour se rétablir, où les places fortes étoient remplies de magasins, le pays de subsistances, où l'on regagnoit la communication avec le Brandebourg, où enfin ni argent, ni chevaux, ni ressources ne pouvoient manquer. Et pour prendre les choses réellement telles qu'elles étoient, le Roi ne faisoit de perte en se retirant de la Bohème que celle de sa grosse artillerie. Tous les généraux se rangèrent de cet avis.

La résolution qui avoit été prise sur le champ, devoit être exécutée de même. Le Roi fit partir un homme de confiance et de ressource, nommé Bulow, son aide de camp, pour porter à tous les corps détachés, ainsi qu'à la garnison de Prague, l'ordre d'évacuer la Bohême. Mr de Nassau fut instruit de prendre le chemin de Chlumetz ou de Néchanitz pour rejoindre l'armée, tandis que le Roi feroit vis-à-vis du prince de Lorraine les mouvemens les plus convenables pour faciliter cette jonction. Bulow fut assez heureux pour traverser des détachemens de housards ennemis, et pour porter ses ordres à ceux auxquels il devoit les rendre. Ce parti devenoit d'autant plus nécessaire, que la garnison de Prague n'avoit de subsistances que pour six semaines, et que la faim l'auroit contrainte de se rendre, si l'on avoit attendu ce terme. Le 20 de Novembre le Roi s'approcha de Chlumetz, afin de seconder les mouvemens de Mr de Nassau; il demeura dans ce poste, pour laisser à ce détachement le temps de gagner Bitschow et Néchanitz. Le 22 l'armée se mit entre Pardubitz et Koenigsgraetz, au village de Woititz, qui couvroit le

défilé de Néchanitz. Les malades et le bagage sous une bonne escorte prirent les devans pour la Silésie, afin d'alléger la marche des troupes. Mr de Retzow évacua Pardubitz; le 24 toute la cavalerie marcha à la rencontre de Mr de Nassau et l'amena rejoindre l'armée. On fit défiler l'infanterie par Koenigsgraetz, pour se cantonner dans les villages qui sont en deça de l'Elbe. On resta le 25 et le 26 dans cette position. Le 27 l'armée se partagea en trois colonnes, dont l'une prit le chemin du comté de Glatz; la seconde, que le Roi conduisoit, passa par les gorges de Braunau; et la troisième, conduite par Mr Du Moulin, enfila le chemin de Trautenau à Schatzlar. La première colonne ne fut point inquiétée dans sa marche. La brigade de Truchsès, qui étoit à la seconde colonne et qui en faisoit l'arrière-garde, fut attaquée en passant le ruisseau de la Métau proche du village de Pless. Truchsès s'amusa mal à propos à escarmoucher avec les pandours, et il eut 40 hommes tant morts que blessés. Ce qui caractérise bien l'esprit hongrois, c'est qu'au milieu de cette escarmouche quelques cochons se mirent à crier dans le

village de Pless; ce fut le signal de la trève, les pandours abandonnèrent les Prussiens et coururent tous au village égorger des bêtes qu'ils aimoient mieux manger que de se battre: il y a surement dans l'histoire peu d'exemples d'escarmouches aussi vives, qui aient eu un dénouement aussi grotesque. La colonne de Mr Du Moulin fut attaquée au village d'Else, mais avec si peu de vigueur, que cela ne mérite aucune considération. La colonne où étoit le Roi arriva le 4 Décembre à Tannhausen; le vieux prince d'Anhalt y arriva presque en même-temps. Le prince Léopold étoit attaqué d'une maladie qui faisoit craindre pour ses jours. Le maréchal de Schwérin avoit pris de l'humeur et quitta l'armée avant le retour en Silésie. Le Roi fut obligé de se rendre à Berlin, afin d'y prendre les arrangemens nécessaires pour la campagne prochaine, et de préparer en même-temps les voies à quelques négociations, que l'on pouvoit rendre plus vives au cas que les circonstances l'exigeassent. Voici ce qui arriva aux autres corps dans leur retraite: Mr de Winterfeld ramena heureusement son détachement de Leutmeritz en Silésie; il

fut harcelé en chemin, mais ses bonnes dispositions tinrent les Hongrois en respect. La garnison de Prague ne suivit pas littéralement les ordres qu'elle avoit reçus. Mr de Einsiedel devoit faire sauter les ouvrages de Wischerad et de St Laurent, il devoit faire crever les canons de la grosse artillerie et en brûler les affûts, jeter dans l'eau les fusils dont la garnison de la Reine avoit été armée. Mr de Einsiedel crut faussement que ce premier ordre seroit révoqué; il en suspendit l'exécution jusqu'au moment de son départ : il fut trop tard alors. Lorsqu'il vit que le moment d'évacuer la ville approchoit, il rassembla tous les chevaux qu'il put trouver, pour amener avec lui 42 pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il falloit abandonner. Ce fut le 26 de Novembre que la garnison sortit de Prague. Mr de Einsiedel avoit si mal pris ses précautions, que ses troupes défiloient encore par la porte St Charles, que déjà 400 pandours s'étoient d'un autre côté introduits dans la ville. Ces hongrois attaquèrent l'arrière-garde. Mr de Rottembourg, qui s'y trouvoit, fit tirer sur eux quelques canons chargés à mi-

traille qui les continrent. Cette garnison arriva le 30 à Leutmeritz. On s'y arrêta quelques jours, afin de s'y pourvoir de pain et de provisions. Quand Mr de Einsiedel arriva à Leipe, il apprit que les Saxons vouloient lui disputer le chemin de la Silésie ; car le prince de Lorraine n'avoit suivi le Roi que jusqu'à Nachod, d'où il avoit pris la route de la Moravie, et les Saxons celle des cercles de Buntzlau et de Leutmeritz. Il y eut quelques escarmouches en chemin avec les troupes légères des ennemis, mais peu importantes. Comme il arriva à Hochwald, bourg situé à deux milles de Friedland et à trois des frontières de la Silésie, il apperçut un gros corps et apprit par des transfuges et des espions que c'étoit une partie du corps saxon aux ordres du chevalier de Saxe, auquel 2000 grenadiers autrichiens s'étoient joints. Mr de Einsiedel, qui ne s'étoit jamais trouvé en pareil cas, perdit entièrement contenance; il fut long-temps indécis s'il attaqueroit ces saxons qui s'étoient fait des retranchemens avec de la neige entassée, ou s'il traverseroit la Lusace pour rentrer en Silésie. Les ennemis avoient fait de si grands abattis sur le

chemin de Friedland, qu'il étoit devenu impraticable dans cette saison. Mr de Rottembourg voyant que l'incertitude de Mr de Einsiedel laisseroit périr les troupes de froid et de misère, fit reconnoître les chemins de la Lusace et prit en même-temps la résolution d'attaquer le chevalier de Saxe, en se chargeant de l'événement. Un capitaine, nommé Cottwitz, saxon de naissance, déserta la nuit et avertit le chevalier des desseins de Rottembourg. Rottembourg se voyant trahi, profita de la trahison même. Il se mit le lendemain de bon matin en marche par sa gauche et entra en Lusace. Les Saxons n'étoient occupés qu'à leur défense, et ils furent instruits en même-temps qu'un gros corps prussien, aux ordres de Mr de Nassau, défiloit par la Silésie pour leur tomber à dos; ils étoient si occupés de ces nouvelles, que la garnison de Prague leur échappa heureusement. Mr de Rottembourg cheminoit toujours; un colonel Vitzthum, qui commandoit sur la frontière de la Lusace, voulut s'opposer à son passage; mais lorsqu'il vit le nombre des Prussiens auquel il auroit à faire, il se désista de son opposition. Le général saxon Arnheim,

sous les ordres duquel il étoit, envoya un autre officier pour interdire le passage aux Prussiens; mais Rottembourg, en l'accablant de politesses, poursuivit sa route et arriva le 13 Décembre aux frontières de la Silésie, où ces troupes furent employées à former la chaîne des quartiers depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Telle fut la fin de cette campagne, dont les préparatifs annonçoient de plus heureux succès. Ce grand armement, qui devoit engloutir la Bohème et même inonder l'Autriche, eut le sort de cette flotte, nommée l'invincible, que Philippe II d'Espagne mit en mer pour conquérir l'Angleterre.

Il faut convenir qu'il est plus difficile de faire la guerre en Bohème que partout ailleurs. Ce royaume est environné d'une chaîne de montagnes qui en rendent l'entrée et la sortie également dangereuses. Prît-on même la ville de Prague, il faudroit une armée pour la garder; ce qui affoiblit trop le corps qui doit agir contre l'ennemi. On n'y peut assembler des magasins qu'en hiver, où les habitans sont contraints par la rigueur de la saison de demeurer dans leurs villages. Quelques contrées fertiles peu-

vent fournir des subsistances pour de grandes armées; les fourrages secs et le fourrage verd ne sauroient y manquer: mais d'autres cercles montueux et chargés de bois sont trop stériles pour qu'une armée y séjourne long-temps. D'ailleurs on n'y trouve aucune place tenable; et si les Autrichiens veulent chasser l'ennemi de ce royaume sans en venir à une bataille, ils sont maîtres de l'affamer, en lui coupant ses communications; à quoi cette chaîne de montagnes, dont la Bohème est environnée, fournit tout ce qu'un officier intelligent peut désirer en fait de gorges et de postes propres à intercepter les convois. Il n'y a qu'une seule méthode à suivre pour prendre ce royaume.

Aucun général ne commit plus de fautes que n'en fit le Roi dans cette campagne. La première fut certainement de ne s'être pas pourvu de magasins assez considérables pour se soutenir au moins six mois en Bohème. On sait que pour bâtir l'édifice d'une armée, il faut se souvenir que le ventre en est le fondement; mais ce n'est pas tout. Il entre en Saxe, sans ignorer que les Saxons avoient accédé au traité de Worms; ou il falloit les forcer à

changer de parti, ou il falloit les écraser avant de mettre le pied en Bohème. Il fait le siége de Prague et envoie un foible détachement à Béraun contre Mr de Bathyani; si les troupes n'avoient pas fait des prodiges de valeur, il auroit été cause de leur perte. Prague prise, il étoit certainement de la bonne politique de marcher avec la moitié de l'armée droit à Mr de Bathyani, de l'écraser avant l'arrivée du prince de Lorraine, et de prendre le magasin de Pilsen, la perte duquel auroit empêché les Autrichiens de retourner en Bohème : ils auroient été obligés d'amasser de nouveau des subsistances, ce qui demande du temps ; de sorte que cette campagne auroit été perdue pour eux. Si l'on ne s'y est pas pris avec assez de zèle pour remplir les magasins prussiens, il ne faut point l'imputer au Roi, mais aux commis des vivres, qui se faisoient payer les livraisons et laissoient les magasins vides. Mais comment ce prince eut-il la foiblesse d'adopter le projet de campagne du maréchal de Belle-Isle qui le mena à Tabor et à Budweis, lorsqu'il convenoit lui-même que ce projet n'étoit conforme ni aux conjonctures, ni à ses

intérêts, ni aux lois de la guerre? Il n'est pas permis de pousser la condescendance aussi loin. Cette faute en entraîna une foule d'autres à sa suite. Enfin étoit-il bien permis de mettre son armée en cantonnemens, l'ennemi ne campant qu'à une marche de ces quartiers? Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. Mr de Traun y joua le rôle de Sertorius, et le Roi celui de Pompée. La conduite de Mr de Traun est un modèle de perfection que tout militaire qui aime son métier doit étudier, pour l'imiter s'il en a les talens. Le Roi est convenu lui-même qu'il regardoit cette campagne comme son école dans l'art de la guerre, et Mr de Traun comme son précepteur. La fortune est souvent plus funeste aux princes que l'adversité : la première les enivre de présomption ; la seconde les rend circonspects et modestes.

CHAPITRE XI.

Les Autrichiens font une invasion dans la haute Silésie et dans le comté de Glatz ; ils sont repoussés par le prince d'Anhalt et le général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des François en Saxe. Autres négociations avec les François. Négociations avec les Anglois pour la paix : difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le Roi part pour la Silésie. Le jeune électeur de Bavière fait en 1745 *la paix de Fussen avec l'Autriche.*

1745. A peine le Roi eut-il quitté l'armée que les Autrichiens voulurent profiter de ce qu'ils appeloient la terreur des Prussiens. Ils entrèrent dans la haute Silésie et dans le comté de Glatz. Mr de Marwitz, dont le corps cantonnoit aux environs de Troppau, se retira avant l'approche

l'approche de l'ennemi à Ratibor, où il mourut. Le prince Thierry reconduisit ce corps par Cosel et Brieg, pour joindre l'armée aux environs de Neisse. Mr de Lehwald, qui commandoit dans le comté de Glatz, se retira de même vers la capitale, avant que l'ennemi fût à portée. Ces retraites se firent sans perte, parce qu'en rétrogradant à propos, on fit manquer aux Autrichiens l'occasion d'en profiter. Le Roi se vit alors obligé de retourner en Silésie, pour prendre avec le vieux prince d'Anhalt des mesures capables de déranger les projets du prince de Lorraine. Le prince d'Anhalt amassa un gros corps auprès de Neisse. Le 7 Janvier*) il passa la rivière et marcha droit à l'ennemi; ses troupes s'assembloient à la pointe du jour et passoient les nuits en cantonnemens resserrés. A son approche Traun abandonna le poste de Neustadt et reprit le chemin de la Moravie. Dans cette retraite les Autrichiens couchèrent cinq jours sur la neige; il en périt beaucoup de froid et beaucoup désertèrent. Le prince d'Anhalt ne put entamer qu'une partie de leur arrière-

*) 1745.

garde, sur laquelle il fit quelques prisonniers, après quoi il prit poste à Jaegerndorf et à Troppau. Mr de Nassau, avec un corps de 6000 hommes, nettoya la haute Silésie, vers Ratibor et de l'autre côté de l'Oder, des Hongrois qui l'infestoient; Mr de Lehwald, avec un nombre pareil de troupes, revint à Glatz, pour chasser de ce comté les Autrichiens qui vouloient s'y établir. Nassau délogea sans peine les Hongrois de Troppau, et fondit brusquement sur Oderberg et de là sur Ratibor, dès que Mr de Traun fut de retour en Moravie : 3000 ennemis furent surpris dans Ratibor; les Hongrois ayant vainement tenté de s'ouvrir un passage, à la pointe de l'épée, voulurent se sauver par le pont de l'Oder; mais la foule qui se pressoit d'y passer, le fit rompre; en même-temps les Prussiens forcèrent la ville, et ce qu'ils ne passèrent pas au fil de l'épée, se noya ou fut pris. Un autre corps hongrois, commandé par le général Caroli, n'attendit pas l'approche de Mr de Nassau et se retira de Plesse dans la principauté de Teschen. Dans ce temps-là Mr de Lehwald s'avançoit vers Wenzel Wallis, qui s'étoit porté sur Habelschwerd. Cette ville

est située dans une vallée qui confine à la Moravie. Lehwald entra par Johannesberg dans le pays de Glatz, et se trouva bientôt vis-à-vis des ennemis, postés dans un terrain avantageux auprès du village de Plomnitz; devant leur front serpentoit un ruisseau dont les bords en bien des endroits étoient d'un accès difficile. Rien n'arrêta Mr de Lehwald; il *) attaqua les Autrichiens, les troupes surmontèrent tous les obstacles, elles franchirent le ruisseau, gravirent la montagne et fondirent si brusquement et avec tant d'audace sur l'ennemi, qu'ils le chassèrent de son poste. Les Autrichiens tentèrent de se reformer dans un bois qui étoit derrière le champ de bataille; mais ils en furent empêchés par les grenadiers prussiens, qui les poursuivirent la bayonnette au bout du fusil. Derrière ce bois il y avoit une petite plaine, puis un taillis, dont l'ennemi tenta pour la seconde fois de profiter; mais on l'attaqua si impétueusement, que la confusion devint entière et la fuite générale. Lehwald n'avoit que 400 housards, qu'on crut suffire dans un pays montueux et difficile; s'il

*) 13 Février.

avoit eu plus de cavalerie, peu d'ennemis auroient échappés. Ce corps, qui s'enfuit en Bohème, perdit 900 hommes à cette affaire. Les Prussiens prirent 3 canons et firent 100 hommes prisonniers; il ne leur en coûta que 30 soldats tant morts que blessés. On regretta beaucoup le brave colonel Gaudi, officier de réputation; il avoit rendu un service important au feu Roi au siège de Stralsund; il indiqua un passage par lequel on se rendit maître du retranchement des Suédois en le tournant du côté de la mer, qui alors étoit basse. Tant de succès aussi rapides encouragèrent les Prussiens et ôtèrent aux troupes de la Reine l'envie de prolonger davantage cette campagne. Chacun retourna de son côté dans les quartiers d'hiver et demeura tranquille chez soi.

La fortune avoit encore marqué sa faveur aux Prussiens par la naissance d'un fils dont la princesse de Prusse étoit accouchée *); ce qui assuroit la succession à la branche régnante, qui jusqu'alors ne s'étoit étendue qu'aux trois frères du Roi. A Berlin la cour attendoit l'arrivée du maréchal de Belle-Isle, que Louis XV

*) 25 Septembre 1744.

envoyoit à ses alliés, pour concerter avec eux les mesures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Le maréchal s'étoit rendu à Munich, de là à Cassel, où il fut averti d'éviter pour se rendre à Berlin le chemin par le pays d'Hanovre. On lui indiqua une route plus sûre qui menoit par le Eichsfeld à Halberstadt. Le maréchal, imbu de son caractère d'ambassadeur et du titre de prince d'Allemagne, rejeta cet avis, et par une suite de cet aveuglement, prit le chemin ordinaire. A peine arrive-t-il à Elbingerode, que des dragons hanovriens l'arrêtent; il a la présence d'esprit de déchirer tous ses papiers. On le mène en triomphe à Hanovre, où le conseil s'applaudit d'avoir pris un maréchal de France, l'homme de confiance de la ligue de Francfort, enfin un homme qui jouoit un si grand rôle en Europe: il est transféré en Angleterre; on lui donne pour prison le château de Windsor, où il reste quelques mois, et il n'est échangé qu'après la bataille de Fontenoy. La fierté du roi de France souffroit de l'affront que les Hanovriens lui faisoient dans la personne de son ambassadeur. On disoit à Versailles que les Hano-

vriens avoient manqué dans cette occasion au respect dû à la majesté impériale et au droit des gens, en arrêtant sur les grands chemins et comme un voleur un homme revêtu d'un caractère public. On disoit à Londres qu'après la déclaration de guerre, tout officier françois qui passoit sans passe-port sur les terres du roi d'Angleterre, pouvoit être arrêté de bon droit: qu'on regardoit le maréchal de Belle-Isle comme officier et non comme ambassadeur, ce caractère n'étant point indélébile et n'étant valable qu'à la cour où le ministre est accrédité. Il n'y avoit proprement que la vengeance du roi d'Angleterre d'intéressée à l'humiliation du maréchal de Belle-Isle. George le regardoit comme l'auteur de la guerre d'Allemagne, comme un homme qui l'avoit forcé à donner sa voix à l'empereur Charles VII, et qui l'avoit contraint l'année 1741 d'accepter la neutralité, lorsque le maréchal de Maillebois menaçoit l'électorat de Hanovre. Le maréchal de Belle-Isle étoit donc regardé comme l'ennemi juré de la maison de Bronswic. A ces désagrémens publics qu'essuyoit Louis XV, il s'en joignoit de particuliers. La duchesse de Châ-

teauroux, exilée de Metz, mourut de douleur d'avoir essuyé un traitement si rigoureux. La convalescence du Roi réveilla ses premiers feux; l'amour que la religion avoit offensé, s'en vengea à son tour en ranimant plus vivement que jamais dans le coeur du Roi sa passion pour sa maîtresse. Dans le temps qu'on négocioit son retour, il apprend qu'elle est morte. Jamais sacrement ne causa tant de remords que celui que Louis XV avoit reçu à Metz; il se reprocha la mort d'une personne qu'il avoit tendrement aimée, des désirs qu'il ne pouvoit plus satisfaire; et des regrets inutiles émurent si vivement sa sensibilité, qu'il se retira pour quelque temps du monde. La maladie de ce prince, funeste à ses alliés et à sa maîtresse, lui procura au moins la satisfaction la plus douce qu'un souverain puisse avoir, celle d'obtenir le nom de Louis le Bien-aimé, désignation préférable au titre de Saint et de Grand que la flatterie et rarement la vérité donne aux rois.

Si le roi de France éprouvoit des contre-temps, la Prusse étoit exposée à des malheurs plus réels, depuis la fâcheuse campagne de

1744 en Bohème : d'auxiliaire elle étoit devenue partie belligérante, et le théâtre de la guerre, qui avoit été en Alsace, s'étoit transporté sur les frontières de la Silésie. La mauvaise volonté des Saxons s'étoit manifestée assez ouvertement pour qu'on pût prévoir que si cela dépendoit d'eux, ils tâcheroient d'attirer la guerre au coeur des anciens états prussiens. Il falloit, pour résister à ces ennemis, des dépenses exorbitantes, et avec cela même il auroit été presque impossible d'éviter la ruine du plat pays. Ces considérations faisoient envisager la paix comme l'unique moyen de se tirer d'une situation aussi critique. La France s'étoit engagée d'assister efficacement les Prussiens. Le Roi écrivit une lettre pathétique à Louis XV, pour lui rappeler ses engagemens; il parut par sa réponse qu'il étoit aussi froid pour l'intérêt de ses alliés que sensible aux siens propres; cependant la guerre de Bohème ne s'étoit faite que pour sauver l'Alsace.

Il ne manquoit plus pour embrouiller davantage la politique des puissances européennes, que la mort de l'empereur Charles VII. Ce prince décéda le 18 de Janvier de l'année 1745. Il poussa la bienfaisance à l'excès, et la libéralité

à un tel point, qu'il fut réduit lui-même à l'indigence : il perdit deux fois ses états, et sans sa mort qui prévint les malheurs qui l'attendoient, il seroit sorti pour la troisième fois de sa capitale en fugitif. Ce fut là le moment de la dissolution de la ligue de Francfort, à laquelle les François avoient déjà porté atteinte en ne remplissant aucun des articles de cette alliance. Le nom de l'Empereur avoit légitimé l'association des princes qui avoient pris sa défense; toutes leurs démarches avoient été conformes aux lois de l'Empire; dès qu'il ne fut plus, l'objet de cette liaison étoit détruit. Les princes de l'Empire n'avoient plus un but commun, et les mêmes intérêts ne les attachoient plus à ceux de la Prusse. Il étoit facile de prévoir que la nouvelle maison d'Autriche tenteroit l'impossible pour faire rentrer dans sa maison la couronne impériale. A Versailles on regardoit en secret la mort de l'Empereur comme un heureux dénouement, qui alloit terminer les embarras de la France. On étoit las de lui payer des subsides considérables, et l'on se flattoit de faire avec la reine de Hongrie un troc de la couronne impériale contre une bonne

paix. Ce qui donnoit le plus d'avantage à la cour de Vienne pour l'élection, c'étoit que le tiers des électeurs étoit aux gages du roi d'Angleterre et que l'électeur de Maïence, dont l'influence avoit du poids dans les délibérations de l'Empire, étoit dévoué à la reine de Hongrie. De plus, quel candidat pouvoit-on opposer au grand duc de Toscane? L'électeur Palatin étoit trop foible, le jeune électeur de Bavière n'avoit point encore l'âge prescrit par la bulle d'or pour être éligible. Le trône impérial étoit regardé comme incompatible avec celui de la Pologne, ce qui sembloit exclure l'électeur de Saxe; il ne restoit donc que le grand duc de Toscane, soutenu par les armées de la reine de Hongrie, par l'argent des Anglois et par les intrigues du clergé. La cour de Versailles sentoit les difficultés qu'elle rencontreroit cette fois à exclure le grand Duc du trône; elle voulut cependant lui susciter des rivaux, pour rendre les conditions de son accommodement plus avantageuses. Le comte de Saxe contribua le plus à faire tomber le choix de la cour sur Auguste III, roi de Pologne. Mr d'Argenson saisit vivement cette idée, dans la vue de

brouiller par cette rivalité le roi de Pologne et la reine de Hongrie : il ne crut trouver d'opposition à l'exécution de ce projet que de la part de la Prusse, étant exactement informé des sujets de mécontentement qui subsistoient entre ces deux princes.

En effet le roi de Pologne n'avoit rien négligé pour rendre le roi de Prusse irréconciliable. Dès le commencement de l'année 1744 Auguste avoit essayé de faire accéder la république de Pologne à l'alliance qu'il venoit de conclure avec la maison d'Autriche, et qui n'étoit proprement qu'un renouvellement de garantie de la pragmatique sanction. Il représenta à la diète de Varsovie la nécessité d'augmenter l'armée de la couronne de 20,000 hommes, pour résister aux desseins d'un voisin ambitieux qui alloit incontinent fondre sur la république : il conclut une alliance offensive et défensive avec la Russie ; tout le monde se disoit à l'oreille que c'étoit contre la Prusse. Le roi de Pologne ayant passé par la Silésie pour se rendre à la diète de Pologne, il n'y eut point d'impostures qu'il ne débitât, tant à Varsovie qu'aux autres cours de l'Europe, sur le peu d'égards

qu'on avoit eus pour sa famille et pour sa personne, quoique tous les respects qu'on doit aux têtes couronnées lui eussent été rendus. Le passage des troupes prussiennes par la Saxe fit crier encore plus fort : on leur alléguoit comme exemple pareil, qu'en l'année 1711 les Saxons avoient passé par le Brandebourg pour attaquer les Suédois ; ils trouvoient ces exemples bons pour eux et mauvais pour les autres. On avoit offert au roi de Pologne d'avoir soin de ses intérêts, de marier la princesse Marianne sa fille au fils de l'Empereur. Les ministres françois et prussiens n'épargnèrent pas même des offres considérables pour gagner le comte de *** et pour lui persuader de prendre le parti de l'Empereur : le tout en vain. La place étoit déjà prise et occupée par les Anglois, les Autrichiens et les Russes. Tant de traits de mauvaise volonté de la part des Saxons n'empêchèrent pas qu'avant la guerre le Roi ne permît à 6 régimens qu'ils avoient en Pologne de traverser la Silésie pour se rendre en Lusace.

Selon le traité du roi de Pologne avec la reine de Hongrie, il ne devoit en cas de guerre lui fournir que 6000 hommes. Dès que les

Prussiens furent en Bohème, 22,000 Saxons se joignirent aux Autrichiens, et la Saxe interdit aux Prussiens le passage des vivres et des munitions de guerre ; cela étoit équivalent à une déclaration de guerre dans les formes. Le roi de Prusse crut devoir avertir ces voisins si acharnés contre lui, des mauvaises affaires qu'ils alloient s'attirer à eux-mêmes : cette déclaration, peut-être faite à contretemps, révolta leur amour propre et augmenta encore la haine qu'ils avoient pour les Prussiens. Lorsque ceux-ci abandonnèrent la Bohème, le comte *** attribua leur malheur à son habileté; il dit que la reine de Hongrie devoit la Bohème à la valeur des troupes saxonnes, et se vanta d'en avoir chassé les Prussiens.

***, non content de ces fanfaronades, avoit surtout à coeur de brouiller le roi de Prusse avec la république de Pologne. Il faut se rappeler qu'il y a une loi sévère dans cette république contre ceux qui corrompent un membre de la diète. ***, à force de récompenses, engagea un Staroste nommé Wilczewsky, à déclarer en pleine diète, que le ministre prussien l'avoit corrompu moyennant la somme

de 5000 ducats; ce qu'il fit d'un air repentant et d'un ton de vérité qui auroit pu séduire; mais il fut sévérement examiné et confondu par ses propres dépositions. La diète de Grodno fut rompue incontinent, après qu'elle eut rejeté l'alliance de l'Autriche et l'augmentation de l'armée. La Pologne fourmilloit alors de mécontens, comme c'est l'ordinaire dans les états républicains, où la liberté ne subsiste que par les partis différens qui contiennent alternativement l'ambition des factions contraires. Ces mécontens offrirent au roi de Prusse de faire une confédération contre les Czartorinsky, les Potocky, ou proprement contre Auguste III. Ç'auroit été le moyen de susciter bien des embarras au roi de Pologne; mais le roi de Prusse qui, loin de vouloir attiser le feu de la guerre, désiroit de l'éteindre, eut assez de modération pour conseiller à ces palatins de ne point troubler la tranquillité de leur patrie; il fit même offrir à ce prince qui l'avoit si vivement offensé, et qui vouloit retourner en Saxe, toutes les suretés qu'il pouvoit souhaiter pour son passage par la Silésie. Les refus d'Auguste III ne se ressentirent pas de la politesse qui régnoit au-

trefois à sa cour, il prit le chemin de la Moravie, province dont il méditoit la conquête en 1742. Il s'aboucha avec l'Empereur à Olmutz, d'où il poursuivit son chemin par Prague pour se rendre à Dresde. *** et son épouse se rendirent à Vienne, où ils recueillirent les fruits de leur politique.

Dès que *** fut de retour à Dresde, il expédia son premier commis, son homme de confiance, un certain Saül, à la cour de Vienne, pour régler avec Bartenstein, ministre de la Reine, le partage de la Silésie. Ce fut un article secret, qu'on ajouta au traité de Varsovie. On promettoit au roi de Pologne la principauté de Glogau et celle de Sagan; il s'engageoit à faire agir offensivement ses troupes en Silésie, à renoncer à ses prétentions à la couronne impériale et à donner sa voix au grand duc de Toscane; il offroit de plus de porter son corps d'auxiliaires à 30,000 hommes. On diffère sur les avantages que la reine de Hongrie promit au roi de Pologne; quelques personnes prétendent que la cour de Vienne se chargea simplement d'avoir soin de ses intérêts à la pacification générale, et qu'elle promit au comte ***

la principauté de Teschen avec la dignité de prince de l'empire. Quoi qu'il en soit, il n'est pas naturel que le Roi ait été séduit par ces dernières conditions : la vraisemblance donne du poids au partage de la Silésie stipulé par le traité; et ce qui augmente les apparences, c'est que le comte de St Séverin, qui étoit pour lors ambassadeur de France en Pologne, crut avoir découvert cette particularité, dont le bruit étoit assez généralement répandu.

Tant de traités entre la cour de Vienne et celle de Dresde augmentoient les ombrages que la Prusse en devoit prendre. Le temps d'ouvrir la campagne approchoit. Cagnoni, chargé des affaires de la Prusse à Dresde, reçut ordre de faire expliquer le comte de *** sur l'usage auquel il destinoit les troupes saxonnes qui étoient en Bohème, et en un mot de tirer de lui une déclaration cathégorique, si ces troupes attaqueroient les provinces de la domination prussienne ou non. *** battit la campagne et crut dissimuler ses intentions, qui étoient connues à toute l'Europe. Ces deux cours étoient en ces termes, lorsque la France fit proposer au Roi de mettre la couronne impériale

sur

sur la tête d'un ennemi qui l'avoit si grièvement offensé. Si ce prince n'avoit consulté que son ressentiment, il auroit rejeté bien loin une semblable proposition. Il prit un parti plus modéré: La saine politique demandoit qu'il employât tous les moyens possibles de désunir deux cours qui s'étoient liguées contre lui : au cas que le titre d'empereur flattât le roi de Pologne, ses prétentions et celles de la reine de Hongrie devoient les rendre irréconciliables ; alors le Roi avoit beau jeu, car en s'accommodant avec la maison d'Autriche, il pouvoit frustrer Auguste du trône qu'il briguoit. Mais ce qui rendoit ce projet de la France impossible dans l'exécution, c'est que la couronne impériale et celle de Pologne ne pouvant pas se réunir sur la même tête, il auroit fallu préalablement qu'Auguste abdiquât celle de Pologne, ce qui ne lui étoit pas permis selon les lois de ce royaume. Le roi de Prusse ne fit donc point le difficile, se prêtant à tout ce que la France exigeoit de lui pour travailler conjointement avec elle à ce projet chimérique. Mr le chevalier de Court avoit été chargé de cette négo-

ciation à Berlin : il s'étoit attendu à trouver de la part du Roi plus de résistance à consentir à l'élévation de son ennemi, et il regarda son consentement comme une marque de la condescendance de ce prince pour sa cour.

Mais le Roi n'eut pas lieu d'être aussi satisfait des plans que ce ministre proposoit pour la campagne prochaine. Malgré ses paroles emmiellées, on s'appercevoit que le dessein de la France n'étoit point de faire des efforts en faveur de ses alliés. On ne vouloit prendre aucun arrangement pour les subsistances de l'armée de Bavière; on vouloit différer le plus que l'on pourroit l'ouverture de la campagne. Les Allemands devoient assiéger Passau, les François Ingolstadt, et personne ne pensoit aux entreprises que les Autrichiens pouvoient tenter dans cet intervalle. L'armée de Mr de Maillebois s'étoit retirée de la Lahn derrière le Mein; les François vouloient la renforcer et la laisser dans l'inaction. Les principales forces de cette monarchie devoient se porter en Flandre, où Louis XV avoit résolu de faire une seconde campagne; et la diversion dans le pays de Hanovre, stipulée par le traité de

Versailles, fut absolument rejetée alors par le ministère. Après que le Roi eut épuisé toutes les raisons qui auroient pu faire changer de sentiment le ministre de France, il dressa une espèce de mémoire, qu'il envoya à Louis XV, dans lequel les opérations militaires des armées étoient adaptées aux vues politiques des deux cours, et leurs mouvemens compassés d'après la situation actuelle où elles se trouvoient, d'après les conjonctures présentes, et la possibilité de l'exécution. Il y étoit proposé de porter l'armée de Maillebois au delà de la Lahn entre la Franconie, la Westphalie et le bas Rhin, afin de brider l'électeur de Hanovre par ce voisinage et de l'empêcher d'envoyer des secours en Bohème pour favoriser l'élection du grand Duc. Cette armée servoit de plus à tenir tous ces cercles en respect, de même qu'à protéger l'électeur Palatin, le landgrave de Hesse et tous les alliés du défunt Empereur. Quand même ce moyen n'auroit pas été suffisant pour exclure entièrement le grand Duc du trône impérial, il rendoit toujours les François maîtres de traîner en longueur cette élection, et qui gagne du

temps a tout gagné. Le Roi insistoit également pour qu'on pourvût l'armée de Bavière de subsistances, ainsi que d'un bon général, et qu'elle s'assemblât aussitôt que les Autrichiens commenceroient à remuer dans leurs quartiers, afin que les Prussiens et les Bavarois fissent leurs efforts en même-temps contre leurs communs ennemis. Il avertissoit aussi ses alliés que la campagne de 1744 l'ayant fait revenir de la maxime de poursuivre avec ardeur sa pointe, il ne s'enfonceroit plus dans le pays de la Reine, qu'autant qu'il pourroit être suivi de ses subsistances; qu'ayant les Autrichiens et les Saxons sur les bras, étant de plus menacé des Russes, il avoit besoin de redoubler de prudence, et que si les François ne prenoient pas de bonnes mesures pour traverser l'élection impériale, il se trouveroit nécessité à faire sa paix avec la reine de Hongrie. Les François envoyèrent sur cela Mr de Valori à Dresde, pour persuader au roi de Pologne de briguer le trône impérial; mais le traité de Varsovie, l'ascendant des Russes à cette cour, et les guinées angloises lioient les mains aux Saxons.

Ce prélude confirmoit la cour de Berlin dans l'opinion que le grand Duc deviendroit empereur, que l'armée des alliés seroit malheureuse en Bavière, que les François n'auroient à coeur que leur campagne de Flandre et que leurs alliés feroient sagement de penser à eux-mêmes. Il auroit été à souhaiter qu'on eût pu parvenir à pacifier tous ces troubles, afin de prévenir une effusion de sang inutile; mais les tisons de la discorde jetoient de nouvelles étincelles sur toute l'Europe, et la bourse des grandes puissances n'étoient pas encore épuisée. Les Prussiens entamèrent à tout hasard une négociation avec les Anglois; ils se fondoient sur l'espérance de trouver alors les esprits plus enclins à la paix, et sur une révolution qui venoit d'arriver dans le ministère anglois. Depuis que le lord Carteret avoit fait le traité de Worms, la nation angloise avoit changé de dispositions à son égard. On lui reprochoit d'être emporté et fougueux, et d'outrer tout par un effet de sa vivacité. Un mécontentement général obligea le Roi à renvoyer un ministre qui étoit entré dans toutes ses vues, et qui couvroit sous l'apparence de

l'intérêt national tous les pas que George faisoit en faveur de son électorat: ce prince eut la mortification de ne pas pouvoir disposer des sceaux, et fut obligé de les remettre au duc de Newcastle. Le lord Harrington devint ministre; le peuple appela ce nouveau conseil la faction des Pelhams, parce que ceux qui le composoient, étoient de cette famille. Ces nouveaux ministres écartèrent toutes les créatures de Carteret; mais ils ne pouvoient rompre les traités qu'il avoit conclus, ni changer subitement le mouvement impulsif qu'il avoit donné aux affaires générales de l'Europe. Carteret étoit faux, sans garder les ménagemens que les caractères les plus malhonnêtes emploient pour déguiser leurs vices. Harrington avoit la réputation d'homme de probité; plus timide que son prédécesseur, il réparoit ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née. Prévenu par le caractère personnel du ministre, on tenta par son moyen de trouver quelque acheminement à la paix générale. Voici quelques idées esquissées qu'on lui communiqua: On pourvoira Don Philippe d'un établissement en Italie; la France gardera

de ses conquêtes, Ypres et Furnes, moyennant quoi l'Espagne prolongera pour 20 années, ou plus, la contrebande des Anglois; tous les alliés reconnoîtront empereur le grand duc de Toscane; la Prusse demeurera en possession de la Silésie selon la teneur du traité de Breslau. Les ministres anglois déclinèrent la négociation sur ces articles; c'est que le Roi désiroit la continuation de la guerre, et qu'il contrecarra toutes les mesures des Pelhams pour la terminer. La cause de ces refus obstinés fut enfin découverte à la Haye. Le plus beau génie et en même-temps l'homme le plus éloquent de l'Angleterre, le lord Chesterfield, étoit alors ambassadeur en Hollande; il ne cacha point au comte de Podéwils, ministre de Prusse auprès des états généraux, que le traité de Varsovie mettoit des entraves à la bonne volonté des Pelhams, que par conséquent le roi de Prusse ne pouvoit point se flatter de réussir par des négociations, mais devoit s'opposer vigoureusement aux desseins de ses ennemis, qui tramoient sa perte. Cela n'empêcha pas que les fréquentes insinuations du ministre prussien à Londres ne

conciliassent entièrement au roi de Prusse l'affection du nouveau ministère, qui fit assurer ce prince qu'il n'attendoit que les occasions pour le servir. Le conseil de mylord Chesterfield étoit le meilleur qu'on pût suivre.

On continua de négocier, mais l'attention principale du Roi se tourna sur tous les objets qui pouvoient lui assurer d'heureux succès pour la campagne prochaine. Un des plus importans, sans doute, étoit de former en Silésie de gros magasins; rien ne fut épargné pour les rendre considérables. On fit des efforts pour recompléter les troupes. Le soldat étoit largement entretenu dans les quartiers d'hiver, la cavalerie étoit remontée et complète; plus de 6,000,000 furent tirés du trésor pour fournir à tant de frais; outre cela les états avancèrent à titre d'emprunt 1,500,000 écus. Toutes ces sommes furent dépensées pour que le Roi pût réparer en 1745 les fautes qu'il avoit faites en Bohème en 1744. Après avoir mis la dernière main à ces préparatifs, le Roi partit *) de Berlin pour se rendre en Silésie.

Il apprit en chemin que l'électeur de Ba-

*) 15 Mars.

vière avoit signé avec la reine de Hongrie le traité de Fussen. Voici comment cette paix fut amenée : Immédiatement après la mort de l'Empereur, Seckendorf s'étoit démis du commandement de l'armée; mais il en avoit si mal disposé les quartiers, que ces troupes étoient toutes éparpillées; le terrain qu'elles occupoient, étoit trop vaste. Les Autrichiens, maîtres des places fortes et du cours du Danube, voyoient de quelle importance il étoit pour eux de finir d'un côté, avant de commencer leurs opérations d'un autre, et jugèrent par la position des Bavarois et de leurs alliés qu'ils en auroient bon marché. Mr de Bathyani prévint ses ennemis, qui étoient trois fois plus forts que lui, mais qui ne vouloient se rassembler qu'à la fin de Mai. A la tête de 12,000 hommes, qui faisoient toutes ses forces, il paroît entre Braunau et Scharding, fond sur les quartiers dispersés des alliés et leur prend Pfarrkirchen, Wilshofen et Landshut, avec le peu de magasins que les Bavarois y avoient amassés, en même-temps qu'un autre détachement d'Autrichiens passe le Danube à Deckendorff, coupe les Hessois des Bavarois, les oblige à

passer l'Inn, ensuite à mettre les armes bas, et chasse les Bavarois fugitifs au delà de Munich. Le jeune électeur, à peine souverain, est obligé de quitter sa capitale à l'exemple de son père et de son grand-père; il se retire à Augsbourg. Mr de Ségur, avec les François et les Palatins qu'il avoit sous son commandement, n'éprouva pas un sort plus favorable; il fut battu en se retirant auprès de Pfaffenhofen; les Autrichiens occupèrent en même-temps le pont du Rhin, ce qui le mit dans la nécessité de gagner Donawert avant l'ennemi. Tandis que les Bavarois, fuyant comme un troupeau sans berger, se sauvoient à Friedberg, Seckendorf reparut à la cour de l'électeur de Bavière, dans ce bouleversement total, non point comme un héros qui trouve des ressources dans son génie lorsque le vil peuple désespère, mais comme une créature de la cour de Vienne et avec l'intention de séduire un jeune prince sans expérience et accablé de malheurs. Les François avoient déjà, dès la campagne précédente, soupçonné ce maréchal de s'être laissé corrompre, parce qu'en Alsace il n'avoit pas agi contre les Autrichiens conformément à ce

qu'on devoit attendre de lui : on l'avoit trouvé sans énergie lorsqu'il attaquoit l'ennemi, et mou dans la poursuite lorsqu'il pouvoit le détruire. On l'accusoit d'avoir exprès séparé les quartiers des alliés, pour les livrer, pieds et poings liés, à leurs ennemis. On avançoit même qu'il avoit reçu de la reine de Hongrie 300,000 florins des arrérages qui lui étoient dûs par l'empereur Charles VI, pour décider l'électeur de Bavière à faire sa paix. Il y a apparence que la cour de Vienne lui avoit fait entrevoir des avantages; on pouvoit lui avoir promis cette somme; mais alors la cour de Vienne n'étoit guère en état de l'acquitter. Ce qui dépose le plus contre lui, ce sont les mouvemens qu'il se donna pour accélérer ce traité de Fussen. Il produisit de fausses pièces au jeune électeur ; il lui montra des lettres supposées du roi de Prusse, dans lesquelles celui-ci lui faisoit part de la paix qu'il alloit conclure avec la reine de Hongrie; il releva des avantages imaginaires que les armes de cette princesse avoient remportés en Flandre et en Italie; enfin il le conjura de terminer ses différens avec elle, pour éviter sa ruine totale.

L'électeur, jeune et sans expérience, se laissa entraîner par les créatures de la cour de Vienne, dont Seckendorf l'avoit environné. L'Empereur son père lui avoit dit en mourant: „ N'oubliez jamais les services que le roi de „ France et le roi de Prusse vous ont rendus, „ et ne les payez pas d'ingratitude. „ Ces paroles, qu'il avoit dans l'esprit, rendirent un moment sa plume immobile entre ses doigts; mais l'abyme où il se trouvoit, les impostures de Seckendorf et l'espérance d'une meilleure fortune, le déterminèrent à signer le traité de Fussen le 22 d'Avril de l'année 1745. Par ce traité, la reine de Hongrie renonça à tout dédommagement et promit de rétablir l'électeur dans la possession entière de ses états; de son côté l'électeur renonça pour lui et pour sa postérité à toutes les prétentions que la maison de Bavière avoit aux états de la maison d'Autriche: il adhéra à l'activité de la voix de Bohème et engagea la sienne pour l'élection du grand Duc à la dignité impériale; il promit de plus de renvoyer ses auxiliaires, à condition qu'ils ne seroient point inquiétés dans leur retraite, et que la reine de Hongrie s'engageroit

à ne plus tirer de contributions de la Bavière. Ces derniers articles furent si mal observés par les Autrichiens, qu'ils désarmèrent les Hessois et les menèrent comme prisonniers en Hongrie, et que sous prétexte d'arrérages, ils tirèrent encore de grosses contributions de la Bavière. C'est ainsi que finit la ligue de Francfort, et que les Autrichiens firent voir que lorsqu'ils sont soutenus par la prospérité, rien n'est plus dur que le joug qu'ils imposent. Mais quel spectacle plus instructif pour les *bisognosi di gloria*, et pour les politiques qui se flattent de déterminer les futurs contingens, que le résumé de ce qui arriva au commencement de cette année ? L'Empereur décède, son fils fait la paix avec la reine de Hongrie, le grand duc de Toscane va devenir empereur, le traité de Varsovie ligue la moitié de l'Europe contre la Prusse, l'argent prussien retient la Russie dans l'inaction, l'Angleterre commence à pencher pour la Prusse. Le Roi avoit bien pris ses mesures pour se défendre; c'étoit donc de la campagne qui alloit s'ouvrir, qu'alloient dépendre la réputation et la fortune des Prussiens.

CHAPITRE XII.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Evénemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.

Pour ne point interrompre dans la suite le fil de notre narration, nous croyons qu'il est à propos de rapporter en abrégé ce qui se passa en Italie, en Flandre et sur le Rhin, avant que d'en venir aux opérations des troupes prussiennes en Silésie. Il faut se rappeler que Mr de Gages avoit pris son quartier à Terny, et qu'il établit ses Espagnols et ses Napolitains des deux côtés du Tibre. Mr de Lobkowitz avoit son quartier à Imola; l'armée de Don Philippe étoit en partie en Savoie et en partie dans le comté de Nice. Les Espagnols ouvrirent la campagne par la prise d'Oneglia. L'armée françoise et espagnole s'assembla aux environs de Nice. Le prince de Lobkowitz s'avança alors jusqu'à Césène; Mr de Gages marcha à lui, le battit le 31 Mars auprès de Rimini, lui prit 700 prison-

niers, le poursuivit jusqu'à Lugo : le prince Lobkowitz se retira de là par Boulogne, passa le Panaro et se posta à Campo Santo. Mr de Gages passa presque en même-temps le Panaro auprès de Modène, et s'avança sur les bords de la Trébie, d'où il s'ouvrit une communication avec l'infant par l'état de Gènes. Mr de Lobkowitz marcha à Parme, où il assembla 15,000 hommes, dans l'espérance d'empêcher la jonction des deux armées; mais Mr de Gages passa l'Apennin et la rivière de Magra, sans s'embarrasser des troupes qui harceloient son arrière-garde, il défila sous les murs de Gènes et gagna la vallée de Polsevero; ce qui engagea les Autrichiens à se porter sur Tortone. Don Philippe et Maillebois quittèrent les environs de Nice le 1 de Juin, marchèrent le long de la mer en remontant la rivière de Gènes, et continuèrent leur route, sans s'inquiéter de 12 vaisseaux de guerre anglois qui leur lâchèrent de grandes bordées de canon à leur passage, et leur tuèrent quelque monde. Les Espagnols éprouvèrent alors à la fois les effets de la bonne et de la mauvaise fortune. Les Piémontois furent assez rusés pour leur brûler huit maga-

sins aux environs de Ventimiglia ; dans ce temps même les Génois se déclarèrent contre le roi de Sardaigne et joignirent leurs troupes, consistant en 10,000 hommes, à celles de l'infant. Les Autrichiens, qui ne connoissoient ni le mérite ni le prix des bons généraux, avoient renvoyé le maréchal Traun, qui s'étoit surpassé l'année précédente, tant en Alsace qu'en Bohème : ils choisirent le prince Lobkowitz, pour le placer à côté du prince de Lorraine. Lobkowitz fut donc rappelé d'Italie, et le comte de Schulenbourg prit son poste jusqu'à l'arrivée du prince de Lichtenstein, auquel la cour avoit déféré le commandement de son armée d'Italie. Schulenbourg ne fut pas plus heureux contre Mr de Gages que ne l'avoit été son prédécesseur, tant le génie de cet espagnol avoit d'ascendant sur celui des généraux autrichiens. De Gages poussa son nouvel adversaire de Novi jusqu'à Rivalta, tandis que Don Philippe pénétra dans le Montferrat par Cairo, s'empara d'Aqui, et se joignit avec l'armée napolitaine et espagnole à Asti. Schulenbourg passa le Tanaro et se posta au confluent de cette rivière dans le Pô

auprès

auprès du bourg nommé Bassignano. L'Infant saisit cette occasion; il fit investir Tortone et marcha aux Autrichiens, qui se retirèrent au delà du Pô, brûlant et détruisant derrière eux tous leurs ponts. Tortone avec sa citadelle se rendit aux Espagnols. Un secours de 8000 espagnols et napolitains arriva de la Romagne sous les ordres du duc de la Vieuxville, passa par le grand-duché de Florence, prit Plaisance et sa citadelle, et contraignit les Autrichiens à quitter le territoire de Parme. De Gages passe aussitôt le Pô à Parpanasso, tandis que l'Infant quitte Alexandrie, franchit le Tanaro, attaque les Autrichiens le 27 Septembre à Bassignano et remporte la victoire; il met le siège devant Alexandrie, qui se soumet à la citadelle près; Valence, Vigevano et beaucoup d'autres villes que nous supprimons, reçurent la loi du vainqueur. Dans ces conjonctures arrive le prince de Lichtenstein, pour prendre le commandement d'une armée battue, affoiblie et découragée. Il ne s'agit point d'examiner si la cour de Vienne auroit pu faire un choix de généraux différent; il est toujours sûr que celui-ci ne porta aucun remède au déla-

brement des affaires : personne ne s'opposa aux progrès des vainqueurs ; ils prirent Casal, Asti et Lodi au roi de Sardaigne. L'Infant entra victorieux dans Milan et bloqua avec 18,000 hommes la citadelle de cette ville. Les Espagnols étoient donc à la fin de cette campagne maîtres de presque toute la Lombardie, à l'exception de Turin, de Mantoue et de quelques citadelles qu'ils tenoient bloquées. Ces succès rapides étoient dûs au génie de Mr de Gages et en partie au secours des Génois. La prospérité, comme nous l'avons dit, est confiante ; elle assoupit ces vainqueurs de l'Italie à l'ombre de leurs lauriers. Il étoit indispensable, pour assurer leurs quartiers, qu'ils possédassent les citadelles de Milan et d'Alexandrie : un peu d'activité auroit suffi pour les en rendre maîtres ; mais ils manquèrent d'haleine, lorsqu'il ne leur restoit que quelques pas à faire pour remporter le prix de leur course.

Les armes des Bourbons prospérèrent cette année en Flandre comme en Italie. Louis XV s'étoit mis à la tête de son armée de Flandre, composée de 80,000 hommes. Le maréchal de Saxe commandoit sous lui. A l'ouverture

de la campagne les François firent de fausses démonstrations sur différentes places, et ils investirent subitement Tournay. Cette ville, une des principales places de la barrière, étoit défendue par une garnison de 9000 hollandois: la bonté de ses ouvrages, et la force de la citadelle, que Vauban avoit construite, préparoit aux assiégeans bien des obstacles et des difficultés à surmonter. Les alliés, sous le commandement du duc de Cumberland et du maréchal Koenigseck n'avoient que 50,000 hommes à opposer aux forces des François; ils s'avancèrent cependant du côté de Tournay et vinrent camper dans les plaines d'Anderlech. Ce voisinage n'empêcha pas les François d'ouvrir la tranchée le 1 de Mai. Les alliés sentant de quelle importance il étoit pour eux de sauver Tournay, résolurent de tout hasarder pour obliger Louis XV à lever ce siège. Du côté du sud, en remontant la rive droite de l'Escaut, est situé le village de Fontenoy, lieu jusqu'alors obscur, mais qui est devenu célèbre par l'événement qui porte son nom. Ce fut dans cette contrée que le maréchal de Saxe choisit un terrain qu'il crut assez avantageux pour renverser

les projets du duc de Cumberland en s'y présentant. Il ne laissa au siège qu'un nombre suffisant de troupes pour le continuer: il appuya sa droite à l'Escaut, garnit d'infanterie et de canons le village d'Antoing situé au bord de cette rivière, forma ses deux lignes d'infanterie en potence vers le mont de la Trinité, qui se trouvoit à l'extrémité de sa gauche; sa cavalerie rangée derrière son infanterie faisoit sa troisième ligne; de plus, le village d'Antoing étoit flanqué d'une batterie qui s'élevoit sur l'autre rive de l'Escaut; trois redoutes lardées d'infanterie et de canon couvroient son front de bataille; vers la gauche de son armée régnoit un bois où les François firent des abattis pour le rendre impraticable. Le 11 de Mai, dès l'aube du jour, l'armée des alliés déboucha du bois de Bary et se forma dans la plaine sur deux lignes vis-à-vis de l'armée françoise. La gauche des alliés engagea l'affaire. Les troupes hollandoises devoient attaquer les villages de Fontenoy et d'Antoing; elles s'y portèrent mollement et furent deux fois de suite vigoureusement repoussées par les François. Alors les Anglois détachèrent quelques brigades pour

s'emparer des redoutes qui couvroient le front de l'armée françoise. Le général qui fut chargé de cette commission, la trouva peut-être dangereuse et ne l'exécuta pas. Mr de Koenigseck, jugeant qu'il perdoit du monde en détail et qu'il n'avançoit pas, voulut brusquer l'affaire. Il attaqua l'armée françoise, en laissant les villages et les redoutes derrière lui. Si ce projet lui avoit réussi, tout ce qu'il y avoit de François enfermés dans ces postes auroit été fait prisonnier après la victoire, ce qui auroit rendu cette bataille le pendant de la fameuse bataille de Hoechstaedt; mais l'événement ne répondit pas à son attente. Mr de Koenigseck forma deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la trouée qui est entre Antoing et le bois de Bary; en avançant il reçut le feu croisé qui partoit du village et des redoutes; ses flancs en souffrirent et se rétrécirent; son centre, qui en souffroit moins, continuoit d'avancer, et comme ses ailes se replioient en arrière, son corps prit une forme triangulaire, qui par la continuation du mouvement du centre et par la confusion se changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il étoit, attaqua et renversa les gardes françoises,

perça les deux lignes et auroit peut-être remporté une victoire complète, si les généraux des alliés avoient mieux su profiter de la confusion où étoient leurs ennemis. Ils avoient ouvert le centre de l'armée françoise; il étoit aisé de séparer leurs colonnes en deux, et par un à droit et un à gauche ils prenoient en flanc toute l'infanterie qui leur restoit opposée; ils auroient dû en même-temps faire avancer la cavalerie pour soutenir leurs colonnes ainsi divisées; il est probable que c'en auroit été fait des François, si les alliés avoient suivi ces idées. Mais dans le temps que ceux-ci vouloient remédier à leur propre confusion, le maréchal de Saxe les fit attaquer par la maison du Roi et par les Irlandois qu'il avoit mis en réserve, et il fortifia cette attaque par les décharges de quelques batteries formées à la hâte. Les Anglois se virent ainsi assaillis à leur tour; on les pressa de tous côtés, en front comme sur leurs flancs: après une vigoureuse résistance ils plièrent, se rompirent, et les François les poursuivirent jusqu'au bois de Bary. Selon l'opinion commune cette bataille coûta aux alliés 10,000 hommes, quelques canons, et une partie de leur

bagage. Ils se retirèrent par Leuse sous le canon d'Ath au camp de Lessines, abandonnant aux François et le champ de bataille et la ville de Tournay. Louis XV et le Dauphin se trouvèrent en personne à cette action. On les avoit placés auprès d'un moulin à vent qui étoit en arrière; depuis, les soldats françois n'appeloient leur Roi que *Louis du moulin.* Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain de cette bataille Louis XV dit au Dauphin en passant sur le champ de bataille tout ensanglanté et couvert de morts: „ Vous voyez ici „ les victimes immolées aux haines politiques „ et aux passions de nos ennemis; conservez-„ en la mémoire, pour ne point vous jouer de „ la vie de vos sujets, et pour ne pas prodiguer „ leur sang dans des guerres injustes. „ Le maréchal de Saxe, que l'hydropisie dont il étoit attaqué n'avoit pas empêché d'agir en Général, reçut du Roi les éloges les plus flatteurs; il sembloit qu'il s'étoit arraché aux bras de la mort pour vaincre les ennemis de la France. Le roi de Prusse le félicita sur la gloire dont il venoit de se couvrir, regardant sa victoire comme un engagement qu'il prenoit avec

le public, qui attendoit de plus grandes choses encore du maréchal de Saxe en santé que du maréchal de Saxe à l'agonie. L'Europe se vit inondée de gazettes versifiées, qui annonçoient ce grand événement; mais il faut avouer qu'en cette occasion le temple de la Victoire l'emporta sur celui des Muses. La prise de Tournay attesta la victoire des François. La garnison, qui s'étoit réfugiée dans la citadelle, se rendit le 19 de Juin. La capitulation fut signée à condition que les 4000 hommes qui l'évacueroient, ne feroient aucun service pendant l'espace de 18 mois contre les François.

Louis XV renforça son armée de Flandre par un détachement de 20,000 hommes que lui fournit l'armée du Rhin. Le prince de Conti en prit le commandement à la place de Mr de Maillebois, qui servoit en Italie. Un détachement fait si mal à propos, choque également les règles de la guerre et de la politique; mais comme ce qui donna lieu à cette conduite demande quelque discussion, le lecteur trouvera bon, pour son intelligence, que nous lui en développions les motifs. La France avoit épuisé tous les ressorts de sa politique

pour persuader au roi de Pologne d'ambitionner le trône impérial. Le peu de succès de ses intrigues ne l'avoient point rebutée; au contraire, elle continuoit à négocier à Dresde. Le comte de St Séverin, qui avoit bien servi la France dans cette cour, s'étoit attiré la haine du comte de ***, parce que la finesse du saxon ne s'accommodoit pas de l'esprit clairvoyant du négociateur françois. *** fit tant que Mr de St Séverin fut relevé par le marquis de Vaugrenant. Celui-ci se crut plus fin que ***; réellement ils ne l'étoient ni l'un ni l'autre; toutefois dans cette négociation, Vaugrenant fut la dupe du saxon. *** lui persuada que pour faire une paix avantageuse avec la reine de Hongrie, l'unique parti que la France eût à prendre, étoit de ne point s'opposer à l'élection du grand duc de Toscane, et de tenir dans l'inaction l'armée que le prince de Conti commandoit sur le Rhin; d'autant plus que la France pouvoit tirer plus d'utilité de ces troupes sur l'Escaut que sur le Mein. Les ministres de Louis XV donnèrent aveuglément dans ce piége; ils n'examinèrent ni le peu de sincérité de ce conseil, ni si le parti qu'on leur propo-

soit, étoit conforme aux engagemens qu'ils avoient pris avec leurs alliés. En affoiblissant ainsi l'armée du prince de Conti, on le mit hors d'état de s'opposer aux entreprises de la cour de Vienne. Le grand Duc fut élu malgré la France; la paix ne se fit point, et l'amour propre du ministère de Versailles lui interdit jusques aux reproches.

Les troupes tirées de cette armée arrivèrent en Flandre, lorsqu'après la réduction de la citadelle de Tournay l'armée françoise en décampoit. Elle se mit en trois corps, dont l'un se posta à Courtray, le second à St Guislain et le troisième à Condé. Mr du Chaila battit un détachement de 5000 hommes sous les ordres du général Molé, que le duc de Cumberland avoit fait partir de son armée pour se jeter dans Gand. Ce petit échec répandit la terreur dans l'armée des alliés; elle décampa de Bruxelles; Gand, Brugges et Oudenarde n'étant plus protégées, se rendirent aux François, et cette campagne se termina par la prise de Nieuport, de Dendermonde, d'Ostende et d'Ath, après quoi le maréchal de Saxe fit entrer ses troupes en quartiers d'hiver derrière

la Dendre. Cette campagne rendoit aux armes françoises l'honneur que celle de Bohème leur avoit fait perdre. Si Louis XIV subjugua plus de terrain en l'année 1672, il le perdit aussi vîte qu'il l'avoit conquis; au lieu que Louis XV assura ses possessions et ne perdit rien de ce qu'il avoit gagné.

Les Espagnols et les François avoient ouvert la campagne en Italie et en Flandre plus d'un mois avant que les troupes entrassent en action en Silésie. L'armée prussienne et celle des Autrichiens n'avoient pris des quartiers paisibles qu'à la fin de Février, et elles avoient également besoin de repos pour se remettre de leurs fatigues. Le Roi pouvoit prévenir ses ennemis, il ne dépendoit que de lui de fondre sur les quartiers des Autrichiens en Bohème; mais il risquoit plus en s'enfonçant dans ce royaume qu'en voyant venir l'ennemi. Cette considération fit qu'il resserra ses quartiers de cantonnement au centre de la Silésie d'une manière qui l'approchoit également des gorges des montagnes par où l'ennemi pouvoit déboucher. Ç'auroit été un projet insensé que de vouloir disputer quinze ou vingt mille

chemins qui conduisent de la Bohème et de la Moravie en Silésie dans une étendue de 24 milles d'Allemagne. Le plus sûr étoit d'attaquer le duc de Lorraine au moment qu'il sortiroit de ces gorges, de le poursuivre en Bohème, de fourrager le pays à 12 milles à la ronde le long des frontières de la Silésie et d'amener à la fin de l'arrière saison les troupes dans ce duché pour leur procurer des quartiers tranquilles. Ce projet étoit simple, il étoit proportionné à ce qu'il étoit possible d'exécuter, il étoit adapté aux conjonctures; il y avoit donc tout lieu d'espérer qu'il réussiroit. L'armée étoit distribuée de façon que 10 bataillons, 10 escadrons et 500 housards formoient une chaîne depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Les patrouilles alloient vers Schatzlar, Braunau et Boehmisch-Friedland; ce corps étoit sous les ordres du lieutenant général Truchsès. Le général de Lehwald avec 10 bataillons et 500 housards gardoit le pays de Glatz, sans compter 3 bataillons qui étoient en garnison dans la forteresse, dont Mr de Fouquet étoit gouverneur. Le margrave Charles défendoit les frontières de la haute Silésie

avec 16 bataillons et 20 escadrons. Mr de Hautcharmoy avec 5 bataillons et 16 escadrons occupoit et couvroit la partie de la haute Silésie située au-delà de l'Oder. Le gros de l'armée étoit entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz et Neisse. Le Roi établit son quartier dans cette dernière ville; il y règnoit une maladie contagieuse; des charbons donnoient la mort en peu de jours. Si on avoit dit que c'étoit la peste, toute communication auroit été interrompue, ainsi que la livraison des magasins; et la crainte de cette maladie auroit été plus funeste pour l'ouverture de la campagne que tout ce que l'ennemi pouvoit entreprendre. On adoucit donc ce nom redoutable; on appela cette contagion une fièvre putride, et tout continua d'aller son train ordinaire; tant les mots font plus d'impression sur les hommes que les choses mêmes. Peu après l'arrivée du Roi, la petite guerre recommença avec beaucoup de vivacité. Les ennemis se flattoient qu'en harcelant continuellement les Prussiens, ils les consumeroient à petit feu; 10 à 12,000 hongrois, sous les ordres du vieux maréchal Esterhazi, des généraux

Caroli, Festetisch, Spleni, et Guillani, faisoient des incursions dans la haute Silésie et pénétroient le plus avant qu'il leur étoit possible. Un major Schafstedt, qui étoit détaché avec 200 hommes dans le petit bourg de Rosenberg, fut attaqué par eux. Les ennemis mirent d'abord le feu au bourg; le major fit bonne contenance, mais environné de tous côtés, il ne put se sauver et obtint une capitulation pour rejoindre son régiment à Creutzbourg. Il falloit réparer cet affront et rabattre la présomption de ces troupes hongroises nouvellement levées. Le Roi fit donc des détachemens contr'eux; il se livra de petites batailles qui servirent de prélude aux actions décisives: et comme cet ouvrage est destiné à servir de monument à la valeur et à la gloire des officiers qui ont si bien mérité de la patrie, nous nous croyons, par devoir, obligé d'informer la postérité de leurs belles actions, pour l'engager par ces exemples de magnanimité à les imiter.

Le rare mérite de Mr de Winterfeld le fit choisir pour présider à cette expédition. On lui donna 6 bataillons et 1200 housards, avec lesquels il passa l'Oder à Cosel, tandis que Mr

de Goltz avec un bataillon et 500 housards passoit la même rivière à Oppeln, pour attaquer de concert Esterhazi et ses hongrois. Winterfeld tomba sur le village de Slowentzit, où il fit 120 prisonniers : il entendit un feu assez vif sur sa gauche, il s'y porta d'abord; c'étoient 5000 hongrois qui entouroient le détachement de Goltz; ils furent attaqués et Winterfeld remporta un avantage complet sur eux. Spleni se sauva avec ses housards, après avoir perdu 300 hommes et son bagage. Winterfeld ne crut point en avoir fait assez; il continua sa poursuite et rencontra le lendemain 2000 housards postés le dos contre un marais; il les jeta dans ce marais, où la plupart périrent ou furent pris. Ces avantages commencèrent à donner aux housards prussiens un ton de supériorité sur ceux de la Reine. Le colonel Wartenberg des housards battit encore un gros d'Insurgens auprès de Creutzbourg et les dissipa entièrement.

Pendant ce préambule de guerre, le printemps s'avançoit, le mois d'Avril tiroit vers sa fin; il étoit temps de rassembler l'armée; elle entra dans des quartiers de cantonnemens entre Patskau et Frankenstein. On prépara des che-

mins pour 4 colonnes et des cantonnemens à Jaegerndorff, à Glatz et à Schweidnitz, comme étant les lieux vers lesquels l'ennemi devoit déboucher des montagnes. Les magasins que les Autrichiens avoient formés, les lieux où leurs troupes réglées commençoient à s'assembler, dénotoient assez leurs desseins; on comprenoit que ces Insurgens et ces Hongrois qu'ils avoient dans la haute Silésie, devoient donner le change aux Prussiens, pour les attirer de ce côté, et que leur grande armée pénétreroit en Silésie par Landshut. Ce projet n'étoit pas répréhensible en lui-même; il ne manqua que par l'exécution. Si les Prussiens avoient partagé leurs forces pour faire face à l'ennemi de tous côtés, ils auroient été trop foibles pour frapper un grand coup sur la grande armée du prince de Lorraine; et s'ils restoient assemblés, cette multitude de troupes légères, qui ne trouvoit rien qui l'arrêtât, les auroit affamés à la longue en leur coupant les vivres. Le plus sûr parti étoit donc celui de demeurer en force, mais en même-temps de hâter la fin de cette crise par l'engagement d'une affaire générale. Les mesures furent prises pour évacuer

la

la haute Silésie vers la fin de Mai, à l'exception de la forteresse de Cosel. Les magasins de Troppau et de Jaegerndorff furent transportés à Neisse : Mr de Rochow couvrit ce convoi avec 1200 chevaux et un bataillon de grenadiers ; 4000 hongrois, moitié housards, moitié pandours, l'attaquèrent sans pouvoir l'entamer ; la cavalerie y fit la première expérience de ses nouvelles manoeuvres, et en éprouva la solidité. Il étoit nécessaire d'inspirer de la sécurité aux ennemis, pour que leur présomption les rendît négligens dans l'expédition qu'ils méditoient. A ce dessein le Roi se servit d'un homme de Schoenberg, qui étoit un double espion ; il le fit largement payer, après quoi il lui dit que le plus grand service qu'il pût lui rendre, seroit de l'avertir à temps de la marche du prince de Lorraine, pour pouvoir se retirer à Breslau, avant que les Autrichiens eussent débouché des montagnes : pour induire encore plus cet espion en erreur, on fit réparer des chemins qui menoient à Breslau. L'espion promit tout ; il eut nouvelle de ces chemins, et s'empressa de rejoindre le prince de Lorraine, pour lui apprendre que tout le

monde s'en alloit et qu'il ne trouveroit plus d'ennemis à combattre. Comme Landshut devenoit alors l'objet principal de l'attention, le Roi détacha le général Winterfeld, pour observer de ce poste les mouvemens des Autrichiens; on lui donna quelques bataillons et 2 régimens de housards de Rusch et de Bronikowsky: il ne tarda pas à se signaler; il défit auprès de Hirschberg 800 hongrois, commandés par un partisan, nommé Putaschitz, et fit 300 prisonniers. Nadasti, pour venger cet affront fait à la nation hongroise, marcha à la tête de 7000 hommes, dans le dessein d'attaquer auprès de Landshut Winterfeld, qui n'avoit que 2400 hommes sous lui. Après un combat de quatre heures, l'infanterie hongroise fut totalement battue; et dans le moment que Nadasti se disposoit à faire sa retraite, arrive le général Still à la tête de 10 escadrons du vieux Moellendorff; il fond sur les ennemis, et les Hongrois sont défaits et ramenés battant jusqu'aux frontières de la Bohème. Les Autrichiens perdirent 600 hommes à cette affaire, avec quelques-uns de leurs principaux officiers blessés, qui furent pris.

On sut des prisonniers que Mr de Nadasti avoit ordre de prendre poste à Landshut, et que s'il avoit réussi, le prince de Lorraine l'auroit suivi infailliblement. Tant de capacité et une conduite si sage valurent à Mr de Winterfeld le caractère de major général. Il n'y avoit plus un moment à perdre pour rappeler le margrave Charles de la haute Silésie. La milice hongroise avoit profité de la levée des quartiers pour infester de partis toute la haute Silésie: 6000 housards voltigeoient entre Jaegerndorff et Neustadt, dans l'intention d'empêcher la communication du margrave Charles avec l'armée. Pour lui faire tenir l'ordre de se retirer sur Neisse, le Roi lui détacha les housards de Ziethen, qui se firent jour, l'épée à la main, à travers les Hongrois et lui rendirent sa lettre. Le margrave se mit en marche le 22 de Mai; les troupes qu'il commandoit, faisoient environ 12,000 hommes. Les ennemis, qui prévoyoient sa retraite, s'étoient renforcés, jusqu'au nombre de 20,000 hommes, d'un ramas de nations barbares, et de quelques troupes réglées qui leur étoient venues de Moravie: ils occupèrent la veille

toutes les hauteurs qui étoient sur le chemin du margrave et y établirent trois batteries qui tiroient en écharpe, dont les troupes prussiennes furent fort incommodées dans leur marche. Le margrave, sans s'embarrasser des obstacles que l'ennemi lui opposoit, s'empara des hauteurs voisines et des défilés les plus considérables avec quelques bataillons; et au débouché des gorges, il forma les régimens de Gesler et de Louis cavalerie, qui tombèrent avec toute l'impétuosité possible sur le régiment d'Ogilvi, en taillèrent en pièces la plus grande partie, puis fondirent sur celui d'Esterhazi, qui faisoit la seconde ligne, le passèrent au fil de l'épée; et après s'être ralliés, attaquèrent les dragons de Gotha, qui devoient soutenir cette infanterie autrichienne, les mirent en déroute et firent un grand massacre des fuyards. Les ennemis laissèrent plus de 800 morts sur la place; leurs troupes irrégulières, qui étoient spectatrices de ce combat, ayant vu le triste sort des troupes réglées, s'enfuirent dans le bois en jetant des cris affreux. Le margrave donna dans cette journée des marques de valeur dignes du sang de son grand-père,

l'électeur Fréderic Guillaume. Le général de Schwérin, en chargeant à la tête de cette cavalerie qui défit tout de suite trois corps différens, s'acquit une réputation d'autant plus éclatante, qu'elle servit d'époque à celle de la cavalerie prussienne. C'est une chose étonnante que la promptitude avec laquelle l'audace ou la terreur se communique à la multitude. L'année 1741 la cavalerie des Prussiens étoit le corps le plus lourd, et en même-temps le moins animé qu'il y eût dans les armées européennes; en l'exerçant, en lui donnant de l'adresse, de la vivacité et de la confiance dans ses propres forces, il en fit l'essai; il réussit et devint audacieux. Les peines, les récompenses, le blâme et la louange, employés à propos, changent l'esprit des hommes et leur inspirent des sentimens dont on les auroit crus peu susceptibles dans l'état abruti de leur nature; joignez à cela quelques grands exemples de valeur qui les frappent, comme celui que nous venons de rapporter: alors l'émulation gagne les esprits, l'un veut l'emporter sur l'autre, et des hommes ordinaires deviennent des héros. Les talens sont

souvent engourdis par une espèce de léthargie; des secousses fortes les réveillent, et ils s'évertuent et se développent. Le mérite estimé et récompensé excite l'amour propre de ceux qui en sont les témoins. Dans l'ancienne Rome les couronnes civiques et murales, et surtout les triomphes, aiguillonnoient ceux qui pouvoient y prétendre. Il étoit donc nécessaire d'exalter dans l'armée la glorieuse action de Jaegerndorff. Le margrave, le général Schwérin et ceux qui s'y étoient signalés, furent reçus comme en triomphe; la cavalerie attendoit avec impatience l'occasion d'égaler, même de surpasser ces héros; tous brûloient de l'ardeur de combattre et de vaincre. Sous ces heureux auspices toute l'armée fut rassemblée le 28 de Mai dans le camp de Frankenstein, à l'exception des troupes qui gardoient les places, et d'un corps de 6 bataillons et de 20 escadrons avec lesquels Mr de Hautcharmoy faisoit face à Esterhazi, pouvant se retirer dans les forteresses de Cosel, de Brieg et de Neisse, au cas que la supériorité de l'ennemi l'y forçât.

CHAPITRE XIII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème ; ce qui s'y passa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Silésie.

La situation du Roi étoit toujours critique. La politique lui présentoit des abymes, la guerre des hasards, et les finances un épuisement de ressources presque total. C'est dans ces occasions où l'ame doit déployer sa force, pour envisager d'un oeil ferme les dangers qui l'entourent; où il ne faut point se laisser troubler par les fantômes de l'avenir, et se servir de tous les moyens possibles ou imaginables de prévenir sa ruine, lorsqu'il en est encore temps; surtout ne pas s'écarter des principes fondamentaux sur lesquels on a établi son système militaire et politique. Le projet de campagne du Roi étoit réglé; cependant, pour ne rien négliger, il s'adressa à ses alliés. Il employa, dans cette négociation, tout le feu imaginable, afin d'essayer d'en tirer des secours. La France étoit la seule puissance dont

il pût attendre quelque chose. Le Roi lui fit représenter l'impossibilité où il se trouvoit de soutenir long-temps cette guerre, dont tout le fardeau pesoit sur lui: il la somma de remplir ses traités à la lettre; et comme l'ennemi se préparoit à faire une invasion dans ses états, il pressoit Louis XV de lui donner l'assistance qu'il lui devoit dans ce cas, ou de faire une diversion réelle, qui lui procurât quelque soulagement. Le ministère françois parut peu touché de ces représentations; il les traita à la légère, et voulut que la bataille de Fontenoy et la prise de quelques places en Flandre passassent pour une diversion considérable. Le Roi s'adressa encore directement à Louis XV; il lui marqua le peu de satisfaction qu'il avoit de la froideur des ministres de Versailles; qu'il se trouvoit dans une situation désagréable et embarrassante, où il s'étoit mis par amitié pour sa Majesté très-chrétienne; qu'il croyoit que ce prince lui devoit quelque retour pour l'avoir secondé dans un moment où les Autrichiens commençoient à faire des progrès en Alsace; que la bataille de Fontenoy et la prise de Tournay étoient à la vérité des événemens

glorieux pour la personne du Roi et avantageux à la France, mais que pour l'intérêt direct de la Prusse, une bataille gagnée aux bords du Scamandre ou la prise de Peckin seroient des diversions égales. Le Roi ajouta que les François occupoient à peine 6000 Autrichiens en Flandre, et que le péril où il se trouvoit, l'empêchoit de se contenter de belles paroles, et l'obligeoient à demander instamment des effets plus réels. La comparaison du Scamandre et de Peckin déplurent au Roi très-chrétien; son humeur perça dans la lettre par laquelle il répondit au roi de Prusse; et celui-ci se piqua, à son tour, du ton de hauteur et de froideur qui caractérisoit cette réponse.

Pendant ces altercations, nuisibles à l'union qui doit règner entre des alliés, les Autrichiens étoient à la veille de commencer leurs opérations de campagne. Leur armée, composée des troupes de la Reine et de celles de Saxe, s'approchoit insensiblement des frontières de la Silésie. Les Autrichiens étoient venus de Koenigsgraetz et des environs de Jaromirz, et les Saxons de Bunzlau et de Koenigshoff; ils se joignirent à Trautenau, d'où ils avancèrent à Schatzlar. Ils

ne pouvoient guère s'arrêter en chemin ; on pouvoit calculer leurs mouvemens à peu de chose près ; il étoit donc temps d'avertir à Landshut le général Winterfeld de se retirer à l'approche de l'ennemi, en se repliant sur le corps de Du Moulin, et de poursuivre ensuite tous deux leur retraite jusqu'à Schweidnitz, en semant, le plus adroitement qu'ils pourroient, le bruit des préparatifs qu'on faisoit pour abandonner le pied des montagnes et pour se mettre sous le canon de Breslau. Le double espion dont nous avons parlé d'avance, recueillit avidement ces bruits, et se hâta de confirmer lui-même au prince de Lorraine la retraite des Prussiens qu'il lui avoit annoncée quelque temps auparavant. Les ruses servent souvent mieux à la guerre que la force ; il ne faut pas les prodiguer, de peur qu'elles ne perdent leur mérite, mais en réserver l'usage pour les occasions importantes ; et lorsque les nouvelles qu'on fait parvenir à l'ennemi flattent ses passions, on est presque sûr de l'entraîner dans le piege qu'on lui prépare. Comme Winterfeld et Du Moulin avoient une marche d'avance sur l'ennemi, ils se replièrent sur Schweidnitz,

sans avoir souffert dans cette marche. L'armée du Roi quitta Frankenstein, et occupa, le 29 Mai, le camp de Reichenbach, d'où elle n'avoit qu'une petite marche jusqu'à Schweidnitz; elle passa cette forteresse le 1 de Juin; les corps de Du Moulin et de Winterfeld firent son avant-garde et occupèrent la hauteur de Strigau en deça du Strigauer-Wasser. Mr de Nassau avec son corps garnit le Nonnen-Busch, et l'armée se campa dans la plaine qui est entre Jauernick et Schweidnitz, de sorte qu'un terrain de deux milles qui sépare Strigau de Schweidnitz, étoit occupé par une ligne presque continue de troupes prussiennes; cette position mettoit le Roi à portée de se procurer les plus grands avantages. Le général Wallis, qui commandoit l'avant-garde des ennemis, et Nadasti furent les premiers qui se présentèrent sur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine avoit pénétré en Silésie par Landshut; delà il avoit poursuivi sa marche sur Reichenau, d'où il se transporta à Hohen-Hennersdorff. Il pouvoit de ce camp descendre dans la plaine par quatre chemins, savoir: Fribourg, Hohen-Friedberg, Schwinahaus et Cauder. Le Roi fut reconnoître

ces environs, pour examiner les lieux et le terrain où il pourroit placer son armée, et il employa trois jours à faire préparer les chemins, afin qu'aucun empêchement n'arrêtât ses troupes, et qu'elles pussent voler à l'ennemi, lorsqu'il paroîtroit dans la plaine; c'étoit ôter au hasard tout ce que la prudence lui pouvoit dérober. Le 2 de Juin les généraux autrichiens et saxons tinrent conseil de guerre auprès du gibet de Hohen-Friedberg. Quoiqu'ils eussent de cette hauteur la vue sur toute la plaine, ils n'apperçurent que de petits corps de l'armée prussienne. La partie la plus considérable étoit couverte par le Nonnen-busch, et par des ravins, derrière lesquels on s'étoit placé exprès pour tenir l'ennemi dans l'ignorance des forces prussiennes, et pour le confirmer dans l'opinion où il étoit qu'il entroit dans un pays où il ne trouveroit aucune résistance. Le prince de Lorraine choisit le village de Langenoels pour s'y camper le lendemain. Wenzel Wallis eut ordre de s'emparer en même-temps du magasin de Schweidnitz avec son avant-garde, et delà il devoit poursuivre les Prussiens à Breslau. Le duc de Weissenfels avec ses saxons devoit

prendre Strigau et delà se porter sur Glogau, pour en faire le siège. Le prince de Lorraine avoit oublié, dans son projet, qu'il auroit à combattre une armée de 70,000 hommes, bien résolus à ne lui pas abandonner un pouce de terrain sans l'avoir défendu jusqu'à l'extrémité. Ainsi les desseins des Autrichiens et des Prussiens se croisoient, comme des vents contraires qui assemblent des nuages dont le choc produit la foudre et le tonnerre. Le Roi visitoit tous les jours ses postes avancés; il étoit le 2 sur une hauteur devant le camp de Du Moulin, dont on découvroit toute la campagne, les hauteurs de Furstenstein et même un bout du camp autrichien près de Reichenau. Le Roi s'y étoit arrêté assez long-temps, lorsqu'il vit une nuée de poussière qui s'élevoit dans les montagnes, qui avançoit et descendoit dans la plaine et qui alloit en serpentant de Cauder à Fegebeutel et Ronstock : la poussière tomba ensuite, et l'on apperçut distinctement l'armée des Autrichiens qui étoit sortie des montagnes sur huit grandes colonnes; leur droite s'appuyoit au ruisseau de Strigau, et tiroit delà vers Ronstock et Hausdorff; les Saxons, qui

faisoient la gauche, s'étendoient jusqu'à Pilgrimshain. Mr Du Moulin reçut aussitôt ordre de lever le camp à 8 heures du soir, de passer le ruisseau de Strigau et de se poster sur un rocher devant la ville, où il y a une carrière de topaze et qui en a pris son nom. L'armée se mit en mouvement le soir à 8 heures, filant sur la droite en deux lignes et observant le plus grand silence ; il étoit même défendu au soldat de fumer. La tête des troupes arriva à minuit auprès des ponts de Strigau, où l'on attendit que tous les corps fussent bien serrés ensemble. Le 4 Juin, à 2 heures du matin, le Roi rassembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner la disposition du combat; nous l'omettrions, si tout ce qui a rapport à une bataille décisive, ne devenoit de conséquence. Voici cette disposition: L'armée se mettra incessamment en marche par la droite sur deux lignes; elle passera le ruisseau de Striegau; la cavalerie se mettra en bataille vis-à-vis de la gauche de l'ennemi du côté de Pilgrimshain; le corps de Du Moulin couvrira sa droite; la droite de l'infanterie se formera à la gauche de la cavalerie, vis-à-vis des bosquets de Ronstock;

la cavalerie de la gauche s'appuyera au ruisseau de Strigau, gardant au loin à dos la ville de ce nom; 10 escadrons de dragons et 20 de housards, qui composent la réserve, se posteront derrière le centre de la seconde ligne, pour être employés où il sera besoin; derrière chaque aile de cavalerie un régiment de housards se formera en troisième ligne, pour garantir le dos et le flanc de la cavalerie, si le terrain va en s'élargissant, ou pour servir à la poursuite: la cavalerie chargera impétueusement l'ennemi l'épée à la main; elle ne fera point de prisonniers dans la chaleur de l'action; elle portera ses coups au visage; après avoir renversé et dispersé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera sur l'infanterie ennemie et la prendra en flanc ou à dos, selon que l'occasion s'en présentera; l'infanterie prussienne marchera à grands pas à l'ennemi: pour peu que les circonstances le permettent, elle fondra sur lui avec la bayonnette; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à 150 pas; si les généraux trouvent quelque village sur les ailes ou devant le front de l'ennemi qu'il n'ait pas garni, ils l'occuperont et le borderont extérieurement

d'infanterie, pour s'en servir, si les circonstances le permettent, à prendre l'ennemi en flanc; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maisons ni dans des jardins, pour que rien ne les gêne, et ne les empêche de poursuivre ceux qu'ils auront vaincus. Dès que chacun fut de retour à son poste, l'armée s'ébranla. A peine la tête commençoit-elle à passer le ruisseau, que Mr Du Moulin fit avertir qu'ayant apperçu de l'infanterie ennemie vis-à-vis de lui sur une éminence, il avoit corrigé sa position; qu'il avoit pris par sa droite, pour se former sur une hauteur opposée à l'autre et par laquelle il débordoit même la gauche de l'ennemi. C'étoit des saxons qu'il voyoit, qui, ayant eu ordre de prendre la ville de Strigau, furent fort étonnés de trouver des Prussiens devant eux. Le Roi se hâta d'établir une batterie de 6 pièces de 24 sur ce mont Topaze, laquelle fut très-utile par la grande confusion qu'elle mit dans les ennemis. Les Saxons venoient avec tous leurs corps pour soutenir l'avant-garde qui devoit prendre Strigau; ils reçurent cette canonade, à laquelle ils ne s'attendoient pas; en même-temps l'aile droite de la cavalerie prus-

sienne

sienne se forma sous cette batterie, les gardes du corps joignant le corps de Du Moulin, et la gauche de l'aile aboutissant à ces bouquets du bois de Ronstock. Les Prussiens, après deux charges consécutives, culbutèrent la cavalerie saxonne, qui s'enfuit à vau de route, et les gardes-du-corps taillèrent en pièces ces deux bataillons d'infanterie qui s'étoient présentés au commencement de l'affaire devant Mr Du Moulin. Alors les grenadiers prussiens et le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie saxonne dans ces bouquets de bois où elle commençoit à se former; ils les poussèrent, et les délogèrent d'une digue où ils vouloient se réformer; delà ils traversèrent un étang pour attaquer la seconde ligne sur un terrain marécageux : ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé aussi vîte : les Saxons furent encore obligés de s'enfuir; leurs généraux rallièrent quelques bataillons en forme de triangle sur une hauteur, pour couvrir leur retraite ; mais la cavalerie prussienne de la droite, déjà victorieuse, se présenta sur leur flanc, en même-temps que l'infanterie prussienne déboucha du bois pour les assaillir. Mr

de Kalckstein vint encore avec quelques troupes de la seconde ligne, qui débordoit de beaucoup les Saxons; ils virent l'extrémité où ils étoient, n'attendirent pas l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Les Saxons furent ainsi totalement battus, avant que la gauche de l'armée fût entièrement formée. Il se passa bien un gros quart d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avoit averti le prince de Lorraine à Hausdorf, où il avoit son quartier, du feu de canon et des petites armes qu'on entendoit; il crut bonnement que c'étoient les Saxons qui attaquoient Strigau, et n'en tint aucun compte; on lui dit enfin que les Saxons étoient en fuite et que tous les champs en étoient parsemés; surquoi il s'habilla à la hâte et ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchoient donc à pas comptés dans la plaine, entre le ruisseau de Strigau et les bosquets de Ronstock, qui n'est coupée que par des fossés qui séparent les possessions des paysans. Dès que le margrave Charles et le prince de Prusse furent à portée des ennemis, ils les chargèrent si vivement, qu'ils plièrent. Les grenadiers des

Autrichiens se servirent avec intelligence de ces fossés dont nous avons fait mention, et ils auroient pu mettre de la règle dans leur retraite, si le régiment des gardes ne les eût chassés deux fois à coups de bayonnette. Le régiment de Hacke, celui de Bévern et tous ceux qui furent au feu, se distinguèrent par des actions de valeur. Comme il n'y avoit plus d'ennemis devant la droite, le Roi fit faire un quart de conversion, pour se porter sur le flanc gauche et derrière les Autrichiens; cette droite brossa dans les bois et dans les marais de Ronstock, et lorsqu'elle en sortit pour attaquer l'ennemi, la gauche des Prussiens avoit déjà gagné un terrain considérable. La cavalerie de cette gauche avoit essuyé un contre-temps: à peine Kiau avec sa brigade de 10 escadrons avoit-il passé le pont du ruisseau de Strigau, qu'il se rompit. Kiau prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie avec la sienne, le général de Ziethen le joignit avec la réserve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui résister, et donna à Mr de Nassau, qui commandoit cette gauche, le temps de la faire passer à gué. Dès que Mr de Nassau eut formé son aile, il donna sur ce

qu'il y avoit encore de cavalerie ennemie devant lui et la mit en déroute. Le général Polentz contribua beaucoup à ce succès ; il s'étoit glissé avec son infanterie dans le village de Fegebeutel, d'où il enfiloit la cavalerie autrichienne ; quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mit en confusion et prépara sa défaite. Mr de Gesler, qui commandoit la seconde ligne, voyant qu'il n'y avoit là aucun laurier à cueillir, se tourna vers l'infanterie prussienne, et trouvant les Autrichiens en confusion, il fit ouvrir l'infanterie pour y passer, et se formant sur trois colonnes, il fondit sur ces Autrichiens avec une vivacité incroyable, les dragons en massacrèrent un grand nombre ; ils firent prisonniers 21 bataillons des régimens de Marchal, Graun, Tungen, Traun, Colowrad, Wurmbrand et d'un régiment encore dont le nom nous manque : il y en eut beaucoup de tués ; et cependant on fit 4000 prisonniers et on s'empara de 66 drapeaux. Un fait aussi rare, aussi glorieux, mérite d'être écrit en lettres d'or dans les fastes prussiens. Un général de Schwérin (cousin de celui de Jaegerndorff) et une infinité d'officiers que leur grand nombre nous

empêche d'indiquer, y acquirent un nom immortel. Cette belle action se fit en même-temps que la droite des Prussiens se portoit sur le flanc du prince de Lorraine; ce qui rendit le désordre de ses troupes complet: tout se débanda et s'enfuit dans la plus grande confusion vers les montagnes. Les Saxons se retirèrent par Seyffersdorf; le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Kauder et leur aile par Hohenfriedberg, où heureusement Wallis et Nadasti étoient venus pour couvrir leur retraite: les Prussiens les poursuivirent jusque sur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées que les Prussiens remportèrent en cette journée, furent, en fait de prisonniers: 4 généraux, 200 officiers et 7000 hommes: en fait de drapeaux, timbales, canons, etc. 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timbales et 60 canons. Le champ de bataille étoit jonché de morts; les ennemis y perdirent 4000 hommes, parmi lesquels il y avoit quelques officiers de marque. La perte de l'armée prussienne, en morts et blessés, alloit à peine à 1800 hommes. Quelques officiers, qui devinrent dans cette journée les victimes de la patrie,

en méritèrent les regrets; de ce nombre furent le général Truchsès, les colonels Massow, Schwérin et During.

Ce fut là la troisième bataille qui se donna pour décider à qui appartiendroit la Silésie, et ce ne fut pas la dernière. Quand les souverains jouent des provinces, les hommes sont les jetons qui les payent. La ruse prépara cette action, et la valeur l'exécuta. Si le prince de Lorraine n'avoit pas été trompé par ses espions, qui l'étoient eux-mêmes, il n'auroit jamais donné aussi grossièrement dans le piège qui lui étoit préparé; ce qui confirme la maxime, de ne jamais s'écarter des principes que l'art de la guerre prescrit, et de la circonspection qui doit obliger tout général qui commande à suivre invariablement les règles que la sureté exige pour l'exécution de ses projets. Lors même que tout semble favoriser les projets que l'on médite, le plus sûr est toujours de ne pas assez mépriser son ennemi pour le croire incapable de résistance. Le hasard conserve toujours ses droits. Dans cette action même un quiproquo pensa devenir funeste aux Prussiens. Au commencement du combat, le Roi tira dix batail-

lons de sa seconde ligne sous les ordres du lieutenant général de Kalckstein, pour renforcer le corps de Du Moulin, et il envoya un de ses aides de camp pour avertir le margrave Charles de prendre le commandement de la seconde ligne d'infanterie pendant l'absence de Mr de Kalckstein. Cet officier, peu intelligent, dit au margrave de renforcer la seconde ligne de sa brigade, qui étoit à l'extrémité de la gauche. Le Roi s'apperçut à temps de cette bévue, et il la redressa avec promptitude. Si le prince de Lorraine avoit profité de ce faux mouvement, il auroit pu prendre en flanc la gauche des Prussiens qui n'étoit pas encore appuyée au ruisseau de Strigau, tant le sort des états et la réputation des généraux tient à peu de chose. Un seul instant décide de la fortune. Mais il faut avouer, vu la valeur des troupes qui combattirent à Friedberg, que l'état ne couroit aucun risque; il n'y eut aucun corps de repoussé: de 64 bataillons 27 seulement furent au feu et remportèrent la victoire. Le monde ne repose pas plus surement sur les épaules d'Atlas, que la Prusse sur une telle armée.

Il ne doit pas paroître surprenant que l'on ne poursuivît pas les Autrichiens avec plus d'ardeur. La nuit du 3 au 4 avoit été employée à marcher à l'ennemi. La bataille, quoique courte, avoit été une suite d'efforts continuels; les munitions de guerre étoient épuisées; les équipages et les munitions de guerre et de bouche étoient à Schweidnitz: il falloit les conduire à l'armée. L'arrière-garde du prince de Lorraine étoit composée des corps de Wallis et de Nadasti qui n'avoient point combattu; ils occupoient les hauteurs de Hohen-Friedberg, dont il auroit été téméraire de vouloir les déloger: les Prussiens occupoient la hauteur de Kauder; mais celle de Hohen-Friedberg étoit à leur gauche; il ne falloit donc pas perdre, par une foule imprudente, ce qu'on avoit gagné par la sagesse. Le lendemain Mrs Du Moulin et Winterfeld furent détachés à la poursuite de l'ennemi; ils atteignirent le prince de Lorraine auprès de Landshut. Ce prince ne les attendit pas; il leva son camp à leur approche, et chargea Nadasti de couvrir sa retraite. Winterfeld attaqua ce dernier, le mit en fuite et le poursuivit jusqu'aux frontières de la

Bohème, après lui avoir tué 200 hommes et pris 130 prisonniers. Mr Du Moulin occupa le camp même que les Autrichiens venoient d'abandonner. Après cette victoire, le Roi rappela Cagnoni, son ministre de Dresde. Bulau, accrédité à Berlin de la part du roi de Pologne, fut obligé d'en partir, ainsi qu'un résident de Saxe de Breslau. Le Roi déclara qu'il regardoit l'invasion des Saxons en Silésie comme une rupture ouverte.

L'armée suivit le 6 le corps de Du Moulin et se porta sur Landshut. Lorsque le Roi y arriva, il fut entouré d'une troupe de 2000 paysans, qui lui demandèrent la permission d'égorger tout ce qui étoit catholique dans cette contrée. Cette animosité venoit de la dureté des persécutions que les protestans avoient souffertes de la part des curés dans le temps de la domination autrichienne, où l'on avoit ôté les églises aux luthériens, pour les donner à des prêtres catholiques. Le Roi étoit bien éloigné de leur accorder une permission aussi barbare. Il leur dit qu'ils devoient plutôt se conformer aux préceptes de l'Ecriture, bénir ceux qui les offensoient, prier Dieu pour ceux qui les

persécutoient, afin d'hériter le royaume des cieux. Les paysans lui répondirent qu'il avoit raison et se désistèrent de leur cruelle prétention. L'avant-garde avança jusqu'à Starkstadt, où elle apprit que les ennemis avoient quitté Trautenau et qu'ils défiloient à Jaromirz; sur cela elle se posta à Scalitz. L'armée prit le chemin de Friedland et de Nachod, qui étoit plus commode pour les subsistances; après quoi elle déboucha des montagnes et se déploya le long de la Métau, petit ruisseau dont les bords sont escarpés, qui vient de Neustadt et va se jeter dans l'Elbe auprès de Pless. Le camp des Autrichiens étoit derrière l'Elbe entre Schmirgitz et Jaromirz. Nadasti, dont le corps étoit environ de 6000 hommes, fit mine de disputer à l'avant-garde prussienne le passage de la Métau; mais Mr de Lehwald chassa les Hongrois sans effusion de sang, passa le ruisseau et se campa à un quart de mille à l'autre bord. Le lendemain l'avant-garde fut renforcée de 11 bataillons et se porta à Caravalhota, d'où le Roi, se mettant à sa tête, poussa jusqu'à Koenigsgraetz et occupa le terrain entre Ruseck qui est vers l'Elbe et Divetz qui est sur l'Adler; ce ruis-

seau-ci vient des montagnes de Glatz et se jette dans l'Elbe auprès de Koenigsgraetz. L'armée, sous le commandement du prince Léopold, se campa à un quart de mille derrière l'avant-garde. Ces mouvemens obligèrent le prince de Lorraine à s'approcher de Koenigsgraetz. Il se posta sur une hauteur au confluent de l'Adler et de l'Elbe vis-à-vis des Prussiens; il avoit appuyé sa droite à un marais, sa gauche se recourboit vers Pardubitz, et à dos il avoit une forêt de deux milles qui s'étend vers Holitsch: ce prince avoit établi, moyennant trois ponts sur l'Adler, sa communication avec Koenigsgraetz, où il tenoit un détachement de 800 hommes; il fit élever une redoute devant la ville sur une petite hauteur qui en défendoit l'approche aux Prussiens. Sa position étoit inattaquable; le Roi se borna à garnir d'infanterie les villes de Jaromirz et de Smirgitz, pour tenir l'Elbe par des détachemens de dragons et de housards, et pour assurer et protéger ses fourrages. A voir ces deux armées rangées autour de Koenigsgraetz, on auroit dit que c'étoit un même corps qui en formoit le siége. Cependant l'avant-garde et le corps de bataille

des Prussiens étoient si avantageusement placés, qu'il auroit été impossible à l'ennemi de les entamer. On auroit pu tenter quelque entreprise sur Koenigsgraetz, et il auroit été possible de prendre la ville; mais qu'auroit-on gagné? La ville n'avoit ni fortifications, ni magasins, et l'on auroit été obligé de l'abandonner tôt ou tard; ç'auroit été verser du sang inutilement. Ceux qui ne jugeoient que superficiellement des choses, croyoient que dans cette heureuse situation, le Roi devoit changer le projet de campagne qu'il avoit fait à Neisse et que ses vues devoient s'étendre avec sa fortune. Il n'en étoit pas ainsi cependant. La bataille de Friedberg avoit sauvé la Silésie : l'ennemi étoit battu; mais il n'étoit pas détruit: cette bataille n'avoit pas applani les montagnes de la Bohème par lesquelles étoient obligés de passer les vivres pour l'armée. On avoit perdu l'année 1744 les caissons des vivres; les subsistances ne pouvoient donc arriver au camp que sur des chariots de paysans de la Silésie. Depuis le départ du margrave de la haute Silésie, les Hongrois avoient surpris la forteresse de Cosel, et ils étendoient leurs courses jusqu'au

voisinage de Schweidnitz et de Breslau ; ils alloient se porter sur les derrières de l'armée et en intercepter les subsistances ; d'ailleurs le Roi ne pouvoit s'éloigner que de dix ou quinze milles de Schweidnitz, d'où il ne recevoit des vivres que de cinq en cinq jours. S'il avoit voulu transporter le théâtre de la guerre en Saxe, il auroit abandonné la Silésie à la discrétion des Autrichiens. Tant de considérations importantes firent que ce prince resta ferme dans son premier projet, c'est-à-dire d'affamer les frontières de la Bohème, pour empêcher l'ennemi d'y pouvoir hiverner.

Les François firent encore quelques tentatives auprès du roi de Pologne, lui présentant toujours comme une amorce la couronne impériale, à laquelle il avoit renoncé pour longtemps. La seule négociation qui convînt alors aux Prussiens, c'étoit celle avec l'Angleterre ; parce que cette puissance seule pouvoit ménager la paix avec la reine de Hongrie. Le roi d'Angleterre étoit alors à Hanovre, et il avoit mené le lord Harrington avec lui. Le jeune comte de Podewils, qui étoit ministre à la Haye, reçut ordre de se rendre à Hanovre pour

sonder le terrain et voir dans quelles dispositions étoient le lord Harrington et la cour.

Pour ce qui regardoit les opérations de la guerre, il fut résolu de se soutenir le plus longtemps qu'il seroit possible en Bohème, de choisir avec soin les meilleurs camps qu'on pourroit trouver, d'exposer d'autant moins les troupes que Mr de Nassau alloit être détaché pour la haute Silésie afin de reprendre Cosel, et d'affecter en toutes les occasions les démonstrations d'une guerre offensive, pour en imposer à l'ennemi et lui cacher le véritable dessein que l'on avoit de ne rien donner au hasard. Mr de Nassau partit le 25 de Juin avec 12,000 hommes; il passa par Glatz et Reicheinstein, et rejeta d'abord les Hongrois sur Neustadt, dont il les délogea avec perte de leur côté; il s'avança ensuite jusqu'à Cosel, et fit les préparatifs du siège. Cette place avoit été prise par la perfidie d'un officier de la garnison qui déserta: ce traître apprit aux ennemis que le fossé n'étoit pas perfectionné et qu'il étoit guéable à l'angle d'un bastion qu'il leur indiqua. Avec 2000 pandours il passa le fossé, escalada le bastion et la place, dont Foris étoit

commandant ; il y eut quelque monde de massacré ; le reste au nombre de 350 hommes fut fait prisonnier ; cela arriva deux jours après que le margrave eut évacué la haute Silésie.

Pendant que Mr de Nassau étoit ainsi occupé dans la haute Silésie, le Roi mettoit tous ses soins à faire subsister les troupes. Pour cet effet il détacha sa grosse cavalerie vers Opotschna, qui étoit à un demi-mille à la gauche des deux corps de l'armée prussienne : toutes les nuits cette cavalerie donnoit l'alarme au prince de Lorraine, pour éprouver sa contenance, souvent assez mauvaise, et pour le confirmer dans l'opinion que le Roi méditoit quelque grand dessein, qu'il exécuteroit à l'improviste. Les Autrichiens furent entretenus dans ces inquiétudes pendant quatre semaines. Le Roi avoit sur sa gauche un détachement à Hohenbruch ; et par la jalousie que ce camp donnoit aux ennemis, ils craignoient d'être attaqués par derrière. Réellement les Prussiens pouvoient se porter sur Reichenau et sur Hohenmauth, et le prince de Lorraine se seroit vu contraint de couvrir la Moravie, d'où il tiroit ses vivres. Ses magasins étoient établis en

échelons; le plus voisin étoit celui de Pardubitz; derrière celui-là venoit celui de Chrudim, et plus vers la Moravie celui de Teutschbrod. Si cette marche se fût exécutée, elle dérangeoit toute l'économie des Autrichiens; elle mettoit l'armée du Roi en état de tirer ses farines de Glatz, au lieu de les faire venir de Schweidnitz, ce qui étoit égal. Si le Roi préféroit d'agir vers sa droite, il pouvoit passer l'Elbe non loin de Smirgitz et prendre le camp de Clumetz, qui étoit bon et très-avantageux; il avoit derrière lui de grandes plaines, qui fournissoient des fourrages en abondance: delà il donnoit de la jalousie aux Autrichiens sur Pardubitz, et coupoit en quelque façon la communication des Saxons avec la Lusace. Ce dernier parti fut préféré au premier, surtout à cause des Saxons, le Roi ayant eu vent que le comte de *** méditoit quelque dessein sur la Marche électorale. Pour mieux cacher ses vues à l'ennemi, le Roi détacha Mr de Winterfeld avec 3000 hommes pour le camp de Reichenau, en même-temps que l'armée fit un mouvement sur sa droite pour passer l'Elbe non loin de Jaromirz, où tous ses détachemens la rejoignirent. La

grande

grande armée appuya sa droite sur un bois, où l'on pratiqua un abattis; sa gauche s'appuyoit à l'Elbe auprès du village de Néchanitz, ayant l'avantage des hauteurs et du glacis d'un bout du camp à l'autre. Mr Du Moulin repassa la Métau avec 6 bataillons et 40 escadrons, et se posta à Skalitz, pour assurer la communication des vivres entre Jaromirz et Neustadt, où il y avoit un bataillon en garnison. Peut-être le premier projet dont nous avons parlé auroit-il été meilleur que celui qu'on exécuta. On a su depuis, que le duc de Weissenfels n'auroit pas suivi le duc de Lorraine vers les frontières de la Moravie. De Reichenau à Glatz il n'y a que cinq milles, au lieu qu'il y en avoit dix de Clum à Schweidnitz, ce qui rendoit le transport des vivres plus difficile; mais les hommes font des fautes; et celui qui en fait le moins, a des avantages sur ceux qui en font plus que lui. Tout le temps que l'armée séjourna à Clum ne fut employé qu'à des fourrages de la part des deux armées, et à pousser de part et d'autre des partis pour les empêcher. De tous les officiers autrichiens, il n'y eut que le seul colonel Derchofi qui se signalât à la petite

guerre; il fit quelques prises, que Mr de Fouquet vengea par les partis qu'il envoyoit de Glatz sur les derrières de l'armée autrichienne et qui les désoloient par de fréquentes prises qu'ils faisoient sur eux. Il y avoit un poste détaché à Schmirsitz, qui mit un nouveau stratagème en usage pour intimider les Hongrois qui venoient tirer sur une redoute et sur une sentinelle placée près du pont de l'Elbe; c'est une plaisanterie qui délassera le lecteur de la gravité des matières qu'il a sous les yeux. Quelques sentinelles ayant été blessées par des pandours, les grenadiers de Kalckstein s'avisèrent de faire un manequin, de l'habiller en grenadier et de le placer à l'endroit où étoit la sentinelle; ils faisoient mouvoir cette poupée avec des cordes, de sorte qu'à une certaine distance on la prenoit pour un homme; ils s'embusquèrent en même-temps dans des broussailles voisines. Les pandours arrivent et tirent; le manequin tombe, les voilà qui veulent se jeter dessus; aussitôt part un feu très-vif des broussailles, les grenadiers fondent sur eux et font prisonniers tous ceux qu'ils avoient blessés: depuis ce temps-là ce poste fut tranquille.

Mais revenons à des objets plus importans. Depuis la bataille de Friedberg le prince de Lorraine n'avoit cessé d'importuner la cour pour qu'elle le renforçât. On lui envoya alors 8 régimens, tirés en partie de la Bavière, de l'armée du Rhin, et de la garnison de Fribourg, dont l'échange venoit de se faire avec les François; mais en même-temps que ces secours arrivèrent, le duc de Weissenfels le quitta, ne lui laissant que 6000 saxons, au lieu de 24,000 qu'il y avoit. Voici la raison de cette retraite : le Roi avoit été informé que le roi de Pologne étoit en négociation avec les Bavarois, pour prendre, moyennant des subsides, 6000 hommes de ses troupes à son service. Ces troupes auroient pu faire une fâcheuse diversion dans le Brandebourg. Les voies d'accommodement étoient fermées en Saxe; la seule façon de contenir cette cour étoit celle de l'intimider. Pour cet effet le prince d'Anhalt rassembla ses troupes auprès de Halle; il fut renforcé par 4 régimens d'infanterie et 3 de cavalerie que Mr de Gessler lui mena de Bohème. Les Saxons pouvoient s'attendre que le prince d'Anhalt agiroit offensivement contre

eux; ce corps étoit assez fort pour les subjuguer. Un manifeste parut en même-temps, dans lequel on déclaroit que le Roi ayant devant lui l'exemple de la reine de Hongrie, qui avoit traité en ennemis les alliés et les troupes auxiliaires du défunt Empereur, savoir : les Hessois, les Palatins et les Prussiens; que le Roi, dis-je, se croyoit autorisé à traiter également en ennemis les Saxons, auxiliaires de la reine de Hongrie, et à leur faire éprouver tout le mal qu'ils avoient fait ou médité de faire aux états du Roi. Le prince d'Anhalt avoit déjà le bras levé; il alloit frapper, lorsque la signature de la convention de Hanovre suspendit le coup qu'il alloit porter.

Il faut se souvenir que les François n'avoient accompli aucun des articles du traité de Versailles; qu'ils refusoient tout secours aux Prussiens; que la retraite du prince de Conti abandonnant le trône impérial au premier occupant, les François rompoient tous les liens qui les unissoient aux princes d'Allemagne. Il faut joindre à ces raisons une raison plus forte encore, l'épuisement total des finances. Ces motifs portèrent le Roi à négocier la paix; la convention de Hanovre avoit pour base la paix de

Breslau, et le roi George s'engageoit de plus d'en procurer la garantie de la part de toutes les puissances de l'Europe à la paix générale. Le Roi promettoit de son côté de reconnoître empereur le grand duc de Toscane. George, après avoir été long-temps balloté entre ses ministres de Hanovre et le lord Harrington, signa ce traité le 22 Septembre. Il paroissoit alors que la pacification de l'Empire suivroit immédiatement la convention de Hanovre : mais il ne suffisoit pas d'avoir calmé les passions du roi d'Angleterre ; il y avoit des ennemis plus irréconciliables qui vouloient abattre la puissance naissante des Prussiens. *** à Dresde, et Bartenstein à Vienne jugeoient que le moment en étoit venu, et ils vouloient profiter des circonstances qu'ils croyoient leur être favorables. La couronne impériale rehaussoit la fierté de la cour de Vienne, et le désir de partager les dépouilles d'un ennemi donnoit de la fermeté à celle de Dresde.

Il sera peut-être nécessaire, pour l'intelligence des faits, de rapporter de quelle manière la dignité impériale retourna à la nouvelle maison d'Autriche. Depuis la paix de Fussen,

le comte de Ségur avoit pris le chemin du Necker, pour se joindre au prince de Conti. Mr de Bathyani le suivit et traversa l'Empire, afin de se joindre au corps du duc d'Aremberg, qui avoit son quartier à Weilbourg. La France auroit dû dans ce moment faire les derniers efforts pour empêcher cette jonction; mais elle n'agissoit pas. Le prétexte de la guerre étoit d'empêcher que la dignité impériale ne rentrât dans la nouvelle maison d'Autriche: la France devoit donc rassembler des forces aux environs de Francfort, ce qui l'auroit rendue maîtresse de l'élection; il falloit autoriser le prince de Conti à chasser le duc d'Aremberg du voisinage de cette ville, et empêcher surtout sa jonction avec Mr de Bathyani, qui donnoit une supériorité marquée aux Autrichiens sur les François. Louis XV et le prince de Conti avoient souvent assuré le Roi dans leurs lettres, qu'au risque d'une bataille ils s'opposeroient à l'élection du grand Duc; c'étoient de belles paroles. La bataille ne se donna point. Le prince de Conti fut obligé de détacher 15,000 hommes pour la Flandre. Le comte de Traun eut le commandement de l'armée de l'Empire. Il détacha Baerenklau et lui fit passer le Rhin à

Biberich. Le prince de Conti en prit l'alarme; il fit sauter son pont d'Aschaffenbourg, rompre celui de Hoechst, et se retira à Gerau sur le Rhin. Le grand Duc se rendit en personne à son armée. Traun passa le Mein. Baerenklau défit quelques compagnies franches du prince de Conti auprès d'Oppenheim. Sur cela les François n'y tinrent plus. Le prince de Conti repassa le Rhin à Germersheim et à Rheinturkheim. Son équipage fut pris par les ennemis, qui l'inquiétèrent fort dans sa retraite; il se campa à Worms derrière le ruisseau d'Osthofen, se retira de là à Mouterstadt, où il finit une campagne peu glorieuse pour les armes françoises.

La retraite du prince de Conti fut le signal qui fit éclater l'esprit de vertige des princes de l'Empire et leur attachement pour la maison d'Autriche. On s'étonne avec raison, en considérant la hauteur et le despotisme avec lesquels cette maison avoit gouverné l'Allemagne, qu'il se trouvât des esclaves assez vils pour se soumettre au joug qu'elle leur imposoit; et cependant le grand nombre étoit dans ces sentimens. Le roi d'Angleterre avoit à sa dispo-

sition tout le collège électoral ; il étoit maître de la diète de l'Empire. L'électeur de Mayence devoit sa fortune à la maison d'Autriche, et n'étoit que l'organe de ses volontés. C'est un ancien usage que le doyen du collège électoral invite les électeurs à la diète d'élection. Après la mort de Charles VII, l'électeur de Mayence s'acquitta de ce devoir et fixa l'ouverture de la diète au 1 de Juin. Le baron d'Erthal, chargé de cette ambassade, se rendit à Prague et fit la même invitation au royaume de Bohème qu'aux autres électeurs, ce qui étoit contraire aux décisions de la dernière diète, qui portoit qu'on laisseroit dormir la voix de Bohème. On avoit craint au commencement de l'année 1745, tant à Vienne qu'à Hanovre, que l'armée du prince de Conti n'empêchât à Francfort les partisans du grand duc de Toscane de lui donner leurs voix, et l'on avoit jeté les yeux sur la ville d'Erfort pour y assembler la diète ; cela aussi étoit contraire aux lois fondamentales du corps germanique, surtout à la bulle d'or : la foiblesse des François sauva cette transgression à la reine de Hongrie. La diète de l'Empire s'assembla donc à Francfort

le 1 de Juin. La France donna l'exclusion au grand Duc; mais l'armée du prince de Conti, qui devoit appuyer cette déclaration, ayant déjà disparu, c'étoit de la part des François un aveu tacite d'impuissance, qui leur aliéna le coeur de tous leurs alliés. Les ministres de Brandebourg et de l'électeur Palatin remirent un mémoire à la diète, lequel demandoit l'examen de trois points: 1. si les ambassadeurs invités par l'électeur de Mayence étoient admissibles à donner leur suffrage? 2. si leurs cours avoient toute la liberté requise selon la bulle d'or? 3. si quelques-uns ne s'en étoient pas privés eux-mêmes, ou par des promesses, ou par vénalité? Le premier de ces points regardoit l'ambassadeur de Bohème, qui ne devoit point être admis; le second désignoit l'ambassadeur palatin, dont le secrétaire avoit été enlevé par les Autrichiens aux portes de Francfort; et presque tout le collège électoral se trouvoit dans le troisième cas. Ils finirent en protestant contre l'assemblée de la diète, qui seroit censée illégale jusqu'au redressement de ces griefs, et se retirèrent. Comme une fausse démarche en entraîne une autre, la cabale autrichienne

passa par-dessus toutes les bienséances; et sans avoir égard à ces protestations, le jour de l'élection fut déterminé au 13 de Septembre. L'ambassadeur brandebourgeois et le palatin se retirèrent à Hanau, en protestant contre cette assemblée illicite et schismatique, dont les résolutions et les opérations devoient être regardées comme nulles.

Le grand Duc fut élu le 13 de Septembre, au grand contentement du roi d'Angleterre et de la reine de Hongrie. Restoit à savoir s'il convenoit mieux au Roi de reconnoître purement et simplement le nouvel Empereur, ou de lui rompre entièrement en visière, en déclarant qu'il ne reconnoissoit ni élection ni élu. Ce prince tint un juste milieu entre ces deux partis. Il garda un profond silence, parce que, 1°. il ne pouvoit mettre la France en action pour renverser ce qui s'étoit fait à Francfort, et qu'en second lieu reconnoître l'Empereur sans nul besoin, ç'auroit été se priver à la paix du mérite d'une complaisance qu'on pouvoit alors faire valoir. La reine de Hongrie jouissoit déjà paisiblement à Francfort du spectacle de cette couronne impériale

qu'elle avoit placée avec tant de peine sur la tête de son époux; elle laissoit la représentation à l'Empereur, et réservoit pour elle l'autorité; elle n'étoit pas même fâchée qu'on remarquât que le grand Duc étoit le fantôme de cette dignité et qu'elle en étoit l'ame. Cette princesse montra trop de hauteur pendant son séjour à Francfort; elle traitoit les princes comme ses sujets, elle fut même plus qu'impolie à l'égard du prince Guillaume de Hesse. Elle annonçoit ouvertement dans ses discours, qu'elle aimeroit mieux perdre son cotillon que la Silésie; elle disoit du roi de Prusse, qu'il avoit quelques qualités, mais qu'elles étoient ternies par l'inconstance et par l'injustice. Par le moyen d'émissaires secrets, le Roi avoit fait lâcher à Francfort quelques propos de paix, qui furent tous rejetés. La fermeté de l'Impératrice dégénéroit quelquefois en opiniâtreté; elle étoit comme enivrée de la dignité impériale qu'elle venoit de remettre dans sa maison. Uniquement occupée de perspectives riantes, elle croyoit déroger à sa grandeur en entrant en négociation d'égal à égal avec un prince qu'elle accusoit de rebellion. A ce motif de vanité se

joignoient des raisons d'état plus solides. Depuis Ferdinand I les principes de la maison d'Autriche tendoient à établir le despotisme en Allemagne : rien n'étoit donc plus contraire à ce dessein, que de souffrir qu'un électeur acquît trop de puissance ; qu'un roi de Prusse, fortifié des dépouilles de l'empereur Charles VI, employant ses forces contre l'ambition autrichienne, soutînt contre elle, avec trop d'efficace, les libertés du corps germanique.

Voilà les véritables raisons qui empêchèrent la cour de Vienne d'accéder au traité de Hanovre. Le roi de Pologne avoit des raisons différentes. Son objet principal étoit de conserver la couronne de Pologne dans sa maison, et pour s'en assurer davantage, il espéroit par cette guerre gagner une communication de la Saxe en Pologne par la Silésie ; il ambitionnoit la possession du duché de Glogau, ou de plus même, s'il pouvoit l'obtenir, et ***, qui croyoit le roi de Prusse aux abois, ne vouloit point de composition. Les espérances bien ou mal fondées de ces deux cours, empêchèrent que la convention de Hanovre ne devînt alors une paix entre ces trois puissances belligéran-

tes. Cependant le roi d'Angleterre se flattoit, à force d'insister sur la même chose, de ramener enfin l'Impératrice et le roi de Pologne à son sentiment; les assurances qu'il en donnoit au roi de Prusse, firent suspendre l'expédition de Saxe. Dans ces circonstances d'ailleurs, il n'auroit pas été convenable d'embrouiller les affaires plus qu'elles ne l'étoient déjà, et d'entreprendre une nouvelle guerre. Cette modération que le Roi mit dans sa conduite, ne pouvoit tourner qu'à la confusion de ses ennemis, qui tâchoient, en calomniant ses démarches, d'attirer sur lui la haine des souverains de toute l'Europe.

Mais ces mesures que l'on vouloit garder avec la Saxe, n'empêchoient pas de pousser la guerre avec vigueur contre l'Impératrice-reine. On se trompe lorsqu'on croit fléchir son ennemi en le ménageant les armes à la main; les victoires seules le forcent à la paix. C'est ce qui fit qu'on pressa les opérations de Mr de Nassau. Cosel lui opposa une foible résistance; il ouvrit la tranchée du côté de la basse Oder; le feu prit par accident à quelques maisons; ce qui obligea le commandant à se rendre le 6

de Septembre. Mr de Nassau y fit prisonniers 3000 croates, et ne perdit au siège que 45 hommes. Ce général, après avoir ravitaillé la ville et y avoir laissé une garnison de 1200 hommes, se porta sur Troppau avec sa petite armée; de là ses partis mirent à contribution quelques cercles de la Moravie; il eut de petites affaires avec les Hongrois, dont il sortit toujours avec avantage et avec gloire.

Mais il est temps de retourner en Bohème, où nous avons laissé l'armée prussienne au camp de Clum et celle des Autrichiens à celui de Koenigsgraetz. Les ennemis tentèrent deux fois d'emporter de vive force la petite ville de Neustadt, où commandoit le major Tauenzien; mais ils furent toujours repoussés par la valeur de ce digne officier. Ce poste étoit très-important, parce qu'il assuroit la communication de la Silésie. Le prince de Lorraine, qui se croyoit plus fort par les secours qu'il avoit reçus, qu'affoibli par le départ des Saxons, passa l'Adler, et s'établit dans le camp que les Prussiens avoient eu entre Koenigsgraetz et Caravalhota. Les Prussiens firent un mouvement en conséquence; ils mirent l'Elbe devant leur

front, leur droite à Schmirsitz et leur gauche à Jaromirz. Mr Du Moulin garda son poste de Skalitz, et le général Lehwald occupa la hauteur de Pless au confluent de la Métau dans l'Elbe; de sorte que les Prussiens tenoient ces deux rivières. Mr de Valori avoit pris un logement dans le faubourg de Jaromirz; on l'avertit qu'il valoit mieux entrer en ville et il n'en voulut rien croire. Un partisan autrichien, nommé Franquini, qui entretenoit des intelligences avec l'hôte du marquis, tenta de l'enlever. Il se glissa par des granges et des jardins; mais par méprise il enleva le secrétaire au lieu du ministre. Ce secrétaire, nommé d'Arget, eut l'esprit de déchirer toutes ses lettres; pour sauver son maître, il dit qu'il étoit Valori, et ne détrompa Franquini que lorsqu'il n'étoit plus temps de prendre le ministre. Par sa position l'armée prussienne étoit inattaquable. Supposé même que le prince de Lorraine eût voulu tenter le passage de la Métau à l'aide de plusieurs ponts construits sur l'Elbe, le Roi pouvoit se porter derrière l'ennemi et le couper de Koenigsgraetz. Franquini étoit le seul qui donnât quelques inquiétudes pour les vivres; il s'étoit posté dans une forêt nommée

vulgairement le royaume de Silva ; ce bois communique aux chemins de Braunau, Starckstadt et Trautenau ; il tomboit de ce repaire sur les convois qui venoient de la Silésie. Chaque convoi avoit une petite bataille à livrer ; souvent il falloit y envoyer des secours ; cela fatiguoit les troupes, et l'on ne se nourrissoit que l'épée à la main.

L'Impératrice-reine cependant commençoit à s'ennuyer de cette guerre, qui ne décidoit rien. Pressée par le roi d'Angleterre de faire la paix, elle voulut au moins tenter encore la fortune avant de quitter la partie, et donna au prince de Lorraine l'ordre précis d'agir offensivement, et s'il le pouvoit avec avantage, d'engager une affaire générale avec les Prussiens. Pour l'aider dans une entreprise aussi importante, elle lui avoit formé une espèce de conseil, composé du duc d'Aremberg et du prince Lobkowitz ; elle les envoya tous deux à l'armée, se flattant d'avoir pourvu à tout, et que la fortune qui avoit couronné son époux à Francfort, lui gagneroit des batailles en Bohème. On sut bientôt dans le camp prussien que Mrs d'Aremberg et de Lobkowitz avoient

avoient joint le prince de Lorraine, et l'on devina à peu près les intentions de cette princesse. Le prince Lobkowitz, d'un tempérament violent et impétueux, vouloit attaquer et ferrailler sans cesse; il envoyoit tous les jours les housards à la petite guerre, souvent même mal à propos, et s'emportoit lorsque Nadasti ou Franquini avoient essuyé quelque échec. Le prince de Lorraine, qui connoissoit les Prussiens pour avoir fait trois campagnes contre eux, auroit préféré la guerre de chicane à celle qu'on lui ordonnoit de faire; il se seroit contenté de disputer les subsistances, de consumer son ennemi à petit feu et d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui réunis font l'équivalent des plus grands succès. Pour le duc d'Aremberg, appesanti par l'âge, il étoit de l'avis du dernier qui opinoit. Les deux armées n'étoient distantes l'une de l'autre que d'une demi-portée de canon. Le Roi, de sa tente, qui étoit sur une hauteur, voyoit tous les jours les généraux ennemis venir reconnoître sa position : on les auroit pris pour des astronomes, car ils observoient les Prussiens avec de grands tubes; ensuite ils délibéroient en-

semble; mais ils ne pouvoient rien entreprendre contre un camp qui étoit trop avantageux et trop fort pour être brusqué. Bientôt les ennemis donnèrent l'alarme au corps du général Lehwald; 1500 pandours passèrent la Métau pendant la nuit et se retranchèrent sur une hauteur voisine de celle des Prussiens; un essaim de troupes légères devoit les suivre. Mr de Lehwald ne leur en laissa pas le temps; il marcha à eux à la tête de 2 bataillons, les chassa la bayonnette au bout du fusil de leur redoute, leur prit 40 hommes et les fit poursuivre par ses housards. Le pont de la Métau se rompit pendant leur fuite précipitée et plusieurs se noyèrent. Cette belle action de Mr de Lehwald empêcha les Autrichiens d'établir une communication avec Franquini, qui vouloit empêcher les convois d'arriver au camp prussien. Le prince de Lobkowitz ne se rebutoit pas pour avoir manqué quelques projets; il en formoit sans cesse de nouveaux et tenta pour la troisième fois de prendre Neustadt. La ville fut investie le 7 Septembre par 10,000 hommes; le Roi n'en fut informé que le 12. Il envoya incontinent Du Moulin et Winterfeld

à son secours. Winterfeld, avec 300 fantassins du régiment de Schwérin, força le passage d'un bois défendu par 2000 pandours; les Hongrois perdirent 2 canons, et furent jetés dans une espèce de précipice qu'ils avoient derrière leur front. A l'approche des Prussiens, le siège de Neustadt fut levé; ils repassèrent la Métau et se retirèrent dans leur camp. Mr de Tauenzien, enfermé dans une bicoque sans défense, dont la muraille étoit crevassée en beaucoup d'endroits, avoit soutenu 5 jours de tranchée ouverte contre 10000 ennemis qui l'assiégeoient et qui, les deux derniers jours, lui avoient coupé les canaux qui portoient l'eau aux fontaines de la ville : les murailles avoient été battues par dix pièces d'artillerie, qui en avoient fait écrouler un pan considérable. Nous avons vu des places fortifiées par les Vauban et les Coehorn ne tenir pas aussi long-temps à proportion: ce n'est donc pas toujours la force des ouvrages qui défend les places, mais plutôt la valeur et l'intelligence de l'officier qui y commande. Le poste de Neustadt ne pouvoit plus se défendre, depuis que l'eau y manquoit; mais en l'abandonnant on perdoit à l'égard de

la sureté des convois : cependant les fourrages étant tous consumés dans le voisinage, il étoit à propos de changer de position, et l'on ruina les murailles de cette ville. Le 18 Septembre l'armée passa l'Elbe auprès de Jaromirz et se campa à Kowalkowitz, sans que l'ennemi fît le moindre mouvement pour s'y opposer. Il fallut de ce camp détacher le général Polentz avec 1000 chevaux et 3 bataillons, pour couvrir la nouvelle Marche et l'Oder contre un corps de 6000 ulans que le roi de Pologne avoit levé, et qu'il vouloit attirer en Saxe, pour y joindre ses autres troupes ; les autres détachemens rentrèrent dans l'armée et Mr Du Moulin en couvrit la gauche.

Il se fit ce jour-là un feu de joie dans l'armée autrichienne, pour célébrer l'élection du grand Duc ; le nom d'armée impériale réjouissoit les officiers qui la composoient ; deux jours se passèrent en festins, où le vin ne fut pas épargné. Peut-être auroit-ce été le moment d'attaquer ; mais le Roi ne voulut point s'écarter de son plan de campagne. Il résolut donc de transporter son camp à Staudentz ; le chemin qui y conduit, passe par une vallée bor-

dée de bois et de montagnes qui tiennent à la forêt de Silva. Franquini s'embusqua auprès du village de Liebenthal, sur le chemin où la seconde colonne devoit passer. Le prince Léopold, qui la conduisoit, détacha quelques bataillons, qui traquèrent le bois, en même-temps que Mr de Malachowsky, à la tête de quelques centaines de housards, grimpant sur ces rochers escarpés, aida l'infanterie à chasser ce partisan de son embuscade: cette action, la plus hardie que la cavalerie puisse entreprendre, combla Mr de Malachowsky de gloire. Il eut cependant 20 hommes de tués et 40 de blessés dans cette affaire. L'armée n'entra que sur le tard dans le camp de Staudentz. Mr de Lehwald avec son corps occupa Starckstadt, et Mr Du Moulin se rendit à Trautenau avec son détachement, pour couvrir les convois qui venoient de la Silésie. Les Prussiens embrassoient ainsi toute la chaîne des montagnes qui côtoient les frontières de la Silésie depuis Trautenau vers Braunau; cette partie fut radicalement fourragée, et l'ennemi n'auroit pas été en état d'y subsister pendant l'hiver. Cela formoit une barrière qui mettoit jusqu'au prin-

temps prochain la Silésie à couvert d'incursions. Les fourrages se faisoient toutefois avec bien plus de difficulté que dans les plaines, par la nature du terrain coupé et difficile qui environnoit le camp; afin de ne point exposer les troupes à quelque affront, il falloit des convois de 3000 chevaux et de 7 à 8000 hommes d'infanterie pour couvrir les fourrageurs; chaque botte de paille coûtoit un combat. Moratz, Trenck, Nadasti, Franquini étoient tous les jours aux champs; enfin c'étoit une école pour la petite guerre. De tous les officiers autrichiens Franquini étoit celui qui avoit la connoissance la plus exacte des chemins qui vont de Bohème en Silésie; il attaqua avec 4000 pandours entre Schatzlar et Trautenau un convoi de farine escorté par 300 fantassins. Le jeune Moellendorff, aide de camp du Roi, conduisoit ce convoi; il soutint tous les efforts des ennemis, et s'empara d'un cimetière qui dominoit le défilé, d'où il protégea les chariots et se défendit durant trois heures jusqu'à l'arrivée du secours de Du Moulin, qui le dégagea entièrement. Les ennemis laissèrent 40 morts sur la place: la perte de l'escorte fut

légère, à cela près que Franquini détala une trentaine de chariots, dont il emmena les chevaux. Quoique ces petites actions ne soient que des bagatelles, elles font trop d'honneur à la nation et à ceux qui y ont eu part, pour laisser ensevelir dans l'oubli ce qui peut devenir un germe d'émulation pour la postérité. C'étoient chaque jour de nouvelles entreprises de la part de l'ennemi; ayant la faveur du pays, il étoit instruit que le dépôt des vivres et la boulangerie de l'armée étoient établis à Trautenau, et cette connoissance lui suffit pour faire mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuse ville; en trois heures de temps toutes les maisons ne firent plus qu'un monceau de cendres. Comme on avoit eu la précaution de placer les tonneaux de farine dans des caves bien voûtées, il n'y eut de perdu que quelques chariots de bagage que les flammes consumèrent. Cette action inhumaine retomba sur ses auteurs, et l'Impératrice-reine, au lieu d'y gagner, eut en Bohème une ville de plus de ruinée.

Ces tentatives n'étoient que le prélude de ce que la cour de Vienne et ses généraux mé-

ditoient depuis long-temps d'exécuter. Le prince de Lorraine voyoit que les Prussiens se préparoient à quitter la Bohème; il les suivit et vint se camper à Koenigssaal, pour les observer de plus près. Le camp de Staudentz n'avoit pas été pris selon toutes les règles de l'art. Le Roi avoit affoibli son armée par ses détachemens, et il ne lui restoit pas assez de troupes pour remplir l'espace qu'il avoit à garnir. Mr de Nassau étoit dans la haute Silésie, Mr de Polentz dans la nouvelle Marche, Mr Du Moulin à Trautenau, lequel, depuis que Franquini avoit fait quelques tentatives sur Schatzlar, obligé d'y marcher, fut relevé par Mr de Lehwald à Trautenau: il ne restoit après tous ces détachemens que 18,000 hommes dans l'armée que le Roi commandoit, de sorte qu'ils n'occupoient pas tout le terrain que le caprice de la nature avoit formé pour une plus nombreuse armée. Ce corps dominoit en certains endroits les hauteurs voisines; mais la droite étoit entièrement dominée par un monticule que la foiblesse de l'armée ne permettoit pas d'occuper; cependant on avoit placé des gardes de cavalerie et des corps de housards sur ces hauteurs, pour en être maître en cas de

besoin. La cavalerie à la vérité ne pouvoit guère aller à la découverte au delà d'un demi-mille, à cause des bois, des défilés et des gorges des montagnes; l'ennemi en revanche envoyoit tous les jours des partis de 4 à 500 chevaux, qui rodoient autour du camp prussien; ils défiloient, alloient et venoient le long de la forêt de Silva, en tirant vers Marchendorf, où Franquini avoit son petit camp. L'armée autrichienne n'étoit qu'à une marche de celle du Roi, ce qui fit appréhender à celui-ci que le dessein du prince de Lorraine ne fût de gagner Trautenau avant lui. Pour prévenir l'ennemi, qui auroit par là coupé son corps de la Silésie, le Roi résolut de se mettre en marche le lendemain; mais pour être préalablement mieux informé des mouvemens des Autrichiens, il fit partir sur le champ un détachement de 2000 chevaux commandés par le général Katzler, pour aller à la découverte sur les chemins d'Arnau et de Koenigssaal, avec ordre de faire des prisonniers et de prendre des paysans des environs, afin d'avoir des nouvelles de ce qui se passoit dans le camp du prince de Lorraine. Mr de Katzler s'avança avec

sa troupe, et se trouva, sans le savoir, entre deux colonnes d'Autrichiens qui se glissoient dans les forêts pour lui dérober la connoissance de leur marche; il apperçut devant lui un grand nombre de troupes légères, et un corps de cavalerie, de beaucoup supérieur au sien, qui les suivoit; sur quoi il se replia en bon ordre sur le champ et rendit compte au Roi de ce qu'il avoit vu; mais il n'avoit pas vu grand'chose. Les troupes reçurent ordre de se mettre en marche le lendemain à 10 heures, et le 30 de Septembre à quatre heures du matin, pendant que le Roi avoit auprès de lui les généraux du jour, pour leur dicter la disposition de la marche, un officier vint l'avertir que les grandes gardes de la droite du camp découvroient une longue ligne de cavalerie, et qu'autant qu'on en pouvoit juger par l'étendue de la poussière, ce devoit être toute l'armée ennemie; quelques officiers vinrent un moment après rapporter que quelques corps autrichiens commençoient à se déployer vis-à-vis du flanc droit du camp. Sur ces nouvelles les troupes reçurent ordre de prendre incessamment les armes, et le Roi se rendit auprès des grandes

gardes, pour juger par ses propres yeux de l'état des choses et du parti qu'il y avoit à prendre. Il faut, pour se faire une juste idée de la bataille de Sorr, se représenter exactement le terrain sur lequel elle se donna. Dans la position où étoit l'armée avant la bataille, sa droite s'appuyoit à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, et le village de Burckersdorf étoit sur le flanc droit, prenant de Prusenitz au chemin de Trautenau ; il n'étoit point occupé, parce qu'il est situé dans un fond et que les maisons en sont isolées : ce fond bas règnoit depuis le front jusqu'à l'extrémité de la droite, et séparoit le camp d'une hauteur assez élevée, qui s'étendoit du chemin de Burckersdorf à Prusenitz, et sur laquelle on avoit placé les housards et les gardes du camp. Le front de l'armée étoit couvert par le village de Staudentz, au delà duquel règnoit des montagnes et des bois qui tenoient au royaume de Silva. La gauche de la petite armée étoit appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menoient du camp à Trautenau ; l'un par la droite du camp, laissant Burckersdorf à gauche, passoit par un petit défilé et conduisoit ensuite

par une plaine unie à Trautenau; l'autre partoit de la gauche de l'armée, passoit par une vallée pleine de défilés et par le village de Rudersdorf, menant à Trautenau plutôt par des sentiers que par une route battue. Lorsque le Roi arriva à ses grandes gardes, il vit que les autrichiens commençoient à se former, et il jugea qu'il seroit plus téméraire de se retirer à travers des défilés devant une armée qu'il avoit si près de lui, que de l'attaquer malgré la prodigieuse infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avoit bien compté que le Roi prendroit le parti de la retraite, et c'étoit sur quoi il avoit fait sa disposition; il vouloit engager une affaire d'arrière-garde, et il est sûr que celle-là lui auroit réussi. Mais le Roi prit sans balancer le parti de l'attaquer, parce qu'il auroit été plus glorieux d'être écrasé en vendant chèrement sa vie, que de périr dans une retraite qui auroit assurément dégénéré en fuite ignominieuse.

Quelque danger qu'il y ait à manoeuvrer en présence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Prussiens passèrent par-dessus ces règles et firent un quart de conversion à droite pour présenter un front parallèle à celui de l'ennemi;

cette manoeuvre délicate se fit avec un ordre et une célérité inconcevable; mais les Prussiens ne se présentèrent que sur une ligne vis-à-vis des Autrichiens, qui étoient sur trois lignes de profondeur; il fallut même que ce déploiement s'exécutât sous le feu de 28 pièces de canon que les ennemis avoient disposées en deux batteries, et d'un bon nombre de grenades royales qu'ils jetoient parmi la cavalerie. Mais rien ne déconcerta les Prussiens; aucun soldat ne parut craindre, aucun ne quitta son rang. Quelque diligence que l'on employât à se former ainsi, la droite fut exposée près d'une demi-heure au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entièrement sortie du camp. Alors le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie; ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avoient mal choisi leur terrain; la cavalerie avoit une espèce de précipice derrière elle; elle étoit sur trois lignes, auxquelles le terrain étroit n'avoit pas permis de donner une distance convenable; à peine y avoit-il entre chaque ligne vingt pas d'intervalle : ils tirèrent de la carabine selon leur usage, mais n'eurent

pas le temps de mettre l'épée à la main, ayant été culbutés en partie dans le fond qu'ils avoient derrière eux et en partie jetés sur leur propre infanterie. Cela devoit arriver; car la première ligne renversée devoit nécessairement se jeter sur la seconde, celle-là sur la troisième, et il n'y avoit point d'espace où ces corps, qui faisoient 50 escadrons, pussent se réformer. La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, se hâta trop d'attaquer ces batteries des Autrichiens dont nous avons parlé; 28 canons chargés à mitraille éclaircirent dans un moment les rangs des assaillans et les firent plier: 5 bataillons dans lesquels consistoit la réserve, arrivèrent fort à propos; ceux qui avoient été repoussés se réformèrent auprès d'eux, et d'un effort commun ces 10 bataillons emportèrent la batterie. Mr de Bonin, lieutenant général, et Mr de Geist, colonel, eurent la principale part à cette belle action. Alors on apperçut une grosse colonne d'ennemis qui venoit de leur droite et qui descendoit des hauteurs pour s'emparer de Burckersdorf; le Roi les prévint en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein.

On mit le feu aux maisons les plus écartées vers la gauche, pour couvrir ce bataillon, pendant que l'infanterie de la gauche se formoit derrière; ce bataillon tira par pelotons contre l'ennemi comme il eût fait dans une place d'exercice, et la colonne se retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Prussiens devenoit dès-lors inutile à l'endroit où elle étoit. Ce précipice dans lequel elle avoit jeté les Autrichiens, prenoit depuis le chemin de Trautenau et alloit en diminuant toujours de largeur vers le centre des Prussiens, mais en tirant vers le village de Sorr, qui étoit en avant. On laissa donc les cuirassiers de Buddenbrock et quelques housards pour suivre l'infanterie en seconde ligne. Les gendarmes, Prusse, Rottembourg et Kiau, qui faisoient 20 escadrons, furent envoyés à la gauche de l'armée, pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenoit celle de l'ennemi en flanc, et la menoit battant devant elle en la faisant replier sur la droite des Impériaux. Les gardes, qui étoient au centre de la ligne, conduites par le prince Ferdinand de Bronswic, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenoient encore; elle étoit escarpée et chargée de bois;

elle fut emportée cependant : et ce qu'il y avoit de singulier, c'est que le prince Louis de Bronswic la défendoit contre son frère. Le prince Ferdinand se distingua beaucoup dans cette occasion. Le terrain du combat n'étoit alternativement que fonds et hauteurs, ce qui engageoit sans cesse de nouveaux combats ; car les Autrichiens tâchoient de se rallier sur ces hauteurs ; mais repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale et à la retraite succéda la fuite. Toute la campagne étoit couverte de soldats débandés ; cavaliers et fantassins, tout étoit mêlé. Tandis que l'armée prussienne victorieuse poursuivoit à grands pas les vaincus, les cuirassiers de Bornstaedt, qui combattoient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz et un bataillon de Collowrat, prirent 10 drapeaux et firent 7000 prisonniers. Le reste de la cavalerie de la gauche ne put atteindre la cavalerie autrichienne, qui évita de s'engager, et se retira en assez bon ordre dans la forêt de Silva. Le Roi arrêta la poursuite au village de Sorr, dont la bataille porte le nom ; derrière ce village est la forêt de Silva dont nous avons tant parlé ; il ne falloit pas y suivre l'ennemi ;

ç'auroit

ç'auroit été risquer mal à propos et sans nécessité de perdre tous les avantages qu'on venoit d'obtenir : c'étoit bien assez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au delà de 40,000 ; et même il n'y avoit rien à gagner en se hasardant d'aller plus loin. Les vainqueurs perdirent le prince Albert de Bronswic : le général Blanckensée ; les colonels Brédow, Blanckenbourg, Dohna, Ledebour ; les lieutenans-colonels Lange et Wédel des gardes et 1000 soldats ; victimes illustres qui sacrifièrent leur vie pour le salut de l'état. On comptoit que le nombre des blessés montoit à 2000. Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers et 2000 soldats qui furent faits prisonniers. Le prince Léopold se distingua dans cette journée, et surtout le maréchal de Buddenbrock et le général Goltz, qui avec douze escadrons en battirent cinquante. Si cette bataille ne fut pas aussi décisive que celle de Friedberg, il faut s'en prendre au terrain où elle se donna. L'ennemi qui fuit dans une plaine, doit souffrir des pertes considérables ; celui qui a le dessous dans un pays montueux, est à l'abri de la cavalerie, qui ne peut l'en-

tamer considérablement; et quelque petit que soit le nombre de ceux qui se rallient sur la crête des hauteurs, ce nombre est suffisant pour rallentir la poursuite du vainqueur.

Le projet de cette bataille, conçu par le prince de Lorraine, ou par Franquini, auquel d'autres l'attribuent, étoit beau et bien imaginé. Le poste des Prussiens étoit sans contredit mauvais; l'on ne peut les excuser de n'avoir pensé qu'à leur front et d'avoir négligé leur droite, qui étoit dans un fond dominé par une hauteur éloignée de mille pas seulement. Mais si les Autrichiens savoient imaginer, ils n'avoient pas le talent de l'exécution : voici les fautes qu'ils commirent. Le prince de Lorraine auroit dû former sa cavalerie de la gauche devant le chemin de Trautenau et à dos du camp prussien; en barrant ce chemin, l'armée du Roi n'avoit ni terrain pour se former, ni moyen d'appuyer sa droite. Le prince de Lorraine pouvoit aussi en arrivant sur le terrain lâcher cette cavalerie pour donner à bride abattue dans le camp prussien. Le soldat n'auroit eu le temps ni de courir aux armes, ni de se former, ni de se défendre; ç'auroit été se procurer une victoire

certaine. On dit que Mr d'Aremberg avoit égaré sa colonne pendant la nuit, et qu'il s'étoit formé à rebours, le dos tourné vers le camp du Roi: cela ressemble assez au duc d'Aremberg, et c'est, dit-on, ce qui fit perdre du temps au prince de Lorraine, qui s'occupa long-temps à réparer ce désordre. Mais lorsque les Prussiens commencèrent à se présenter sur le champ de bataille, qui empêchoit alors le prince de Lorraine de les faire attaquer tout de suite avec sa cavalerie? Cette gauche auroit fondu d'une hauteur sur des troupes occupées à se former, et sur d'autres qui défiloient encore. On trouvoit que le Roi n'avoit pas commis moins de fautes que son adversaire. On lui reprochoit surtout de s'être mis par le choix d'un mauvais poste dans la nécessité de combattre, au lieu qu'un général habile ne doit se battre que lorsqu'il le juge à propos. On disoit qu'au moins le Roi auroit dû être averti de la marche des Autrichiens. Il répondoit à cette accusation, que l'ennemi lui étant de beaucoup supérieur en troupes légères, il ne pouvoit aventurer fort loin les 500 housards qui lui restoient après tous les détachemens qu'il venoit de faire.

Mais, objectoit-on, il ne falloit pas tant faire de détachemens et s'affoiblir si fort vis-à-vis d'une armée supérieure. Il répondoit que le corps de Gessler et de Polentz qui alla joindre le Prince d'Anhalt, pouvoit être regardé comme faisant l'équivalent des Saxons qui s'en retournèrent chez eux; que le détachement du général de Nassau avoit été nécessaire pour pouvoir tirer de la Silésie ses subsistances, qui auroient manqué tout-à-fait si les Hongrois qui infestoient tout ce duché, n'en eussent été chassés; que les détachemens de Du Moulin et de Lehwald avoient été indispensables dans les gorges des montagnes, qu'il falloit garder, ou risquer d'être affamé par l'ennemi. On n'avoit qu'autant de chevaux qu'il en falloit pour amener, à chaque transport, de la farine pour cinq jours. Si un de ces convois eût manqué, l'armée auroit été sans pain et sans subsistances. On disoit que le Roi auroit dû se retirer en Silésie plutôt que de hasarder une bataille en Bohème; mais le Roi étoit dans l'idée qu'une bataille perdue en Bohème étoit de moindre conséquence qu'une bataille perdue en Silésie; et d'ailleurs une retraite pré-

cipitée auroit indubitablement attiré la guerre dans ce duché. Ajoutez à cela que l'on consommoit en Bohème les subsistances de l'ennemi, et qu'en Silésie on auroit consommé les siennes; mais nous laissons au lecteur la liberté de peser ces raisons et d'en juger. On ne peut attribuer le gain de cette bataille qu'au terrain étroit par lequel le prince de Lorraine vint attaquer le Roi; ce terrain ôtoit à l'ennemi l'avantage de la supériorité du nombre. Les Prussiens purent lui opposer un front aussi large que celui qu'il leur présentoit. La multitude des soldats devenoit inutile au prince de Lorraine, parce que ses trois lignes, presque sans distance, pressées les unes sur les autres, n'avoient pas la facilité de combattre, et que la confusion s'y mettant une fois, elle rendoit le mal irrémédiable. Mais heureusement pour la Prusse, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef et punit les ennemis des leurs.

Pendant que les deux armées se battoient, les housards impériaux pilloient le camp prussien, la gauche et le centre n'ayant pas eu le temps d'abattre les tentes. Nadasti et Trenck s'en prévalurent; le Roi et beaucoup d'offi-

ciers y perdirent tous leurs équipages ; les secrétaires du Roi furent même pris, et ils eurent la présence d'esprit de déchirer tous leurs papiers. Mais comment penser à ces bagatelles, lorsque l'esprit est occupé des plus grands objets d'intérêt, devant lesquels tous les autres doivent se taire, de la gloire et du salut de l'état? Mr de Lehwald, attiré par le bruit du combat, vint encore à temps pour sauver les équipages de la droite et mettre fin aux cruautés affreuses que ces troupes de Hongrois effrénés et sans discipline exerçoient sur quelques malades et sur des femmes qui étoient restés dans le camp. De telles actions révoltent l'humanité et couvrent d'infamie ceux qui les font ou qui les tolèrent. Il faut dire à la louange du soldat prussien qu'il est vaillant sans être cruel, et qu'on l'a souvent vu donner des preuves d'une grandeur d'ame qu'on ne doit pas attendre de gens de basse condition.

La postérité sera peut-être surprise qu'une armée, victorieuse dans deux batailles rangées, se retire devant l'armée vaincue et ne recueille aucun fruit de ses triomphes. Les montagnes qui entourent la Bohême, les gorges qui la sé-

parent de la Silésie, la difficulté de nourrir les troupes, la supériorité de l'ennemi en troupes légères, et enfin l'affoiblissement de l'armée, fournissent la solution de ce problème. Supposé que le Roi eût voulu établir ses quartiers d'hiver dans ce royaume, voici les difficultés qui se présentoient: tout le pays étoit entièrement fourragé; on trouve dans ces contrées peu de villes, encore sont-elles petites et ont-elles la plupart de mauvaises murailles; il auroit fallu, pour la sureté, y entasser les soldats les uns sur les autres, ce qui auroit ruiné l'armée par des maladies contagieuses; à peine avoit-on des chariots pour les farines, comment en auroit-on trouvé pour amener le fourrage à la cavalerie? Mais en quittant la Bohême le Roi pouvoit remonter, recruter, équiper les troupes, les mettre dans l'abondance et leur donner du repos, pour s'en servir s'il le falloit le printemps prochain; outre qu'il paroissoit probable qu'après la bataille de Sorr l'Impératrice-reine seroit plus disposée qu'auparavant à l'accession au traité de Hanovre.

Après avoir campé par honneur cinq jours sur le champ de bataille de Sorr, le Roi rame-

na ses troupes à Trautenau. Le prince de Lorraine étoit encore à Ertina, prêt à retourner à Koenigsgraetz au bruit de l'approche des Prussiens. On apprit dans ce camp que Mr de Nassau avoit battu, le jour de la bataille de Sorr, un corps de Hongrois auprès de Léobschutz et qu'il avoit fait 170 prisonniers. Mr de Fouquet avoit aussi trouvé moyen d'enlever 400 housards entre Grulich et Habelschwerdt, qui furent conduits à Glatz. Mr Warneri, qui étoit avec 300 chevaux à Landshut, ayant appris qu'un nouveau régiment hongrois de Léopold Palfy avoit marché à Boehmisch-Friedland, les tourna, les surprit et ramena de son expédition 8 officiers et 140 soldats prisonniers; mais comme l'infortune se mêle souvent au bonheur, Mr de Chazot, du corps de Du Moulin, ne fut pas si heureux dans son entreprise sur Marchendorf; il fut attaqué et battu par l'ennemi et perdit 80 hommes. Après que l'armée eut achevé de consumer les subsistances des environs de Trautenau, elle se prépara à retourner en Silésie par le chemin de Schatzlar. De toutes les gorges et de tous les défilés de la Bohême, les plus mauvais se trouvent

sur ce chemin : soit qu'on avance, soit qu'on recule, il faut user de toutes les précautions possibles pour y mener les troupes avec sureté. Le petit ruisseau de Trautenbach couloit en ligne parallèle derrière le camp du Roi; des rochers et des forêts formoient l'autre bord. Le 14 d'Octobre les bagages prirent les devans sous bonne escorte, pour rendre la marche plus facile. On posta le 15 cinq bataillons sur les montagnes, pour protéger la retraite de l'armée et lui servir ensuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16; elle marcha sur 2 colonnes. Le prince Léopold, qui conduisoit celle de la gauche qui passa par Trautenbach, arriva en Silésie sans avoir vu d'ennemis. La colonne de la droite, dont le Roi s'étoit chargé, fut précédée par la cavalerie; l'infanterie passa le ruisseau, avant que Franquini, Nadasti, Moratz, &c. fussent avertis de la marche des Prussiens; ils accoururent ensuite avec 7 ou 8000 hommes. Quoique toutes les hauteurs fussent garnies d'infanterie, le progrès de la marche obligeoit successivement l'arrière-garde à les quitter; les pandours profitoient alors de ces mêmes hauteurs abandonnées, pour faire feu

sur l'arrière-garde. Cette tiraillerie dura depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir; ils tuèrent un capitaine et 30 hommes, et en blessèrent environ 80. Tout le corps de Du Moulin avoit été employé à couvrir le dernier défilé qui mène à Schatzlar par une vallée. Ce corps arrêta l'ennemi, auquel une attaque de cavalerie que la petite plaine de Schatzlar permit de faire, causa une perte de 300 hommes; il se mit à l'écart, et Mr Du Moulin défilant à sa droite passa par les Rehberge et entra dans le camp par la route que le Roi lui avoit ménagée. L'armée séjourna à Schatzlar jusqu'au 19, qu'elle vint camper à Liebau sur le territoire de la Silésie. Le corps de Du Moulin fut destiné à former un cordon le long des frontières. Le reste de l'armée entra en quartiers de cantonnement entre Ronstock et Schweidnitz; elle pouvoit se rassembler en six heures de temps et se trouvoit au large par la quantité de villes et de villages qu'il y a dans cette contrée florissante. Ce fut là que le Roi attendit la séparation de l'armée autrichienne, avant que de prendre des quartiers d'hiver. Mr de Nassau, qui vouloit s'en procurer dans la haute Silésie,

surprit un corps de Hongrois à Hastehim et chassa le maréchal Esterhazi d'Oderberg ; les housards de Wartenberg, qui étoient de ce corps, se distinguèrent également; ils battirent les dragons de Gotha, leur enlevèrent un étendard et firent 111 prisonniers. Après cela Mr de Nassau marcha à Ponuba et les Hongrois s'enfuirent à Teschen et de là vers Jablunka. Mr de Fouquet, qui ne vouloit pas être inutile à Glatz, fit enlever 200 housards qui s'étoient imprudemment enfermés dans Nachod. Cet habile officier donna des marques de génie et de capacité pendant tout le cours de cette guerre. Nous nous contenterons de dire que quarante partis qui sortirent de sa garnison durant cette campagne, enlevèrent plus de 800 hommes à l'ennemi.

Le Roi apprit le 24 d'Octobre que le prince de Lorraine avoit séparé son armée en trois corps; il supposa que c'étoit dans le dessein de les étendre dans la suite, parce que la saison des opérations militaires étoit passée : il laissa le commandement des troupes au prince Léopold, en lui enjoignant de ne les point séparer davantage, avant d'en avoir reçu les ordres.

Le Roi partit pour Berlin, où sa présence devenoit nécessaire, tant pour réchauffer les négociations qui commençoient à languir qu'afin de trouver des fonds pour la campagne prochaine, au cas que la paix ne pût pas se conclure pendant l'hiver.

CHAPITRE XIV.

Révolution d'Ecosse, qui fait quitter Hanovre au roi d'Angleterre, et rallentit les négociations de la paix. Dessein des Autrichiens et des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le Prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le Roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorf. Prise de Dresde. Négociation et conclusion de la paix.

Si durant l'année 1745 les négociations des Prussiens eussent eu autant de succès que leurs

armes, ils auroient pu s'épargner aussi bien qu'à leurs ennemis une effusion de sang inutile, et l'on auroit eu la paix plutôt : mais plusieurs incidens auxquels on ne pouvoit s'attendre, rendirent les bonnes intentions du Roi impuissantes. A peine le roi d'Angleterre eut-il signé, presque malgré lui, la convention de Hanovre, que la rebellion d'Ecosse venant à éclater, elle l'obligea de hâter plus qu'il n'auroit voulu, son retour à Londres. Un jeune homme, c'étoit le fils du prétendant, passe furtivement en Ecosse, accompagné de quelques personnes fidèles ; il se tient caché dans une île vers le nord des côtes, pour donner à ses partisans le temps d'assembler et d'armer leurs paysans, d'ameuter les montagnards et de former une milice qui fût au moins l'ombre d'une armée. Par cette diversion la France armoit l'Angleterre contre l'Angleterre; et un enfant, débarqué en Ecosse, sans troupes et sans secours, force le roi George à rappeler ses anglois qui défendoient la Flandre, pour soutenir son trône ébranlé. La France se conduisit sagement dans ce projet, et elle dut à cette diversion toutes les conquêtes qu'elle fit depuis en

Flandre comme en Brabant. Au commencement le roi d'Angleterre et ses ministres méprisèrent le jeune Edouard, son foible parti, et cette rebellion naissante. On disoit à Londres que c'étoit la saillie d'un prêtre Jacobite, (le cardinal Tencin,) et l'équipée d'un jeune étourdi. Cependant ce jeune étourdi battit et chassa le général Cop, que le gouvernement avoit envoyé contre lui avec ce qu'on avoit pu en hâte rassembler de troupes. Cet échec ouvrit les yeux au Roi; il lui apprit que dans un gouvernement aristocratique une étincelle peut allumer un incendie. Les affaires de l'Ecosse absorbèrent toute l'attention de son conseil: les négociations étrangères tombèrent en langueur; les alliés de l'Angleterre la croyant aux abois, n'eurent plus pour elle la même considération. Ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est que la convention de Hanovre commençoit à transpirer; les Autrichiens et les Saxons l'avoient ébruitée, et cela pouvoit produire un mauvais effet chez les François, qui étoient cependant les seuls alliés qu'eût la Prusse. Il arriva donc que la diversion que le jeune Edouard faisoit en Ecosse, en devint une pour la reine de

Hongrie, en ce qu'elle lui procura la liberté de faire contre le roi de Prusse les derniers efforts, malgré le roi d'Angleterre, dont alors à Vienne on méprisoit les conseils.

Le Roi, qui se trouvoit à Berlin, épuisoit tous les expédiens pour trouver des fonds qui le missent en état de continuer la guerre. Les revenus de la Silésie ne s'étoient pas perçus comme en temps de paix; les deux tiers en avoient manqué: il falloit chercher des ressources, et il étoit bien difficile de s'en procurer. Cet embarras étoit grand; les dangers que les ennemis préparoient à l'état, étoient bien plus terribles. Voici comment le Roi en fut informé: Depuis le mariage du prince successeur au trône de Suède, avec la princesse Ulrique, soeur du Roi, les Suédois étoient en partie portés pour les intérêts de la Prusse. Mr de Rudenschild et Mr Wolfenstirna, ministres de Suède, l'un à la cour de Berlin, l'autre à Dresde, étoient particulièrement attachés à la personne du Roi. Wolfenstirna étoit bien dans la maison de ***; il faisoit la partie de jeu du ministre. *** n'étoit pas aussi circonspect en sa présence qu'un premier ministre, dépositaire

des secrets de son maître, doit l'être généralement envers tout le monde. Wolfenstirna découvrit sans peine que le plan de la cour de Vienne et de Dresde étoit d'envoyer l'armée du prince de Lorraine par la Saxe, d'où joint aux troupes saxonnes il devoit pendant l'hiver marcher droit à Berlin : il fit part de sa découverte à Rudenschild, qui en avertit le Roi le 8 de Novembre, jour où l'on suspendoit dans les églises les trophées de Friedberg et de Sorr. Rudenschild ajouta que ce projet avoit été fait par ***, corrigé par Bartenstein, amplifié par Rutowsky, envoyé par Saül à Francfort à la reine de Hongrie ; que *** étoit convaincu qu'on écraseroit la Prusse par ce coup, et que c'étoit cette ferme espérance, qui avoit empêché la cour de Vienne et celle de Dresde d'adhérer aux sentimens pacifiques du roi d'Angleterre; qu'on avoit de plus partagé les dépouilles de la Prusse, de façon que le roi de Pologne auroit les évêchés de Magdebourg, de Halberstadt, avec Halle et son territoire, et que l'Impératrice reprendroit la Silésie. Il apprit de plus au Roi la cause de la haine que *** lui portoit. Il avoit été outré d'un manifeste que

le Roi avoit fait publier, et surtout de ces passages: „ Pendant que tant d'horreurs se „ commettoient en Silésie, et que le ciel, juste „ vengeur des crimes, se plaisoit à les punir „ d'une façon si palpable, si éclatante et si „ sévère, on soutenoit froidement à Dresde „ que la Saxe n'étoit point en guerre avec la „ Prusse, que le duc de Weissenfels et les trou- „ pes qu'il avoit sous ses ordres n'avoient point „ attaqué les états héréditaires du Roi, mais „ seulement de nouvelles acquisitions. Le „ ministère de Dresde se berçoit de ces sortes „ de raisonnemens captieux, comme si de „ petites distinctions scolastiques étoient des „ motifs assez puissans pour justifier l'illégalité „ de ses procédés. Rien de plus facile que de „ réfuter, etc. „ et du passage suivant: „ Il „ paroît que c'étoit enfin ici le terme de la „ patience et de la modération du Roi; mais „ sa Majesté ayant compassion d'un peuple „ voisin, innocent des offenses qu'elle a reçues, „ et connoissant les malheurs et les désolations „ inévitables qu'entraîne la guerre, suspendit „ encore les justes effets de son ressentiment, „ pour tenter de nouvelles voies d'accommo-

„ dement avec la cour de Dresde. Il y a lieu „ de présumer, après ces nouveaux et der- „ niers refus qu'elle vient de recevoir, que la „ confiance du roi de Pologne a été surprise „ par l'indigne perfidie de ses ministres. Les „ représentations les plus pathétiques, et les „ offres les plus avantageuses ont été prodi- „ guées en pure perte. „ Il faut avouer que *** étoit vivement attaqué dans ces passages et que personne ne pouvoit s'y méprendre; car les ministres qu'on nommoit au pluriel, étoient plutôt ses commis que ses égaux. Ce rapport parut d'autant plus vrai, que le Roi connoissoit le caractère du comte de *** et la fierté de l'Impératrice-reine. Si le projet des Saxons étoit dangereux pour la Prusse, il n'étoit pas moins hasardeux pour la Saxe; mais les passions et surtout le désir de la vengeance aveuglent si fort les hommes, qu'ils sont capables de tout risquer dans l'espérance de se satisfaire.

Cette crise violente demandoit donc un prompt remède. L'armée du prince d'Anhalt reçut ordre de s'assembler incontinent à Halle. Et, comme il s'agissoit de prendre un parti décisif, le Roi crut que, sans déroger à son autorité, il pouvoit assembler un conseil,

écouter la voix de l'expérience, et suivre ce qu'il y auroit de sage dans l'avis de ceux qu'il consultoit. Quiconque est chargé des intérêts d'une nation, ne doit rien négliger de ce qui peut en procurer le salut. Le prince d'Anhalt fut un des premiers auxquels le Roi fit l'ouverture du projet de***. Ce prince étoit un de ces hommes qui prévenus d'amour propre abondent en leur sens, et sont pour la négative lorsque les autres affirment. Il parut avoir pitié de la facilité avec laquelle on ajoutoit foi à cette accusation contre***; il dit qu'il n'étoit pas naturel qu'un ministre du roi de Pologne, saxon de naissance, voulût attirer de gaieté de coeur quatre armées dans les états de son maître et les exposer à une ruine inévitable. Le Roi lui montra une lettre qui portoit que dans deux jours le général Grune arriveroit avec son corps à Géra, pour joindre les Saxons à Leipsic: il lui produisit différentes lettres de la Silésie, qui toutes constatoient que les Saxons amassoient de gros magasins en Lusace pour les troupes du prince de Lorraine, qu'on y attendoit dans peu: il finit par lui dire qu'il lui confioit le commandement de l'armée qui s'as-

sembloit à Halle. Le prince d'Anhalt persista dans son incrédulité; cependant on lisoit sur son visage qu'il etoit flatté de se voir à la tête d'un corps qui pouvoit lui fournir le moyen de rajeunir son ancienne réputation. Le comte Podewils entra un moment après. Le Roi le trouva tout aussi incrédule que le prince d'Anhalt; ce n'étoit point par esprit de contradiction, mais par timidité. Ce ministre avoit quelques fonds placés à la Steuer à Leipsic ; il craignoit de les perdre; incorruptible d'ailleurs, sa foiblesse seule éloignoit de son esprit toute idée de rupture avec la Saxe comme un objet désagréable, et croyant les autres aussi timides que lui, il jugeoit *** incapable d'un projet si hardi. Enfin dans ce beau conseil on discutoit la fausseté ou la vérité du fait, et personne ne pensoit à prévenir le mal qui étoit sur le point d'éclater. Le Roi fut obligé d'employer son autorité pour que le prince d'Anhalt fît les dispositions nécessaires à la subsistance de l'armée de Halle, et pour que le comte Podewils dressât les dépêches aux cours étrangères, par lesquelles on les avertissoit des complots de la Saxe, et de la résolution où étoit le Roi de les prévenir.

Et comme si ce n'en étoit pas assez de tant d'embarras, il en survint encore de nouveaux. L'envoyé de Russie vint déclarer au Roi, au nom de l'Impératrice; qu'elle espéroit que le Roi s'abstiendroit d'attaquer l'électorat de Saxe, parce qu'une semblable démarche l'obligeroit à envoyer son contingent au roi de Pologne, comme elle y étoit tenue par son alliance avec ce prince. Le Roi lui fit répondre que sa Majesté étoit dans l'intention de vivre en paix avec tous ses voisins, mais que si quelqu'un d'eux couvoit des desseins pernicieux contre ses états, aucune puissance de l'Europe ne l'empêcheroit de se défendre et de confondre ses ennemis. Cependant toutes les lettres de la Saxe et de la Silésie confirmoient les avis de Mr de Rudenschild. Pour être encore mieux informé des mouvemens du prince de Lorraine, le Roi forma un corps de troupes mêlées, cavalerie, infanterie et housards, avec lequel Mr de Winterfeld s'avança vers Friedland sur les frontières de la Bohême et de la Lusace, avec ordre, si le prince de Lorraine entroit en Lusace, de le côtoyer et de longer le Queis, qui coule sur la frontière de la Silésie. Le dessein du Roi

étoit de tomber sur les Saxons de deux côtés à la fois. L'armée de Silésie devoit agir contre celle du prince de Lorraine, la surprendre, s'il se pouvoit, dans ses cantonnemens en Lusace, ou la combattre, pour la rechasser en Bohême. Dans ce danger qui mettoit toute la ville de Berlin en alarme, le Roi affecta la meilleure contenance possible, afin de rassurer le public. Son parti étoit pris; la déclaration des Russes ne l'inquiétoit point, car cette puissance ne pouvoit agir que dans six mois, et c'étoit plus de temps qu'il n'en falloit pour décider du sort des Prussiens et des Saxons: les choses en étoient à cette extrémité, qu'il falloit vaincre ou périr. Le Roi appréhendoit l'incrédulité et la lenteur du prince d'Anhalt; il craignoit aussi que le corps de Grune, qui étoit de 7000 hommes effectifs, ne marchât droit à Berlin. Afin de pourvoir autant qu'il se pouvoit à la sureté de cette capitale, le général Haake y étoit resté avec une garnison de 5000 hommes; mais l'enceinte de cette ville ayant deux milles de circonférence il étoit impossible de la défendre, et Mr de Haake devoit aller au-devant de l'ennemi et le combattre, avant qu'il

en approchât. Cette précaution étoit à la vérité insuffisante; mais les moyens n'en permettoient pas une meilleure. On fit des arrangemens pour transporter en cas de malheur la famille royale, les archives, les bureaux, les conseils suprêmes à Stettin comme dans un asile, si la fortune abandonnoit les armes prussiennes. Le Roi écrivit encore une lettre pathétique au roi de France, dans laquelle il lui faisoit une vive peinture de sa situation et lui demandoit instamment les secours qu'il lui devoit selon les traités. Il seroit bien difficile de deviner par quelle raison le prince d'Anhalt tâcha de dissuader le Roi de prendre le commandement de l'armée de Silésie : il poussa si loin ses représentations importunes, qu'enfin le Roi lui dit qu'il avoit résolu de se mettre à la tête de ses troupes, et que lorsque le prince d'Anhalt entretiendroit une armée, il pourroit en donner le commandement à qui bon lui sembleroit; après quoi il fut obligé de se rendre à Halle, et le Roi partit le 14 de Novembre pour la Silésie, laissant Berlin dans la consternation, les Saxons dans l'espérance et toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver.

Le Roi arriva le 15 à Lignitz; il y trouva le prince Léopold, et le général Goltz, (qui avoit l'inspection des vivres.) Des lettres du général Winterfeld, arrivées en même-temps, apprirent que 6000 saxons qui faisoient l'avant-garde du prince de Lorraine, étoient entrés en Lusace par Zittau, et que les troupes autrichiennes alloient les suivre. Le prince Léopold fut instruit de toutes les opérations que le Roi avoit projetées. L'armée de Silésie étoit effectivement de 30,000 hommes, tous vieux soldats d'élite, accoutumés à vaincre; refaits par quatre semaines de repos, ils étoient disposés à tout entreprendre. Il y avoit cependant des précautions nécessaires encore avant de quitter la Silésie. On ne pouvoit abandonner la ville de Schweidnitz, où il y avoit des magasins et qui alors n'étoit pas fortifiée; il fallut donc que Mr de Nassau quittât la haute Silésie, pour aller vers Landshut s'opposer au corps de Mr de Hohenems, qui avoit ordre de sa cour de faire une invasion dans la basse Silésie du côté de Hirschberg. La situation du Roi étoit à peu près semblable à celle où il se vit avant la bataille de Hohenfriedberg; il eut re-

cours aux mêmes ruses, pour attirer les ennemis dans les mêmes pièges. On affecta de respecter scrupuleusement les frontières de la Saxe, et de borner son attention à gagner Crossen avant le prince de Lorraine. Pour fortifier cette opinion, Winterfeld fit punir quelques housards qui avoient commis des désordres en Lusace. On prépara des chemins à Crossen, on amassa des vivres sur la route, en sorte que les gens du pays, qu'il faut toujours tromper les premiers, crurent bonnement qu'on n'avoit aucun autre objet. Mr de Winterfeld venoit d'occuper Naumbourg sur le Queis et publioit qu'il n'étoit là que pour côtoyer l'ennemi en longeant cette rivière et le prévenir à Crossen.

Le prince de Lorraine, qui étoit dans l'idée flatteuse que les Prussiens se reposoient tranquillement dans leurs quartiers d'hiver, que leurs troupes étoient découragées, et qu'il n'avoit à redouter qu'un corps de 3000 hommes qui l'observoit, s'endormit dans une dangereuse sécurité, et ce même stratagème réussit pour la seconde fois. Tant il est vrai que la défiance est la mère de la sureté, et qu'un général sage ne doit jamais mépriser l'ennemi, mais veiller

sur ses démarches, afin qu'elles lui servent de boussole dans toutes ses opérations. Pour empêcher autant qu'il étoit possible que les Autrichiens ne fussent instruits des mouvemens de l'armée, le Roi avoit fait border trois rivières qu'il avoit devant lui, le Queis par Mr de Winterfeld, la Neisse par des troupes légères et le Bober par d'autres détachemens. Tout ce qui venoit de la Lusace avoit le passage libre, mais il étoit interdit à tous ceux qui vouloient passer ces rivières pour aller en Saxe; de sorte qu'on se procuroit des nouvelles et qu'on empêchoit l'ennemi d'en avoir. Bientôt, sur celles qu'on eut de l'ennemi, l'armée s'avança en cantonnant sur le Queis. Le Roi prit son quartier à Holstein; c'étoit le 22 de Novembre, et il n'étoit qu'à un mille de Naumbourg. On fit construire quatre ponts sur la rivière, pour pouvoir la passer rapidement sur quatre colonnes. Le dessein du Roi étoit de se laisser dépasser par les Impériaux, puis de les prendre par derrière, pour leur couper les vivres, et les forcer ainsi, ou à se battre, ou à s'enfuir honteusement vers les frontières de la Bohême. Mais pour suivre le projet qu'on avoit une fois

adopté, on s'étoit interdit d'envoyer des partis en Lusace, et l'on ne pouvoit avoir des nouvelles que par des espions : ce qui n'est jamais aussi sûr que ce que rapportent les troupes. De plus l'expédition étoit si importante, qu'il falloit préférer la sureté au brillant.

Mr de Winterfeld, instruit des projets du Roi, l'avertit que les ennemis avançoient par cantonnemens, mais qu'ils s'étendoient si fort, que leur gauche étoit à Lauban et leur droite à Goerlitz : il ajouta qu'ils marcheroient le lendemain, selon l'avis de ses espions, et qu'il croyoit que le moment d'agir étoit arrivé. Sur cela l'armée marcha le 23 sur quatre colonnes, dont chacune étoit conduite par un lieutenant général. Le rendez-vous de ces colonnes étoit à Naumbourg ; ce fut là que le Roi leur donna les dispositions ultérieures. Il s'éleva ce matin un brouillard d'autant plus favorable, qu'il cachoit à l'ennemi jusqu'au moindre mouvement de l'armée. A Naumbourg il y a un pont de pierre sur le Queis ; à côté il y avoit deux guets pour la cavalerie : on fit en hâte un pont pour la seconde colonne d'infanterie. Tout cela étant arrangé, les conducteurs

des colonnes, je veux dire les généraux, se rendirent à Naumbourg et eurent ordre de passer incessamment le Queis. On leur donna des guides pour les conduire à Catholisch Hennersdorf, avec ordre de se seconder mutuellement, selon qu'une colonne qui donneroit sur les quartiers de l'ennemi auroit besoin de cavalerie ou d'infanterie pour réussir dans son opération; car on manquoit d'informations assez exactes sur les lieux où l'armée du prince de Lorraine séjournoit, pour faire des dispositions plus détaillées. Le brouillard tomba au moment que les colonnes eurent passé le Queis. Celles de la droite et de la gauche étoient de cavalerie, les deux du centre étoient d'infanterie. Un régiment de housards précédoit la marche de chacune d'elles, pour avertir à temps les généraux de ce qui se passoit devant eux. Le Roi étoit à la tête de la première colonne d'infanterie; elle avoit pour guide un garçon meunier, qui la mena à un marais où les bestiaux paissoient en été, et qui n'étoit guère praticable dans l'arrière-saison. On eut de la peine à se tirer de là; mais à force de chercher, on trouva un chemin

qui côtoyoit un bois et par lequel on pouvoit passer. Pendant que les troupes défiloient, les housards de Ziethen donnèrent dans le village de Catholisch Hennersdorf, et avertirent qu'il étoit garni de 2 bataillons et de 6 escadrons de saxons; ils ajoutèrent qu'ils amuseroient assez l'ennemi pour donner à la colonne le temps d'arriver. On fit à l'instant avancer 2 régimens de cuirassiers de la 4e. colonne qui étoit la plus proche, et Mr de Rochow emmena les régimens de Gesler et de Bornstaedt; Mr de Polentz fut commandé avec 3 bataillons de grenadiers pour les soutenir. C'étoit ce soi-disant marais qu'on croyoit impraticable qui avoit trompé les Saxons; ils n'avoient aucune garde de ce côté-là, ce qui donna moyen de les surprendre. Le village de Hennersdorf a un demi-mille de longueur. L'action commença à quatre heures vers la partie orientale et finit à six vers l'extrémité qui est au couchant. Polentz prit les Saxons à revers, Rochow les attaqua de front et Winterfeld en flanc. Les régimens de Gotha, de Dalwitz et la plus grande partie de celui d'Obirn furent faits prisonniers; le général Dal-

witz, le colonel Obirn et 30 officiers furent de ce nombre; en tout les Saxons perdirent 6 canons, 1100 hommes, 2 paires de timbales, 2 étendards et 3 drapeaux; leurs équipages tombèrent en partage aux housards, qui avoient bien mérité cette petite récompense. L'armée campa à Catholisch Hennersdorf, et l'on avertit les troupes que si l'on étoit obligé de les fatiguer pendant quelques jours, c'étoit pour leur épargner des batailles. Quoique la moitié de l'armée manquât de tentes, que plusieurs régimens n'eussent que des culottes de toile, ils se prêtèrent tous de bonne grâce à ce qu'ils voyoient que la nécessité exigeoit d'eux. Cet heureux début fit augurer que le prince de Lorraine ne tiendroit pas contre les Prussiens. On se proposa de profiter de la consternation que l'enlèvement d'un de ses quartiers devoit causer dans son armée, et de la talonner tout de suite pour ne lui pas laisser le temps d'en revenir. Le lendemain 24 le temps étoit si obscur et le brouillard si épais, qu'on fut obligé d'avancer en tâtonnant. On se campa derrière le village de Leopoldshain, et pour plus de sureté, l'on plaça 15 bataillons dans ce village.

Les coureurs rapportèrent que l'ennemi se retiroit partout; qu'on ne trouvoit dans les chemins que chariots dételés, bagages renversés, chariots de poudre abandonnés, en un mot, tout ce qui pouvoit attester leur fuite. Les déserteurs, qui arrivoient en grand nombre, disoient que la confusion s'étoit mise dans leurs troupes, à cause que les deux derniers jours on leur avoit donné vingt ordres différens ou contradictoires.

Toutefois on apprit le 25 de bon matin que le prince de Lorraine avoit rassemblé son armée à Schoenfeld à une lieue du camp du Roi. Le Roi ne balança pas : le jour étoit serein, il se mit incontinent en marche dans le dessein d'attaquer les ennemis. Comme il approchoit de Goerlitz ses partis lui rapportèrent que les ennemis avoient décampé à petit bruit, et qu'ils avoient pris le chemin de Zittau. L'armée prussienne se campa auprès de Goerlitz, qui se rendit par composition ; 60 officiers et 250 hommes y furent faits prisonniers de guerre; parmi ces officiers il y en avoit de malades, et quelques-uns qui ayant été blessés à Catholisch Hennersdorf avoient trouvé le moyen de

se sauver. Il y avoit à Goerlitz un magasin qui fut d'un grand secours pour faciliter cette expédition. Le 26 l'armée se porta en avant sur le couvent de Radomiritz, et l'on mit les troupes en cantonnemens. Mrs de Bonin et de Winterfeld furent commandés avec 70 escadrons et 10 bataillons pour longer une petite rivière qu'on nomme la Neisse. Ce mouvement, qui menaçoit l'ennemi d'être coupé de Zittau, fit que le prince de Lorraine abandonna son camp d'Ostritz, pour gagner Zittau avant les Prussiens. Comme cette retraite se faisoit à la hâte, les housards prussiens firent des prises considérables sur les bagages des Autrichiens. Le Roi s'avança à Ostritz le 27, et envoya Mr de Winterfeld à Zittau; l'arrière-garde du prince de Lorraine défiloit précisément par cette ville. Mr de Winterfeld donna dessus et fit 350 prisonniers; les ennemis perdirent tous leurs bagages, et mirent eux-mêmes le feu à leurs chariots, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de ceux qui les poursuivoient. Cette expédition ne dura que 5 jours. Les Autrichiens y perdirent des magasins, leurs bagages, et rentrèrent en Bohème affoiblis

affoiblis de 5000 hommes. On laissa 10 bataillons et 20 escadrons dans le voisinage de Zittau, pour garder ce poste important, et Mr de Winterfeld fut obligé de retourner en Silésie avec 5 bataillons et 5 escadrons, pour tomber sur les flancs de Mr de Hohenems, tandis que Mr de Nassau se préparoit à l'attaquer de front. Cette expédition fut si heureuse, qu'en moins de 24 heures il ne resta plus d'Autrichiens en Silésie. Les dragons de Philibert furent défaits par les housards de Wartenberg, et Mr de Hohenems ne le céda au prince de Lorraine, ni par la promptitude de sa retraite, ni par la perte de ses bagages. Les troupes prussiennes qui étoient en Lusace se mirent en quartiers de rafraîchissement aux environs de Goerlitz, à l'exception de Mr de Lehwald, qui fut détaché avec 10 bataillons et 20 escadrons pour Bautzen, avec ordre de pousser de là vers l'Elbe, afin de donner aux Saxons des inquiétudes pour leur capitale, et de faciliter les opérations du prince d'Anhalt. Le colonel Brandis, qui avec 2 bataillons étoit demeuré à Crossen, s'empara de Guben, où il prit un gros magasin aux Saxons.

Durant cette expédition de Lusace on n'eut aucune nouvelle du prince d'Anhalt; mais les Saxons divulguoient que Mr de Grune avoit passé l'Elbe à Torgau et marchoit à Berlin. Pendant que ces bruits donnoient lieu à d'étranges réflexions, un officier vint de Halle annoncer que le prince d'Anhalt s'étoit mis en marche le 30. Novembre, qu'il avoit voulu attaquer les Saxons dans leurs retranchemens de Leipsic, mais les avoit trouvés abandonnés, que Leipsic s'étoit soumis, et que les Saxons fuyoient vers Dresde. Le Roi renvoya d'abord cet officier pour presser le prince d'Anhalt de gagner Meissen le plutôt qu'il le pourroit, et l'avertir que le corps de Lehwald n'attendoit que son arrivée pour le joindre. Lorsqu'on apprit à Dresde que le prince de Lorraine avoit été si vîte expédié, la consternation fut si grande, qu'on fit sur le champ rebrousser chemin au corps de Grune et que le comte de Rutowsky fut obligé de ramener son armée pour couvrir Dresde.

Pendant que le prince d'Anhalt marchoit vers Meissen et que l'armée du Roi demeuroit en panne, celui-ci employa ce temps à re-

nouer avec les Saxons une négociation tant de fois rompue, et que les conjonctures paroissoient éloigner plus que jamais. Il écrivit pour cet effet à Mr de Villiers, ministre d'Angleterre à la cour de Dresde, lui déclarant que malgré l'animosité que ses ennemis venoient encore de manifester si ouvertement contre lui, et les avantages qu'il venoit de remporter sur eux, il persévéroit dans la résolution qu'il avoit une fois prise de préférer la modération aux parties extrêmes; qu'il offroit la paix au roi de Pologne, avec l'oubli du passé, en posant la convention de Hanovre pour base de cette réconciliation. Ce parti n'avoit été pris qu'après de mûres réflexions, parce qu'on peut faire la paix lorsque les armes sont heureuses; mais si l'on a du dessous, l'ennemi ne se trouve guère dans la disposition de se réconcilier. La paix pouvoit épargner le sang de tant de braves officiers, qui alloient le sacrifier pour remporter la victoire. Il falloit considérer, que quelque heureuse que fût la guerre en Saxe, c'étoit un incendie dans la maison du voisin qui pouvoit se communiquer à la nôtre; il falloit outre cela le plus

promptement qu'il étoit possible terminer cette guerre, afin d'empêcher la Russie de s'en mêler. Le roi n'avoit rien à espérer des secours de la France, et si l'on ne mettoit fin à ces troubles pendant l'hiver, on devoit s'attendre au printemps que la reine de Hongrie rappelleroit du Rhin son armée, qui lui devenoit inutile, pour la joindre à celle de la Bohème; ce qui lui auroit donné une grande supériorité: enfin le prétexte de la guerre ne subsistoit plus depuis la mort de Charles VII. Ajoutez encore que la récolte de l'année ayant été mauvaise, elle avoit rendu les blés aussi rares que chers, et que les finances étoient entièrement épuisées. La paix étoit donc l'unique remède à tous ces maux. On s'étonnera peut-être que le Roi parût si modéré dans les conditions qu'il proposoit pour la paix; mais qu'on observe qu'il étoit dans une situation qui l'engageoit à calculer toutes ses démarches et à ne rien hasarder légérement. Premièrement, il soutenoit les principes de désintéressement qu'il avoit annoncés dans des manifestes de l'année 1744 et 1745; s'il avoit extorqué quelque cession au roi de Pologne, il auroit confondu les intérêts

de ce prince avec ceux des Autrichiens, et seroit devenu l'artisan d'une union que la bonne politique exigeoit qu'il tâchât de dissoudre. Ensuite l'Europe n'étoit que trop jalouse de l'acquisition que le Roi avoit faite de la Silésie; il falloit effacer ces impressions, et non les renouveler. Ajoutez encore que le moyen le plus court de parvenir à la paix, étoit de rétablir l'ordre des possessions sur le pied où elles étoient avant la dernière guerre. Comme les conditions proposées n'étoient ni dures ni onéreuses, elles pouvoient procurer une paix d'autant plus stable, qu'elle ne laissoit aucune semence ni d'animosité ni de jalousie. Ces principes servirent de loi, et l'on verra dans la suite que malgré les succès qui couronnèrent les entreprises de ce prince, il ne s'en départit jamais. Qui n'auroit cru que des propositions aussi raisonnables seroient bien accueillies par le roi de Pologne? Il en fut tout le contraire cependant. Le comte *** n'avoit que son projet en tête. Il avoit fait revenir en Saxe le prince de Lorraine, dans l'intention de joindre cette armée à celle de Rutowsky et au corps du comte de Grune; fier de ces

forces, il se proposa de commettre le sort de son Roi et le salut de sa patrie à la fortune d'un combat, sacrifiant ainsi tous les intérêts qui sont sacrés pour la plupart des hommes, afin de satisfaire sa vengeance particulière.

Villiers se rendit à la cour avec l'air d'un homme qui annonce une bonne nouvelle; il demanda audience et ajouta aux propositions dont il étoit chargé, les exhortations les plus pathétiques, pour porter Auguste à éviter les malheurs qui menaçoient ses peuples et sa personne. Le Roi lui répondit sèchement qu'il aviseroit à ce qu'il y auroit à faire. *** s'expliqua plus clairement avec le ministre anglois; il fit sonner de fort haut le secours qu'il attendoit des Russes, parla avec emphase des grandes ressources de la Saxe, et finit par lui dire que par déférence pour le roi d'Angleterre il feroit délivrer au Sr Villiers un mémoire contenant les conditions auxquelles le roi de Pologne pourroit se résoudre à faire la paix. Le lendemain, 1 de Décembre, le roi de Pologne partit pour Prague, et les deux princes aînés pour Nurnberg. Quel contraste de hauteur et de foiblesse! Après le départ de la cour, un des

conseillers saxons remit au Sr Villiers ce mémoire, qui contenoit en substance : que le roi de Pologne accéderoit à la convention de Hanovre, à condition qu'au moment même les Prussiens feroient cesser toute hostilité, n'exigeroient plus de contributions, restitueroient celles qu'ils avoient reçues, évacueroient la Saxe sans plus différer, et paieroient tous les dommages précédens, et ceux que causeroit la retraite des troupes. Villiers augura mal d'une paix dont la Saxe dictoit les conditions avec hauteur. Il envoya ce mémoire au Roi, en l'assurant des bonnes intentions du roi d'Angleterre, et il ajouta qu'il ne garantissoit pas la déclaration des ministres de Saxe; c'étoit en dire assez.

Le Roi fut informé en même-temps que le prince de Lorraine avoit passé l'Elbe à Leutmeritz, et qu'il dirigeoit sa marche vers Dresde. En combinant le mouvement de cette armée et la fuite précipitée du roi de Pologne et de ses enfans, il paroissoit évidemment que *** ne vouloit point la paix. Pour être donc plus à portée d'anéantir les projets d'ennemis aussi acharnés, le Roi transporta son quartier à Bau-

tzen, et Mr de Lehwald se porta sur Koenigsbruck à un mille de Meissen. En attendant sa Majesté répondit au Sr Villiers, qu'elle avoit fait venir le comte Podewils auprès de sa personne, pour faciliter tout ce qui pourroit contribuer à la paix; qu'elle se flattoit que le roi de Pologne voudroit bien également nommer un de ses ministres, pour qu'on pût mettre la dernière main à cet ouvrage salutaire, et que les préliminaires signés mettroient fin aux hostilités; que pour l'article des fourrages et des contributions dont on devoit indemniser, le Roi pourroit évaluer également les dégâts que les troupes saxonnes avoient faits en Silésie, mais que le plus sûr seroit de rayer entièrement cet article. Le Roi ajouta qu'il espéroit que les ministres de Russie et de Hollande voudroient bien se rendre les garans de ce traité de paix, et se plaignit du départ du roi de Pologne comme d'une démarche peu amiable, injurieuse à sa façon de penser, et de mauvais augure pour la négociation entamée. * * * avoit conduit son maître à Prague, pour l'obséder plus librement et l'empêcher de voir les malheurs de la guerre et d'entendre la voix

de sa patrie gémissante ; il vouloit le maintenir par le secours des Autrichiens dans la disposition où il étoit de continuer la guerre. C'est ainsi que *** sacrifioit tout aux intérêts de la reine de Hongrie.

Le Roi vit bien qu'il ne falloit désormais négocier qu'à la faveur des victoires. Il étoit temps de reprendre avec ardeur les opérations de la campagne. La Lusace étoit conquise; tout alloit dépendre des entreprises que l'armée du prince d'Anhalt pourroit exécuter. Il y avoit 8 jours que le Roi n'avoit reçu des lettres de ce prince. Cette incertitude l'embarrassoit d'autant plus, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour être à portée d'agir de concert. Le pont de Meissen étoit de la dernière importance ; il fallait s'en saisir avant que l'ennemi pensât à le ruiner; mais Mr de Lehwald ne pouvoit s'emparer de la ville, située sur la rive gauche de l'Elbe, qu'à l'aide du prince d'Anhalt. Faute de nouvelles, le Roi supputa les jours de marche de ce prince, et calcula qu'il pourroit arriver à Meissen le 8 ou le 9 de Décembre au plus tard. Lehwald s'y rendit vers ce temps-là, le prince d'Anhalt

n'arriva point: la rivière, qui charioit des glaces, empêcha Mr de Lehwald d'y construire un pont avec des pontons; tous ces incidens retardèrent cette expédition.

Le Sr de Villiers, qui étoit à Prague, expédia un courrier au Roi, dont les dépêches portoient, que le roi de Pologne n'enverroit aucun ministre avec des pleins-pouvoirs; que bien loin de là il attendoit de nombreux secours de ses alliés, avec lesquels il se vengeroit dans l'électorat de Brandebourg des dégâts qu'il prétendoit que les Prussiens avoient faits en Saxe, qu'il avoit pensé devoir quitter Dresde, s'attendant à être moins ménagé encore dans une guerre ouverte qu'il ne l'avoit été dans les écrits qui l'avoient précédée. On voit qu'il s'agit bien plus de *** dans ce dernier article que du Roi même. Le Roi répondit en substance au Sr Villiers: qu'il admiroit la hauteur et l'inflexibilité du roi de Pologne; que sans avoir d'animosité contre ce prince, il étoit impossible de nourrir une armée de 80,000 hommes dans un pays, sans lui faire éprouver des calamités; que si les ennemis avoient eu la fortune propice, comme elle leur étoit con-

traire, ils n'auroient pas usé d'autant de modération dans le Brandebourg que le Roi en montroit en Saxe; qu'ils auroient tout pillé, brûlé, abymé, comme on en avoit eu des exemples en Silésie : mais que puisque le roi de Pologne vouloit la guerre, on la lui feroit plus vivement que jamais.

Le 9 arrivent des dépêches du prince d'Anhalt datées de Torgau. Il mandoit qu'il avoit fait 200 prisonniers dans cette ville, et rejetoit la lenteur de sa marche sur les difficultés d'amasser des vivres et des chariots; c'étoient des prétextes pour excuser ses délais; il employa neuf jours à faire neuf milles. Sa conduite étoit d'autant moins excusable, qu'il avoit un magasin à sa disposition à Halle, qu'il en avoit pris un aux ennemis à Leipsic, qu'il n'avoit point d'ennemi devant lui, et que par conséquent il étoit maître des fourrages, des vivres, des chevaux et des livraisons du pays. Sa lenteur ne peut s'attribuer qu'à son esprit de contradiction et à son âge; il n'auroit pas été fâché de faire passer l'expédition de la Lusace pour l'heureuse étourderie d'un jeune homme; il affectoit un air de circonspection et de sa-

gesse, qui joint à sa longue expérience, devoit former un contraste avec le feu que le Roi mettoit dans ses opérations. Le prince d'Anhalt ne fut point loué de sa lenteur. Le Roi lui écrivit qu'elle étoit très-préjudiciable au bien de son service, par la raison qu'il avoit donné aux Autrichiens le temps de se joindre aux Saxons et de détruire le pont de Meissen; ce qui rendroit la jonction des deux armées presque impossible; il lui enjoignit d'user de diligence pour s'approcher le plus promptement qu'il pourroit. Le prince promit dans sa réponse qu'il seroit le 12 Décembre à Meissen. Sur cela tous les quartiers furent rassemblés. Le Roi ne laissa que 4 bataillons et quelques housards à Zittau, 1 bataillon à Goerlitz et 2 à Bautzen. Ces troupes se joignirent le 13 à Camentz, à l'exception de Mr de Lehwald, qui étoit déjà vis-à-vis de Meissen; le prince d'Anhalt y arriva le 12; mais la garnison saxonne s'en étoit sauvée par une poterne, et avoit regagné le gros de l'armée. Pendant que l'infanterie du prince entroit dans Meissen, les cavaliers, qui avoient un chemin creux à traverser, ne le passoient qu'un à un. Les

deux derniers régimens, savoir les dragons de Roehl et de Holstein, mirent pied à terre pour attendre leur tour; Sibilsky s'en apperçut; il se glissa avec ses saxons dans un bois épais, d'où il fondit à l'improviste sur les dragons prussiens, leur enleva 2 paires de timbales, 3 étendards et 180 hommes; d'autres escadrons montèrent à cheval et rechassèrent l'ennemi; mais l'affront étoit reçu et le remède vint trop tard. Il en coûta la vie au général Roehl, qui étoit malade, et qui suivoit la colonne en carrosse. Il faut convenir que le froid étoit excessif, que la cavalerie avoit été douze heures à cheval; mais on pécha en passant un bois que l'on n'avoit pas fait reconnoître d'avance. Les moindres fautes à la guerre sont punies, car l'ennemi ne pardonne pas.

Le 12 fut employé à réparer le pont de l'Elbe, et le 13 le général Lehwald se joignit au prince d'Anhalt. C'étoit ce pont de Meissen pour lequel on craignoit tant, que les Saxons auroient dû détruire. Mais le ministère saxon qui dominoit les généraux, ne comprenoit pas qu'un pont peut contribuer à la perte d'un pays; ce pont étoit en partie de pierre

de taille, il avoit coûté 150,000 écus à construire; on ne voulut jamais consentir qu'il fût démoli. Le conseil étoit composé d'un mêlange de pédans et de parvenus. Henecke, qui étoit à leur tête, élevé par la fortune de l'état de valet de pied au grade de ministre, joignoit au talent d'un financier l'art de fouler méthodiquement les sujets. Son économie fournissoit aux prodigalités du Roi comme aux dissipassions de son favori; avec ce crédit il gouvernoit la Saxe en subalterne sous le comte ***; de lui émanoient les ordres à l'armée, il en dirigeoit les opérations, et c'est à son incapacité qu'il faut attribuer les fautes grossières des généraux saxons dans cette campagne d'hiver.

L'armée du Roi arriva le 14 à Koenigsbruck, et à force d'aiguillonner le prince d'Anhalt, s'avança le même jour à Neustadt, où les troupes furent obligées de camper malgré le froid perçant qu'il faisoit alors. Le prince de Lorraine étoit arrivé le 13 Décembre avec son armée auprès de Dresde. Henecke, qui régloit tout, étendit si fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur auroit fallu vingt-quatre

heures pour se rassembler. Le prince de Lorraine fit des représentations convenables pour qu'on changeât cette disposition; mais Henecke, accoutumé à donner la loi aux fermiers et aux traitans, n'en tint aucun compte. Le prince de Lorraine, qui prévoyoit que le comte Rutowsky alloit être attaqué, le pria de l'avertir à temps s'il avoit besoin de lui, parce qu'il lui falloit du temps pour rassembler ses troupes dispersées; mais le comte répondit qu'il n'avoit pas besoin de secours, qu'il étoit assez fort dans le poste qu'il occupoit et que jamais les Prussiens n'auroient l'audace de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoy, que le comte de Saxe avoit gagnée par la supériorité de son artillerie, on vit beaucoup de généraux suivre cette méthode. La disposition des Autrichiens à la bataille de Sorr en devoit être une copie, et le poste que le comte Rutowsky avoit à Kesselsdorf étoit de même modelé sur celui de Fontenoy. La différence du comte de Saxe à ses imitateurs mit de la différence dans leurs succès. Cependant les deux armées prussiennes se mirent en marche; celle du prince d'Anhalt pour s'approcher

des ennemis, et celle du Roi pour passer l'Elbe à Meissen. Le Roi fit entrer 14 bataillons dans cette ville; le reste de l'infanterie et de la cavalerie étoit cantonné à la rive droite de l'Elbe, de sorte qu'au besoin, en rassemblant ses troupes, le Roi pouvoit secourir le prince d'Anhalt, et en cas que les Autrichiens eussent passé l'Elbe à Dresde, le Roi leur faisoit tête de ce côté.

Il reçut en arrivant à Meissen une lettre de Mr Villiers, qui lui apprenoit que le délabrement extrême des affaires d'Auguste III, et la nécessité où il étoit réduit, l'avoient enfin déterminé à donner les mains à un accommodement; que Saul, le mercure de ***, alloit partir pour Dresde avec des instructions et des pleins-pouvoirs pour les ministres, afin qu'ils pussent travailler avec les ministres prussiens au rétablissement de la paix; que la reine de Hongrie vouloit y accéder aussi, moyennant quelques adoucissemens à la convention de Hanovre; que lui Villiers se rendroit au plutôt à Dresde, pour intervenir entre les parties, au cas qu'il en fût besoin, et rendre leur réconciliation plus facile. Le Roi avoit à peine

achevé

achevé de lire cette lettre, qu'on vint l'avertir que du côté de Dresde toute l'atmosphère paroissoit embrasée et qu'on entendoit le bruit d'une canonade terrible. Le Roi se douta bien que le prince d'Anhalt étoit engagé avec les ennemis. Incontinent la cavalerie eut ordre de seller, l'infanterie de se mettre sous les armes, et le Roi courut avec une centaine de housards sur le chemin de Dresde; il envoya de petits partis de tous côtés; l'un d'eux lui amena six fuyards du corps de Sibilsky, qui assurèrent que les Saxons étoient battus: ce qui fit ajouter foi à leurs discours, c'est qu'on ne vit paroître aucun prussien, et cela seroit arrivé, si les affaires étoient allées mal. Mais la nuit qui survint, obligea le Roi à retourner à Meissen, pour ne pas s'exposer à quelque affront, satisfait d'avoir des probabilités de la victoire du prince. Si la fortune n'avoit pas secondé le prince d'Anhalt, le Roi avoit résolu de rassembler ses troupes sur les hauteurs de Meissen, pour aller au-devant des troupes battues, de mettre celles-ci en seconde ligne, son armée dans la première, d'attaquer de nouveau les ennemis et de les vaincre à quelque prix que

ce fût. Le prince d'Anhalt lui épargna cette peine : le soir même un officier de cette armée arriva, et rendit compte au Roi des circonstances suivantes de cette glorieuse bataille. Le prince d'Anhalt avoit décampé le 15 de grand matin, et avoit pris par Wilsdruf le droit chemin de Dresde. Ayant passé Wilsdruf, ses housards donnèrent sur un gros d'ulans, qu'ils poussèrent devant eux jusqu'à Kesselsdorf, où ils apperçurent toute l'armée saxonne rangée en ordre de bataille; ils en avertirent incontinent le prince d'Anhalt. Un profond ravin, dont en certains endroits le fond étoit marécageux, couvroit le front des ennemis : sa grande profondeur est du côté de l'Elbe; il va toujours en s'applanissant vers Kesselsdorf et se perd entièrement au-delà vers la forêt du Tarrant. Les Saxons avoient appuyé leur gauche à Kesselsdorf; le terrain y étoit, comme je l'ai dit, entièrement uni; ce village étoit défendu par tous les grenadiers de leur armée et par le régiment de Rutowsky; une batterie de 24 piéces de gros canon en rendoit l'abord meurtrier. Le corps de Grune étoit à l'aile droite de cette armée, qui s'appuyoit à Benerich proche de l'Elbe. Ce lieu étoit inattaquable,

à cause des rochers et des précipices qui en interdisent l'abord. Avant la bataille la cavalerie saxonne étoit à la gauche de Kesselsdorf, rangée en ligne avec le reste de l'armée, la gauche vers le Tarrant. On ne sait pourquoi le comte Rutowsky la déplaça et la mit en troisième ligne derrière son infanterie. Lorsque le prince d'Anhalt arriva sur les lieux avec la tête de son armée, il jugea d'abord que le succès de cette journée dépendoit de la prise du village de Kesselsdorf, et il fit ses arrangemens pour l'emporter. Il commença par former ses troupes vis-à-vis celles de l'ennemi; l'infanterie destinée pour donner sur le village fut mise sur trois lignes et les dragons de Bonin formèrent la quatrième. Dès que ses troupes furent ainsi disposées, 3 bataillons de grenadiers avec 3 de son régiment attaquèrent le village de front; Mr de Lehwald le prit en flanc; 24 canons chargés de mitraille, les grenadiers saxons et le régiment de Rutowsky firent reculer les assaillans. La seconde attaque ne fut pas plus heureuse; car le feu étoit trop violent; mais le régiment de Rutowsky sortit du village et voulut poursuivre les Prussiens;

il se mit donc devant ses batteries, qu'il empêchoit de tirer. Le prince d'Anhalt profita de ce moment, et ordonna au colonel Luderitz, qui commandoit les dragons, de charger; celui-ci fondit alors avec impétuosité sur les Saxons; tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée; le reste fut pris; l'infanterie s'empara en même-temps du village, y entra de tous les côtés et prit la batterie qui avoit rendu ce poste si formidable. Le général Lehwald mit le comble à cette victoire, en obligeant toutes les troupes qui avoient défendu le village, à mettre les armes bas. Le prince d'Anhalt profita de ce premier succès en habile capitaine, il gagna aussitôt le flanc gauche de l'ennemi; la cavalerie de sa droite renversa d'un seul choc la cavalerie saxonne, et la dissipa de manière qu'elle ne put se rallier. Tout prit la fuite avec assez de promptitude pour échapper à des troupes accoutumées à conserver l'ordre et à ne point se débander. La gauche des Prussiens, sous les ordres du prince Maurice, se canonna avec l'ennemi, jusqu'à ce que le village de Kesselsdorf fût emporté; mais impatiente alors d'avoir part à la gloire de cette journée, elle marcha

aux Saxons en bravant tous les obstacles; des rochers à gravir, des neiges qui rendoient le terrain glissant, la difficulté d'assaillir et de forcer les ennemis qui combattoient pour leurs foyers, tout cela fut entrepris, et tout céda au courage des vainqueurs. Les Saxons et les Autrichiens furent chassés des rochers escarpés de Benerich. Les Prussiens ne purent conserver ni l'ordre des bataillons, ni même des pelotons formés, tant ces hauteurs qu'ils escaladoient, étoient escarpées; la cavalerie ennemie les attaqua ainsi dispersés. Il est certain que si les Saxons avoient été valeureux, l'infanterie prussienne auroit dû être taillée en pièces ; mais cette cavalerie attaqua si mollement et fut si mal soutenue, qu'après quelques décharges que les Prussiens firent sur elle, elle disparut et céda le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Prussiens n'avoit pu agir pendant tout le combat, à cause des précipices impraticables qui la séparoient des ennemis; le prince d'Anhalt l'envoya à la poursuite des fuyards, sur lesquels Mr de Gesler fit encore un bon nombre de prisonniers. Le prince d'Anhalt donna

dans cette action de grandes marques de son expérience et de sa capacité. Les généraux, les officiers et les soldats, tous s'y distinguèrent: leur succès justifia leur témérité. Du côté des Saxons il resta 3000 morts sur la place; on fit prisonniers 215 officiers et 6500 soldats; ils perdirent de plus 5 drapeaux, 3 étendards, une paire de timbales et 48 canons. Les Prussiens eurent 41 officiers et 1621 soldats de tués, et le double de blessés.

Si nous examinons les fautes commises des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premièrement que le comte de Rutowsky n'avoit pensé dans son poste qu'à la sureté de sa droite; la gauche étoit en l'air et l'on pouvoit tourner le village de Kesselsdorf. Si les Prussiens avoient plus pris par leur droite, le prince d'Anhalt auroit pu tourner entièrement le village et l'emporter à moins de frais; mais il ne faisoit que d'arriver, et n'ayant pas eu le temps de reconnoître le terrain, cela seul suffit pour lui servir d'excuse. La plus grande faute des Saxons fut sans doute de sortir du village; car ils empêchèrent leur propre canon d'agir contre les Prussiens, et c'étoit leur meilleure défense. Une faute non moins considérable fut

que cette infanterie postée de Kesselsdorf à Benerich n'étoit pas sur la crête des hauteurs, mais en arrière de plus de cent pas, de sorte qu'ils ne défendirent pas avec les petites armes le passage du précipice et le laissèrent escalader, se réservant à tirer lorsque l'ennemi auroit vaincu la plus grande difficulté. Mais de pareilles remarques peuvent avoir lieu sur la plupart des actions des hommes; ils font tous des fautes, parce qu'aucun d'eux n'est parfait; et si nous résumons celles qui se sont commises dans cette bataille, c'est pour que la postérité apprenne à n'en pas faire d'aussi grossières que celles des Saxons.

Le comte Rutowsky et toute son armée arrivèrent à Dresde en pleine course; ils y trouvèrent le prince de Lorraine occupé à rassembler ses troupes éparses. Il offrit au comte d'attaquer le lendemain les Prussiens conjointement avec lui; mais le Saxon en avoit de reste. Il allégua pour excuse que son infanterie étoit presque détruite, qu'il avoit perdu 10,000 hommes, qu'il manquoit d'armes et de munitions, et que ses soldats n'étoient pas encore revenus de leur terreur : il ajouta que le roi

de Prusse alloit se joindre au prince d'Anhalt, que Dresde manquoit de provisions de bouche et de munitions de guerre, que pour sauver les débris de Kesselsdorf, il falloit se sauver à Zest, village voisin des montagnes qui regardent la Bohème. Ce projet fut exécuté. Les Saxons évacuèrent Dresde et n'y laissèrent que des milices; le 16 ils se campèrent auprès de Koenigstein et renvoyèrent leur cavalerie en Bohème, faute de moyens pour la nourrir plus longtemps sur le territoire saxon. L'armée du Roi avança le 16 jusqu'à Wilsdruf, et le 17 ses troupes formèrent la première ligne et se portèrent sur le ruisseau de Plauen. L'heureux succès de cette expédition fit oublier la lenteur que le prince d'Anhalt avoit affectée à son début; la journée de Kesselsdorf avoit jeté un beau voile sur cette faute. Le Roi lui dit les choses les plus flatteuses sur la gloire qu'il s'étoit acquise, et n'omit rien de ce qui pouvoit cajoler son amour propre. Ce prince mena le Roi sur le champ de bataille. L'on fut moins surpris des difficultés, quoique grandes, que les troupes avoient eues à surmonter, et du nombre considérable des prisonniers, que de

voir toute cette campagne couverte d'habitans de Dresde, qui venoient tranquillement à la rencontre des Prussiens. Lorsque le Roi traversa la Saxe en 1744, le duc de Weissenfels avoit jeté 10 bataillons dans Dresde; on y élevoit des batteries, on faisoit des coupures dans les rues, on mettoit des palissades partout où un pieu pouvoit entrer en terre, aucun Prussien n'osoit mettre le pied dans cette capitale; et en 1745, lorsque le Roi entra dans le pays à la tête de 80,000 hommes, que les troupes saxonnes venoient d'être battues, les portes de Dresde restèrent ouvertes, et les princes cadets de la famille royale, les ministres, les conseils suprêmes du pays, tout se rendit à discrétion. Telles sont les contradictions dont l'esprit humain est capable, quand il n'agit pas systématiquement, et que ceux qui le gouvernent, ont une mauvaise dialectique. Il est vraisemblable que la ville étoit dépourvue de provisions, et que des délibérations confuses, et la consternation qui règnoit parmi les principaux ministres du roi de Pologne, causèrent cet abandon général. Les princes pouvoient se sauver, les ministres également; il n'y avoit qu'à faire

quatre milles pour gagner la Bohème. Une chose non moins étonnante est que ces Saxons qui vouloient abandonner Dresde, y jetèrent 6000 hommes de leurs miliciens, dont ils auroient pu se servir pour recompléter leurs troupes. Bientôt le Roi fit occuper le faubourg de Dresde. Le commandant fut sommé de se rendre. Il répondit que Dresde n'étoit point une place de guerre ; et les ministres envoyèrent un mémoire qui devoit tenir lieu d'une espèce de capitulation. Le Roi en régla les conditions selon son bon plaisir. Le 18 les Prussiens entrèrent dans la ville. La milice fut désarmée et servit à recruter les troupes ; on y prit 415 officiers et 1500 blessés de la bataille de Kesselsdorf. Le Roi établit son quartier à Dresde avec l'état-major des deux armées. On divulgua dans le monde les bruits les plus injurieux au sujet des intentions du Roi sur cette capitale. On disoit que le prince d'Anhalt avoit demandé le pillage de Dresde pour son armée, à laquelle le sac de cette ville avoit été promis pour l'encourager pendant l'action. Le penchant des hommes à la crédulité pouvoit seul accréditer de telles calomnies. Jamais le prince

d'Anhalt n'auroit osé faire au Roi une proposition aussi barbare ; et d'ailleurs ces sortes de promesses peuvent se faire à des troupes indisciplinées, et non à des Prussiens qui ne combattent que pour l'honneur et pour la gloire. Le principe de leurs succès doit s'attribuer uniquement à l'ambition des officiers comme à l'obéissance des soldats.

A peine le Roi fut-il à Dresde qu'il rendit visite aux enfans du Roi, pour calmer leur crainte et les rassurer entièrement. Il tâcha d'adoucir leur infortune, en leur faisant rendre scrupuleusement tous les honneurs qui leur étoient dûs; la garde du château fut même soumise à leurs ordres. Le Roi répondit ensuite au Sr Villiers, qu'il avoit été assez étonné de recevoir des propositions de paix un jour de bataille; que pour abréger les négociations il s'étoit rendu lui-même à Dresde; que la fortune qui avoit secondé sa cause, l'avoit mis en situation de ressentir vivement les mauvais procédés, la duplicité et la perfidie dont le comte de *** avoit fait usage dans toutes ses négociations; qu'éloigné cependant d'avoir une façon de penser aussi basse, il offroit, mais pour la der-

nière fois, son amitié au roi de Pologne; qu'il attendoit que les Srs de Bulau et de Rex eussent reçu leurs pleins-pouvoirs, pour qu'on pût conclure avec eux sans autre délai; qu'enfin il ne se départiroit en rien des engagemens qu'il avoit pris avec le roi d'Angleterre par la convention de Hanovre; que pour lui, loin d'être aveuglé par la fortune, il ne hausseroit ni ne baisseroit ses prétentions, et qu'ainsi la reine de Hongrie ne devoit pas s'attendre à le faire changer de résolution: le Roi finit en recommandant à Mr de Villiers de lui rapporter exactement le dernier mot du roi de Pologne, afin que dès ce moment rien ne mît de nouveaux empêchemens à la pacification de l'Allemagne et du Nord. Bientôt le Roi fit inviter chez lui tous les ministres saxons; il récapitula tout ce qui s'étoit passé, leur exposa avec vérité ses sentimens et les conditions de paix modérées qu'il offroit à ses ennemis: il fut assez heureux pour les convaincre que ces conditions étoient telles qu'ils auroient pu les souhaiter ou les dicter eux-mêmes, et que leur Roi n'avoit d'autre parti à prendre que de les signer. On fit aussi des arrangemens pour que les troupes

observassent un très-grand ordre. Le Roi mit dans ses procédés toute la douceur possible, afin que ce pays voisin et malheureux ne se ressentît que légèrement des fléaux d'une guerre dont le peuple étoit innocent. Pour s'accommoder à la coutume, on chanta dans les églises le Te Deum, accompagné d'une triple décharge de l'artillerie de la ville, et le soir on fit représenter l'opéra d'Arminius. On ne fait mention de ces bagatelles qu'à cause des anecdotes auxquelles elles tiennent. Tout jusqu'à l'opéra devenoit entre les mains de *** un ressort pour gouverner l'esprit de son maître; il avoit fait représenter la clémence de Titus au sujet de la disgrâce de Sulkofsky et des prétendus crimes que le Roi lui pardonna. Arminius fut joué pendant cette dernière guerre; ce qui devoit faire allusion au secours qu'Auguste III donnoit à la reine de Hongrie contre les François et les Prussiens, qu'on accusoit de vouloir tout subjuguer. Les louanges flatteuses de la poésie italienne, rehaussées du charme de l'harmonie, et rendues par le gosier flexible des châtrés, persuadoient au roi de Pologne qu'il étoit l'exemple des princes et un modèle

d'humanité. Les musiciens supprimèrent un choeur de l'opéra, qu'ils n'osèrent produire en présence des Prussiens, parce que les paroles pouvoient être justement appliquées après ce qui venoit d'arriver en Saxe ; les voici :

Sulle rovine altrui alzar non pensi il soglio
Colui che al sol' orgoglio riduce ogni virtù.

Les choeurs des opéra d'Auguste valoient les prologues de ceux de Louis XIV.

Pendant qu'on chantoit à Dresde des Te Deum et des opéra, Mr de Villiers, qu'on y attendoit avec impatience, arriva de Prague avec les pleins-pouvoirs et toutes les autorisations nécessaires aux ministres saxons pour conclure la paix : il fut suivi par le comte Fréderic Harrach, qui venoit de la part de l'Impératrice-reine pour le même sujet. Lorsque tout se préparoit à Dresde à pacifier les troubles de l'Allemagne, le Roi reçut la réponse suivante de Louis XV à la lettre touchante qu'il lui avoit écrite de Berlin pour lui demander son assistante. Cette réponse avoit été minutée par ses ministres ; le Roi n'avoit prêté que sa main pour la transcrire, la voici : „ Monsieur mon

„ frère, votre Majesté me confirme, dans sa
„ lettre du 15 de Novembre, ce que je savois
„ déjà de la convention de Hanovre du 26
„ d'Août. J'ai dû être surpris d'un traité négo-
„ cié, conclu, signé et ratifié avec un prince
„ mon ennemi, sans m'en avoir donné la moin-
„ dre connoissance. Je ne suis point étonné de
„ vos refus de vous prêter à des mesures vio-
„ lentes et à un engagement direct et formel
„ contre moi; mes ennemis doivent connoître
„ V. M. C'est une nouvelle injure d'avoir osé
„ lui faire des propositions indignes d'elle. Je
„ comptois sur votre diversion; j'en faisois
„ deux puissantes en Flandre et en Italie;
„ j'occupois sur le Rhin la plus grosse armée
„ de la reine de Hongrie. Mes dépenses, mes
„ efforts ont été couronnés des plus grands
„ succès. V. M. en a fort exposé les suites par le
„ traité qu'elle a conclu à mon insu. Si cette
„ princesse y avoit souscrit, toute son armée
„ de Bohême se seroit subitement tournée con-
„ tre moi; ce ne sont pas là des moyens de paix.
„ Je n'en ressens pas moins l'horreur du péril
„ que vous courez; rien n'égalera l'impatience
„ de vous savoir en sureté, et votre tranquil-

„ lité fera la mienne. Votre Majesté est en force
„ et la terreur de nos ennemis, et a emporté
„ sur eux des avantages considérables et glo-
„ rieux; l'hiver avec cela, qui suspend les opé-
„ rations militaires, suffit seul pour la défen-
„ dre. Qui est plus capable que V. M. de se
„ donner de bons conseils à elle-même? Elle
„ n'a qu'à suivre ce que lui dictera son esprit,
„ son expérience, et par-dessus tout son hon-
„ neur. Quant aux secours qui de ma part ne
„ peuvent consister qu'en subsides et en diver-
„ sions, j'ai fait toutes celles qui me sont pos-
„ sibles, et je continuerai par les moyens qui
„ assurent le mieux le succès. J'augmente mes
„ troupes, je ne néglige rien, je presse tout ce
„ qui pourra pousser la campagne prochaine
„ avec la plus grande vigueur. Si votre Majesté
„ a des projets capables de fortifier mes entre-
„ prises, je la prie de me les communiquer,
„ et je me concerterai toujours de grand plaisir
„ avec elle, etc. „ D'abord cette lettre paroît douce et polie; mais quand on considère les circonstances fâcheuses où se trouvoit le roi de Prusse et les différentes négociations avec la France qui l'avoient précédée, on y remarque

un

un ton d'ironie d'autant plus déplacé, que l'on n'étoit pas convenu de remplir par des épigrammes les engagemens réciproques contractés par le traité de Versailles. Dépouillons cette lettre de tout verbiage, et examinons ce qu'elle dit réellement: Je suis fort fâché que vous ayez conclu le traité de Hanovre sans m'en avertir, car le prince de Lorraine reviendroit en Alsace, si la reine de Hongrie l'acceptoit. Ne voyez-vous pas que la guerre d'Italie et de Flandre que je soutiens, est une diversion que je fais en votre faveur? Car je n'ai nul intérêt à la conquête de la Flandre, et l'établissement de mon gendre Don Philippe en Italie, me touche peu. Conti sait si bien contenir les forces principales de la reine de Hongrie en Allemagne, qu'il a repassé le Rhin, laissé faire un Empereur à qui l'a voulu; que Traun a pu détacher Grune pour la Saxe et pourra le suivre avec le reste de ses troupes, si la reine de Hongrie trouve à propos de l'employer contre vous. J'ai fait de grandes choses cette campagne: on a aussi parlé de vous. Je plains la situation dangereuse où vous vous êtes mis pour l'amour de moi; on

n'acquiert de la gloire qu'en se sacrifiant pour la France; témoignez de la constance et souffrez toujours; imitez l'exemple de mes autres alliés, que j'ai abandonnés à la vérité, mais auxquels j'ai donné l'aumône lorsqu'on les avoit dépouillés de toutes leurs possessions. Prenez conseil de votre esprit et de la présomption avec laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis; vous aurez sans doute assez d'habileté pour vous tirer d'embarras; d'ailleurs le froid de l'hiver engourdira vos ennemis, et ils ne pourront vous combattre. Si cependant il vous arrivoit malheur, je vous promets que l'académie françoise fera l'oraison funèbre de votre empire, que vos ennemis auront détruit. Votre nom sera placé dans le martyrologe où se trouve le nom des enthousiastes qui se sont perdus pour le service de la France et celui des alliés qu'elle a daigné abandonner. Vous voyez que j'ai fait des diversions; je vous ai offert jusqu'à un million de livres de subsides. Espérez beaucoup dans la belle campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout dès à présent, et comptez que je me concer-

terai avec vous sur tous les sujets où vous voudrez suivre aveuglément mes volontés, et vous conformer à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts.

Dès que les négociations de la paix furent assez avancées pour être sûr de leur réussite, le Roi répondit au roi de France par cette lettre, dont nous rapporterons le contenu, parce que la matière dont il s'agit étoit aussi importante que délicate. „ Monsieur mon „ frère, après la lettre que j'avois écrite à „ votre Majesté, en date du 15 de Novembre, „ je devois m'attendre de sa part à des se- „ cours réels. Je n'entre point dans les raisons „ qu'elle peut avoir d'abandonner ses alliés „ aux caprices de la fortune. Pour cette fois „ la valeur seule de mes troupes m'a tiré du „ pas scabreux où je me trouvois. Si le nom- „ bre de mes ennemis m'eût accablé, votre „ Majesté se seroit contentée de me plain- „ dre, et j'aurois été sans ressources. Comment „ une alliance peut-elle subsister si les parties „ contractantes ne concourent pas avec une „ même ardeur à leur conservation commu- „ ne? Votre Majesté me dit de me conseiller

„ moi-même; je le fais, puisqu'elle le juge
„ à propos. La raison me dit de mettre promp-
„ tement fin à une guerre qui n'a plus d'objet,
„ depuis que les troupes autrichiennes ne
„ sont plus en Alsace, et depuis la mort de
„ l'Empereur. Les batailles qu'on donneroit
„ désormais, ne produiroient qu'une effusion
„ de sang inutile. La raison m'avertit de pen-
„ ser à ma propre sureté, et de considérer le
„ grand armement des Russes, qui menace le
„ royaume du côté de la Courlande; l'armée
„ que Mr de Traun commande sur le Rhin,
„ qui pourroit aisément refluer vers la Saxe;
„ l'inconstance de la fortune; et enfin que
„ dans la circonstance où je me trouve, je
„ ne puis m'attendre à aucun secours de la
„ part de mes alliés. Les Autrichiens et les
„ Saxons viennent d'envoyer ici des ministres
„ pour négocier la paix; je n'ai donc d'autre
„ parti à prendre que de la signer. Après
„ m'être acquitté ainsi de mon devoir envers
„ l'état que je gouverne et envers ma famille,
„ aucun objet ne me tiendra plus à coeur
„ que de pouvoir me rendre utile aux inté-
„ rêts de votre Majesté. Puissé-je être assez

„ heureux pour servir d'instrument à la pa-
„ cification générale! Votre Majesté ne pourra
„ confier ses vues à personne qui lui soit plus
„ attaché que je ne le suis, et qui travaille
„ avec plus de zèle à rétablir la concorde et
„ la bonne intelligence entre les puissanses
„ que ces longs démêlés ont rendues enne-
„ mies. Je la prie de me conserver son ami-
„ tié, qui me sera toujours précieuse, et
„ d'être persuadée que je suis, etc. „ C'étoit se congédier honnêtement, et alléguer des raisons si valables, qu'il auroit été impossible aux François d'y répondre.

Cependant les Autrichiens et les Saxons étoient encore aux environs de Pirna; il falloit les éloigner davantage, pour travailler plus tranquillement à la paix. Dans cette vue Mr de Retzow fut détaché avec 5 bataillons et quelque cavalerie du côté de Freyberg; la jalousie qu'il donnoit de ce côté, accéléra la retraite des alliés en Bohème. Les troupes saxonnes faisoient à peine 15,000 hommes. Le roi de Pologne, privé de ses revenus, n'avoit plus d'argent pour payer ses troupes; il ne pouvoit pas attendre jusqu'au prin-

temps que les Russes se missent en mouvement; il sentoit la nullité de ce secours; enfin la nécessité du moment le forçoit à consentir à la paix. Sur ces entrefaites le comte de Harrach arriva à Dresde. Il supposoit que fier de ses succès, à l'instar des Autrichiens, le Roi en rehaussant ses prétentions les rendroit excessives, mais bientôt détrompé de ce préjugé, il remercia même ce prince de la facilité avec laquelle il se prêtoit à cette negociation. Le Roi lui répondit que la cause de la guerre ayant cessé par la mort de Charles VII, il avoit été depuis ce moment dans les mêmes dispositions où il le voyoit aujourd'hui. Mr de Harrach lâcha quelques propositions sur une entrevue entre le roi et la reine de Hongrie; elles furent éludées par l'exemple de l'inutilité et des mauvaises suites de semblables entrevues; mais les louanges de cette princesse adroitement mêlées aux refus parurent satisfaire le comte. La paix fut signée le 25 Décembre 1745. L'accession de la reine de Hongrie à la convention de Hanovre n'étoit qu'un renouvellement pur et simple de la paix de Breslau. Les Saxons

promirent de ne jamais accorder de passage par leur pays aux ennemis du Roi, sous quelque prétexte que ce pût être. On convint d'échanger le péage de Furstenberg contre quelques terres de la même valeur. Le roi de Pologne garantit le paiement d'un million de contributions auquel l'électorat s'étoit engagé; il renonça par le même article à toute indemnisation des frais de la guerre. Le Roi promit en revanche de faire cesser les contributions du jour de la signature, et de retirer incessamment ses troupes de la Saxe, à l'exception de Meissen, où étoit l'hôpital prussien; ce qui lui fut accordé jusqu'à la guérison des blessés.

Ainsi finit cette seconde guerre, qui dura en tout seize mois; qui se fit de part et d'autre avec un acharnement extrême; où les Saxons découvrirent toute la haine qu'ils avoient contre la Prusse et l'envie que leur inspiroit l'agrandissement de cette puissance voisine, où les Autrichiens combattoient pour l'Empire et pour l'influence dans les affaires de l'Empire, dans lesquelles ils craignoient que les Russes n'en gagnassent une

trop grande; où l'on vit la Prusse exposée à des dangers imminens, dont elle triompha par la discipline et la valeur héroïque de ses troupes. Cette guerre ne donna pas lieu à ces grandes révolutions qui changent la destinée des empires: mais elle empêcha que de pareils bouleversemens n'arivassent alors, en obligeant le prince de Lorraine d'abandonner l'Alsace. La mort de Charles VII fut un de ces événemens qu'on ne sauroit prévoir. Elle dérangea le projet d'arracher pour jamais la dignité impériale à la nouvelle maison d'Autriche. Ainsi en appréciant les choses à leur juste valeur, on est obligé de convenir qu'à certains égards cette guerre causa une effusion de sang inutile, et qu'un enchaînement de victoires ne servit uniquement qu'à confirmer la Prusse dans la possession de la Silésie. Si nous n'envisageons cette guerre que relativement à l'accroissement ou à l'affoiblissement des puissances belligérantes, nous trouvons qu'elle coûta aux Prussiens huit millions d'écus, mais qu'à la signature de la paix il leur restoit pour toute ressource 150,000 écus pour la continuation de la guerre. Les Prussiens

firent dans ces deux campagnes 45,666 prisonniers sur leurs ennemis : savoir 12,000 hommes à Prague ; 1739 par de petits partis ; 250 aux affaires de Plomnitz et de Reinertz du général Lehwald ; 7136 à la bataille de Friedberg ; 3000 à la prise de Cosel, et 5000 en différentes occasions par le général Nassau ; 250 par les housards de Ziethen ; 2030 à la bataille de Sorr ; 400 par les troupes du margrave Charles dans la haute Silésie ; 427 par les partis de la garnison de Glatz ; 1342 par le général de Winterfeld ; 271 par le major Warneri ; 1392 à Catholisch Hennersdorff ; 6658 à la bataille de Kesselsdorf et 3758 à la prise de Dresde. Voici ce que prirent les Autrichiens : le régiment de Creutz à Budweis 1400 hommes ; un bataillon de pionniers à Tabor 700, et de plus 400 malades de l'armée ; 300 hommes à la sortie de Prague ; 300 à Cosel, et 1340 dans diverses petites affaires. Somme totale 4440 ; nombre bien inférieur aux pertes que les Autrichiens avoient faites. La haute Silésie souffrit le plus de cette guerre, ainsi que quelques parties de la basse, voisines de la Bohême, comme les cercles de Hirsch-

berg, de Strigau et de Landshut. Mais c'étoient de ces maux qu'une bonne administration répare facilement. La Bohème et la Saxe se ressentirent également du séjour de grandes armées; cependant rien n'y étoit totalement ruiné. La reine de Hongrie fut obligée d'employer tout son crédit pour se procurer des ressources qui la missent en état de continuer la guerre: elle tiroit à la vérité des subsides de la nation angloise; mais ils n'étoient pas suffisans pour l'indemniser des sommes que lui coûtoient les opérations de ses armées en Flandre sur le Rhin, en Italie, en Bohème et en Saxe. La guerre coûta au roi de Pologne au-delà de 5 millions d'écus. Il paya ses dettes en papiers, en créa de nouveaux; car *** possédoit l'art de ruiner méthodiquement son maître.

Le roi de Prusse donna ses premiers soins au rétablissement de son armée; il la recompléta en grande partie par les prisonniers autrichiens et saxons dont il avoit le choix. Les troupes furent ainsi recrutées aux dépens des étrangers, et il n'en coûta que 7000 hommes à la patrie pour réparer les pertes que tant

de batailles sanglantes avoient occasionnées. Depuis qu'en Europe l'art de la guerre s'est perfectionné, depuis que la politique a su établir une certaine balance de pouvoir entre les souverains, le sort commun des plus grandes entreprises ne produit que rarement les effets auxquels on devroit s'attendre: des forces égales des deux côtés et l'alternative des pertes et des succès font qu'à la fin de la guerre la plus acharnée les ennemis se trouvent chacun à peu près dans l'état où ils étoient avant de l'entreprendre. L'épuisement des finances produit enfin la paix, qui devroit être l'ouvrage de l'humanité et non de la nécessité. En un mot, si la considération et la réputation des armes méritent qu'on fasse des efforts pour les obtenir, la Prusse en les gagnant a été récompensée d'avoir entrepris cette seconde guerre; mais voilà tout ce qu'elle y acquit, et cette fumée encore lui suscitoit des envieux.